

VOL. III — No. 9

Beauceville, Décembre 1928

# Mon MAGAZINE

*Revue Canadienne de la Famille et du Foyer*



JOYEUX NOËL

1 9 2 8

ACVANNINE

DANS NOTRE LIVRAISON DE JANVIER

“LA TERRE OÙ PLEURE”

Jean Maucière



DAWES

# BLACK HORSE



*Bière naturelle  
très bien vieillie*



**Plus de 100 ans d'expérience dans chaque bouteille!**



Vol. III, No 9

# Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



Édouard FORTIN  
Directeur

J.-A. FORTIN  
Gérant-Général

Jules La Rivière, secrétaire de la rédaction.

DECEMBRE 1928

ADMINISTRATION GÉNÉRALE  
1725 rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

**ABONNEMENT:** — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat - poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

## HULU

Il y avait une fois un oiseau qui s'appelait Hulu.

Il était né dans un bois solitaire, et ses parents l'avaient quitté alors qu'il volait à peine; il ne se souvenait plus d'eux.

Mais, parce que les oiseaux sont nés pour chanter, il chantait.

Il chantait pour saluer les aubes roses, pour fêter les midis alourdis des soleils de feu.

Il chantait les hivers même pour le consoler de la mort des jours, et le miracle des étoiles.

Il chantait les hivers même pour chasser le brouillard et les fantômes gris.

Il chantait quelquefois pour ne point pleurer.

Il chantait pour chanter. Mais un jour, oyez ceci, dans le bois solitaire où nul oiseau qu'Hulu n'avait chanté, une mésange passa. Et quand Hulu eut lancé dans la forêt son chant, quand la dernière note eut tremblé sous la feuille, la mésange en passant répondit.

Hulu qui de sa vie n'avait pensé qu'il y eût au monde d'autre chant que son chant fut rempli tout soudain d'une étrange misère, son petit coeur d'oiseau devint le centre lourd de mystérieux pourquoi.

Des jours sont passés, Hulu s'est remis à chanter.

Mais il ne chante plus ni le soleil, ni le crépuscule ni les fleurs, ni les rosées, ni les parfums du soir.

Hulu ne chante plus pour chanter. Hulu chante pour qu'à sa voix une voix réponde...

## CHARBON

M. Paulhus n'est pas content. Il a attendu pour se faire livrer du charbon et le prix de celui-ci a subi une grosse augmentation.

M. Paulhus se désole. Il en fera rentrer, bien sûr, mais il déclare à son épouse:

—C'est égal, nous n'avons pas de chances. Faire descendre du charbon quand il se met à monter!

## DANS LE ST-LAURENT.

Il fait un froid à geler les coeurs dans les poitrines. Jamais on n'a vu cela.

Un pauvre gueux, le nez comme un marbre, se promène en battant ce qui lui reste de semelle. Tout à coup, il avise une vague connaissance. Il se précipite.

—Bonjour, mon cher. Pouvez-vous m'avancer cent sous.

—Impossible, hélas! je ne les ai pas

—Eh bien! il ne me reste qu'une solution.

—Laquelle?

—Aller me jeter dans le fleuve!

—Vous en parlez à votre aise: le fleuve est gelé. Mais pour vous montrer que je ne suis pas un mufler, je vais vous rendre un dernier service.

L'autre tend la main, croyant avoir attendu son prêteur.

—Tenez, voici quarante sous avec cela, vous pourrez payer quelqu'un pour faire casser la glace!

## DU CENT MILLES A L'HEURE

Nos amis les Américains de la ligne outre-quarante-cinquième nous en racontent parfois de bonnes et il faut prendre parfois avec un grain de sel, certaines de leurs assertions scientifiques.

L'autre jour, notre bonne "Presse", aussi naïve que pratique et cosue, publiait l'abracadabrante dépêche suivante venue par fil direct de chez l'oncle Sam :

"Le centre de l'univers a été découvert; il se trouve éloigné de 47,000 fois la distance que la lumière peut parcourir en un an à la vitesse de 186,000 milles par seconde", disait le professeur Harlow Shapley, astronome de Harvard, à l'Académie nationale des sciences, hier soir.

"Il fait partie d'un noyau massif dans la Voie lactée laquelle ressemble à deux plaques disposées face à face, à quelque 200,000 années-lumière de l'équateur.

"Ce noyau, placé entre les plaques, a environ 31,000 années-lumière d'épaisseur, et le système solaire (le soleil et ses satellites) n'est qu'un atome en dehors de ce noyau et juste à l'extrémité des plaques.

"Une année-lumière est l'espace que la lumière peut parcourir en un an à la vitesse de 86,000 milles à la seconde. Shapley dit qu'on a découvert environ 1,000 étoiles variables en étudiant la position du centre de l'univers."

Si vous n'avez pas l'esprit chaviré après avoir fait ces calculs, c'est que vous avez la bosse des mathématiques! A nos lecteurs étourdis, nous conseillons la lecture de "Mon Magazine."

## UN MOT DE LLOYD GEORGE

Peu d'hommes publics ont joui d'une plus grande notoriété que le petit Gallois, ancien premier-ministre anglais et chef du parti libéral.

Nous allons avoir bientôt les mémoires de l'ex-premier britannique. Mémoires pleins de vie, de couleur, et peut-être aussi de conflits en perspective, car Lloyd George a la plume preste et vive comme sa langue et il ne craint pas de dire nettement sa pensée, même quand il sait qu'elle sera désagréable à plus d'un.

Un jour, il avait eu à prendre la parole dans un meeting extrêmement orageux, en plein pays de Galles, meeting auquel avaient pris part nombre de femmes qui s'étaient signalées par une violence inouïe.

A un certain moment du discours, une de ces mégères déchaînées, cria à l'orateur :

—Si vous étiez mon mari, je vous donnerais du poison!

—Si vous étiez ma femme, répliqua Lloyd George, et bien! je le prendrais!

Allez donc discuter avec un tel homme! On comprend que cet esprit de répartie ait si souvent permis au leader Gallois d'avoir raison.

## SOMMAIRE

Décembre 1928

Couverture en couleurs gracieusement fournie par les autorités des Chemins de Fer Nationaux

1.—Notules . . . . .	1
2.—Légende dorée . . . . .	Rosaire Dion 2
3.—D'un mois à l'autre . . . . .	3
4.—La causerie du directeur . . . . .	4
5.—Bing! Bang! Boum . . . . .	Comtesse de Steen 6
6.—Le Noël de Simone . . . . .	Mechtilde 8
7.—Pourquoi l'Oncle Sam . . . . .	J.-B. Côté 9
8.—Jacqueline . . . . .	Damase Potvin 10
9.—A coups d'ailes . . . . .	Béarn Lorraine 12
10.—La Messe de Minuit . . . . .	Jules Lemaître 14
11.—L'Épée Historique . . . . .	Alber 15
12.—Les Fêtes . . . . .	Madame Boissonnault 16
13.—Les étrennes du Père Simon . . . . .	Henri Beaudet 16
14.—Joujoux de Noël . . . . .	Jean Richepin 17
15.—Les broderies de Vennat . . . . .	18
16.—Nos Modes . . . . .	24
17.—Jolies Présentations de Fruits . . . . .	24
18.—Notre Cuisine . . . . .	25
19.—Noël de Champlain . . . . .	Jules Larivière 26
20.—L'abbé Etienne Blanchard . . . . .	27
21.—Parlons Mieux . . . . .	L'abbé Blanchard 28
22.—Page des Enfants . . . . .	30
23.—A nos abonnés . . . . .	36
24.—La Causerie de Tante . . . . .	38
25.—Mademoiselle Marie-Rose Descarries . . . . .	39
26.—Le dernier mot . . . . .	40


o o o

Toutes communications relativement à l'administration doivent être adressées aux bureaux de "Mon Magazine", 1725, rue St-Denis, à Montréal. Pour tout ce qui regarde la rédaction, s'adresser au directeur, M. Edouard Fortin, Beauceville, Qué.



Pour  
**Introduire**  
 le Nouveau flacon  
 de PARFUM  
**Le Dandy**

aussi  
**POUDRE  
 COMPRIMÉE**



Prix du détail  
 Parfum. \$ 2.<sup>00</sup>  
 Poudre  
 Comprimée. \$ 1.<sup>00</sup>

parfums d'orsay  
 17, Rue de la Paix Paris  
 SEULS DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA  
 J. B. RENAUD & CIE., INC. - QUÉBEC

# LÉGENDE DORÉE

Par ROSAIRE DION

**P**ERDUE dans l'immensité de la Mer des Indes, loin des côtes de l'Afrique-est, et loin des sentiers battus de la civilisation, la minuscule île de Seychelle étale sa verdure au soleil excessif des tropiques.

Des montagnes gigantesques hérissent ses rivages, et la bordent comme une enceinte, et l'épais fouillis des arbres et de la végétation dense préservent d'un soleil trop séchant les quelques milliers d'habitants disséminés çà et là dans leurs huttes primitives.

Ces indigènes, d'un seuil à l'autre de l'année, sans commerce avec le monde extérieur, vivent en groupes isolés les uns des autres...

Jusqu'à ce jour traditionnellement marqué, alors que la population entière s'assemble dans le forum, et là, de la même manière que chaque année nous faisons le bilan de nos gains, de nos pièces d'or et de nos lacunes, ces gens, en ce jour, devant les sages de la contrée, font un exposé de leurs actes qui marquèrent les trois-cent-soixante-cinq jours qui viennent de s'écouler.

Tous viennent là, aux pieds des juges, dire, sans orgueil et sans faste, le bien qu'ils ont fait; ils signalent leurs actes de dévouement, leurs exploits de bravoure, leurs traits de patience, de tolérance et d'héroïsme.

Et les sages prêtent une oreille attentive à ces récits.

Il en est d'autres qui confessent aussi des fautes, des intolérances, des haines.

Et pour chacun le bilan se fait, et le châtement ou la récompense est distribué.

Or, chaque année aussi, parmi la multitude, les sages, choisissent un homme, et devant lui toute la population de l'île s'incline en signe d'hommage, car cet élu représente celui ayant au cours de l'année accompli l'acte le plus méritoire; il est grandi au-dessus de la foule, et d'après la légende de Seychelle, son âme, alors, devient immortelle!

L'histoire nous est racontée d'un homme qui un jour se présenta ainsi devant les juges et leur dit :—

"Sages, j'ai peu à vous conter. Je suis pauvre  
 "en ce qui concerne les richesses matérielles,  
 "et mon coeur est encore plus pauvre puisqu'il  
 "ne peut vous raconter aucun acte d'héroïsme."

"Mais, n'êtes-vous pas", dit l'un des sages, "celui qui chaque jour vient à la cabane de l'homme qu'on a chassé de notre milieu et que la foule lapide? N'êtes-vous pas celui qui vient quand même, et pense les plaies que lui font les pierres qu'on lui jette?"

"Je suis celui-là", reprit l'homme.

Alors, à ce moment, celui qui était le sage d'entre les sages, quitta son trône de tribun, et devant toute la populace, ployant le genou devant l'homme simple, déclare :—

"Parce que vous avez souffert pour votre ami;  
 "Parce que vous êtes demeuré loyal à lui  
 quand toute la population contre lui s'armait;  
 "Parce que vous avez été, sans fléchir jamais,  
 l'ami des vertus comme des faiblesses de cet indigent;  
 "Parce que vous avez voulu partager sa honte et sa disgrâce,  
 "Au nom de l'amour universel, de l'amitié sacrée,  
 "Parce que vous avez fait cela d'après votre  
 coeur, vous avez fourni la preuve qu'en  
 votre âme est l'étincelle divine,  
 "Et vous êtes celui qui, aujourd'hui, sortira des rangs  
 de la foule."

Alors, tout le peuple de Seychelle pencha la tête, et plusieurs d'entre eux pleuraient.

C'est qu'ils avaient à ce moment reconnu et rendu hommage à la vertu des vertus, à l'amour universel, à l'amitié selon la loi divine et selon les préceptes d'un Christ ..... "Aimez-vous les uns les autres.....".

.....

Est-ce un fait vécu? Ou bien est-ce légende? Qu'importe, si la leçon est bonne, sa source est divine.

Et lecteurs qui lisez cette romance de la lointaine Seychelle, à votre Credo d'humanité, joignez cette simple prière :—

"Bâtissez-nous, Seigneur, sains et forts dans nos  
 "amitiés; apprenez-nous à demeurer francs à nos  
 "amis, et fidèles à eux lorsque la fausse rumeur,  
 ou la honte et l'erreur penchent leurs fronts.  
 "Faites-nous forts afin que nous puissions pleurer  
 "avec eux tout comme nous avons partagé leurs joies.  
 "Que votre souffle d'amour nous embrase, car alors  
 "seulement ne serons-nous que de la poussière et de  
 "l'argile, mais vos membres, Seigneur, des hommes  
 "doublés d'un Dieu!"

Nashua, N. H., octobre, 1928.

**Seulement 10cts.**  
**RIEN DE PLUS À PAYER**

Une seule à chaque client

Envoyez seulement 10 cts en argent ou timbre poste pour nous aider à défrayer les frais d'emballage et d'envoi et nous vous expédierons un véritable DIAMANT AUTRICHIEN pesant environ un karat.

Voici la plus belle imitation du diamant. Brillant aux couleurs multiples le DIAMANT AUTRICHIEN trompe même les experts. Comparez-le avec un diamant valant \$100.00 et si vous trouvez la différence retournez-le et nous vous remettrons votre argent.

Cette offre extraordinaire n'est que pour quelques temps, profitez-en. ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AUJOURD'HUI.

UNITED SUPPLY CO., REG'D  
 P. O. BOX 50 LIMLOU, QUEBEC, P. Q.



## UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement pendant un an le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessus.

### Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE  
 1723, St-Denis,  
 MONTREAL.



Veuillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE .....



# D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

## DES VERS

Le courrier nous apporte un joli volume de vers, dû au talent d'un jeune franco-américain, M. Rosaire Dion, de Nashua. Le recueil a pour titre: En égrenant le chapelet des jours, et il contient d'excellentes pièces. Ce livre qui suscite beaucoup de sympathie et de curiosité, est précédé d'une préface de Henri d'Arles et orné d'un frontispice d'Ephraïm Chabot.

De nombreux ouvrages ont été consacrés à nos poètes et prosateurs, et tout récemment encore celui de Louis Dantin, "Poètes de l'Amérique française", mais on est généralement assez mal informé du mouvement littéraire dans les centres français de la Nouvelle-Angleterre.

Sauf Henri d'Arles, auteur de nombreux travaux d'histoire et de critique, Robert Choquette, poète et romancier que "La Pension Leblanc" et "A Travers les Vents" ont révélé aux lettres canadiennes, et quelques autres, très peu des auteurs franco-canadiens sont connus de notre public lecteur.

Un chapitre manque à notre anthologie. Dans "Miscellanées" pourtant, Henri d'Arles consacre toute une étude à Ferdinand Gagnon et à la survivance française aux Etats-Unis. "Pour répandre ses idées, écrit Henri d'Arles, Ferdinand Gagnon se servit de ce grand moyen d'apostolat qu'est le journal. Après avoir rédigé en collaboration, soit à Manchester, soit ailleurs, tel périodique, il fonda à Worcester, en 1874, LE TRAVAILLEUR, auquel il consacra les douze dernières années de son existence, et qui fut la tribune du haut de laquelle ce patriote sincère lança les mots sauveurs. "Il a semé à pleines mains et à plein cœur; il a conçu, énoncé, mis en relief tous les principes capables d'assurer notre survivance en terre américaine".

M. Rosaire Dion vient de doter la littérature franco-américaine d'un ouvrage nouveau et qui enrichit d'autant la production littéraire de nos compatriotes émigrés. Nous l'en félicitons.

On le trouve, au prix de 85 sous, dans toutes les bonnes librairies, ainsi que chez les éditeurs, Louis Carcier & Cie, 1154, Square Beaver Hall, Montréal.

## LA PREMIERE VICTOIRE DE NAPOLEON 1er

Il y avait à Ajaccio, un Anglais qui remplissait à peu près les fonctions des chiffonniers de notre temps. L'aspect sale et repoussant de cet homme, le sac noir et la pelle dont il était armé en avaient fait une sorte d'épouvantail pour les enfants de la ville; du reste, la crainte qu'il leur inspirait avait été habilement exploitée par les familles et, à la moindre faute, on menaçait les petits coupables d'être emportés dans le grand sac de l'Anglais; seul nom sous lequel ce personnage fut connu.

Comme pour les autres enfants, on chercha à effrayer le jeune Napoléon; cette manœuvre réussit bien d'abord; mais un jour que le chiffonnier, qui se prêtait fort volontiers à son terrible rôle, faisait mine de le mettre dans son sac, la colère monta au front du futur héros de tant de combats et, s'armant de tout son courage, il fondit sur l'Anglais, un petit sabre d'enfant à la main. Le Croquemitaine, étonné d'une pareille attaque, lâcha pied, puis, croyant sans doute avoir affaire à une arme véritable, il se sauva de toute la vitesse de ses jambes; depuis, il ne reparut plus.

Napoléon, exalté de ce premier triomphe, se tourna alors vers ses compagnons ébahis de tant d'audace, et s'écria: "N'ayez pas peur, mes amis, l'ennemi est en déroute."

## PORCELAINE

La découverte de la célèbre porcelaine de Saxe fut due fortuitement à la crédulité d'Auguste le Fort, en ce qui concernait la transmutation des métaux. Un garçon, apothicaire, du nom de Bottiger, qui était doué d'un véritable talent comme chimiste expérimentateur, avait composé une teinture qu'il s'était vanté sans doute de pouvoir transformer en or. Quoi qu'il en soit, Auguste, voulant exploiter à son profit la prétendue découverte, fit enfermer Bottiger dans la forteresse de Koenigstein où l'on mit à sa disposition un laboratoire complet. Le malheureux ne parvint pas à transformer sa teinture en or; mais, en poursuivant ses expériences, il découvrit la porcelaine de Meissen, devenue si célèbre sous le nom de porcelaine de Saxe. Auguste, reconnaissant, rendit la liberté à Bottiger et lui fit présent d'une bague ornée de son portrait, d'un jeune ours et de deux singes.

## UNE ARTISTE CANADIENNE

Madame Lucile Angers - Delage  
Mezzo - Soprano



Il y a quelques jours, le public du théâtre St-Denis avait l'occasion d'applaudir une artiste de chez-nous en la personne de Mme Lucile Angers-Delage, qui s'est jointe au groupe d'artistes canadiens et français qui continuent, sous la direction de M. Jos. Cardinal, à nous donner une belle saison d'opéras et d'opérettes.

Mme Angers-Delage n'est pas une inconnue, puisqu'elle est de chez-nous et que nous avons eu déjà l'occasion de l'entendre en concert; mais on était anxieux de la voir sur la scène de l'opéra, et surtout dans "Werther", de Jules Massenet, où elle avait la tâche d'interpréter le rôle si difficile de Charlotte. Elle s'en est tirée avec honneur et chacun a pu constater qu'elle n'est pas moins bonne actrice qu'excellente chanteuse. Son interprétation des "Larmes" a été particulièrement goûtée.

Le 14 novembre dernier, à l'hôtelierie du Ritz-Carlton, notre distingué compatriote avait donné un récital que sir Henry Thornton, K. B. E. et E. W. Beatty, K. C. président du Pacifique Canadien honoraient de leur patronage. M. George W. Brewer était au piano et les deux artistes ont remporté un éclatant succès.

Rendons hommage au talent des nôtres et faisons connaître leur nom afin que se propage, dans notre province, l'amour des beaux arts, le culte de la musique et du chant et que, surtout, nous soyons fiers des artistes et des belles intelligences que trop souvent nous sommes portés à méconnaître, quand ce n'est pas à déprécier.

## DEPLORABLES STATISTIQUES

"Au cours des sept dernières années, l'alcoolisme a causé la mort de 3,298 personnes aux Etats-Unis, sans compter le nombre des décès causés par l'empoisonnement par l'alcool méthylique et l'alcool dénaturé. Et ces 3,298 victimes sont recrutées parmi un huitième (14,000,000) seulement de la population américaine, soit parmi les assurés dans l'assurance industrielle de la Metropolitan Life. Au Canada pendant la même période, parmi deux millions d'assurés dans l'assurance industrielle, 34 seulement sont morts."

Ces chiffres sont fournis par le docteur Louis I. Dublin, statisticien de la Metropolitan Life, qui ajoute les commentaires suivants inspirés par son expérience dans cette compagnie:—

"La moyenne de la mortalité causée par l'alcoolisme, a toujours été beaucoup plus élevée aux Etats-Unis qu'au Canada, non seulement avant le régime de la prohibition aux Etats-Unis mais depuis cette période. Bien que cette moyenne aujourd'hui soit moins forte qu'elle ne l'était de 1908 à 1918, il n'est pas moins vrai qu'au cours des huit

dernières années de prohibition aux Etats-Unis, la moyenne de la mortalité causée par l'alcoolisme a maintenu sa marche ascendante, alors qu'au Canada, pendant les mêmes années, la moyenne était tellement faible qu'elle était négligeable; et elle n'a jamais augmenté".

Comme les 14 millions d'assurés parmi lesquels 3,298, décès se sont produits, ne représentent qu'un huitième de la population américaine, on peut logiquement se servir de ce chiffre pour faire un calcul plus complet. Or, si l'on multiplie 3,298 par 8, on arrive au résultat de 27,384 qui représente le nombre total des victimes de l'alcoolisme aux Etats-Unis au cours des seules dernières années.

Nous nous demandons si vraiment il ne vaut pas mieux vivre sous un régime "mouillé", comme dans Québec, que d'être la victime d'un système "sec", si artificiellement hypocrite.

## AUTEURS D'AUTREFOIS

Ceux d'aujourd'hui ne sont guère à plaindre, ceux qui connaissent le succès, bien entendu, les gros tirages, les centièmes ou les innombrables représentations sur l'écran.

Jadis, le métier d'auteur ne nourrissait que fort mal son homme. C'était aux comédiens, en effet, que le poète apportait sa tragédie ou sa comédie, et on la lui achetait à forfait.

Au début du dix-septième siècle, Hardy touchait trois écus par pièce. Plus tard, Corneille obtint davantage. Il eut la chance de céder Attila pour deux milles livres. Mais c'était là une exception, car Racine eut cent cinquante écus pour Andromaque et des sommes aussi dérisoires que celle-là provoquaient d'interminables marchandages.

En 1760, Comeraïn, du Théâtre Italien, soupirait:—Tant qu'il y aura des auteurs, la scène ne pourra pas prospérer.

Les éditeurs n'étaient guère plus larges. Souvent, le poète se contentait de la gloire d'être imprimé. Quand il demandait une rémunération, il se montrait d'une étonnante modestie. Ainsi Du Ryer, le poète de l'Alcione, se tint satisfait de percevoir deux francs pour le cent de petits vers et quatre francs pour le cent de grands.

Les auteurs, quand ils n'étaient pas riches, vivaient tout de même avec les pensions de la cassette royale, les libéralités des grands à la maison desquels ils appartenaient, et enfin avec les dédicaces où ils présentaient leur oeuvre à des Mécènes opulents, à de fastueux gentilshommes, ou à des financiers bien rentés.

Certains auteurs de nos jours perçoivent près d'un million par an. Il est vrai qu'ils sont excessivement rares. Bien plus nombreux ceux qui, malgré leur talent, tirent, comme on dit, le diable par la queue!

## POUR DEUX SOUS

Quand confortablement assis au coin du feu, aux sons harmonieux du radio ou de l'orthophonie, vous prenez votre journal ou votre revue en mains, songez-vous à tout ce qu'il a coûté et au prix modique qu'il vous coûte? En quelques minutes vous l'avez parcouru des yeux et il gît bientôt à vos pieds. Or, que d'efforts il a nécessité. Il a fallu trouver les nouvelles, les rédiger, bâtir des articles et des annonces, corriger les épreuves, réviser les corrections, adresser les journaux, les porter au bureau de poste et les affranchir; il a fallu payer tous les ouvriers qui y ont mis la main tour à tour, défrayer les frais d'administration, les taxes, les comptes de papier, d'encre, de réparations aux machines, d'électricité, et il a fallu aussi supporter un capital important engagé. C'est cela, en plus du travail de bureau et de rédaction qui vous est vendu à deux sous la semaine ou 25 sous par mois. L'on oublie souvent la valeur de ce travail, de cette organisation quand un journal nous tombe sous la main. Et ces deux sous, le journal, souvent doit faire maintes démarches pour les obtenir, car il est difficile de recueillir, des abonnements et il est difficile de les faire renouveler à temps. Mais quand vous aurez besoin de lui, vous serez peut-être exigeant. Néanmoins votre journal est à votre disposition et il est toujours prêt à vous rendre tous les services possibles.





*La Bière*  
**Molson**

LA BIÈRE  
QUE VOTRE  
ARRIÈRE GRAND-PÈRE  
BUVAIT

**Fondée en 1786**



## La Causerie du Directeur

### C'EST NOËL!

Comment ne pas parler de la Noël prochaine, dans cette livraison qui sera sur la table des boudoirs de nos abonnées, dans quelques jours, un peu partout chez nos lecteurs, alors que nous arrive cette fête bénie et souhaitée entre toutes. Sur la couverture de notre revue, dont nos bons et généreux amis du *Canadien National* ont bien voulu nous faire hommage, une charmante allégorie nous rappelle les jours anciens et les jours nouveaux. Cette vieille grand-mère, entourée des chères petites têtes blondes, semble leur dire que les années fuient trop vite, hélas, et que chaque époque nous amène ses progrès et ses comforts. Il y a cent ans, quand le bon vieux saint Nicholas visitait les cheminées de nos aieules, c'est avec de rustiques traîneaux, tirés par de vigoureux coursiers, qu'il traversait les campagnes. Plus tard, le génie des hommes établit les chemins de fer et, aujourd'hui, c'est en aéroplane que nous visite ce cher et si vaillant ami des enfants. Oui, le temps passe bien vite et apporte dans sa course vertigineuse nos plus chères espérances, nos plus belles illusions. Mais, jeunes comme vieux, nous aimons voir venir ce jour de la Noël afin de s'illusionner davantage et de croire, une fois de plus, que nous sommes revenus aux jours de notre enfance lointaine et que, à notre réveil, nous allons trouver, dans nos bas, beaucoup de dragées et l'accomplissement de nos rêves et de nos désirs. Joyeux Noël à tous les lecteurs et à toutes les lectrices de "Mon Magazine". Que ces jours de fêtes qui nous arrivent apportent le bonheur et la joie dans tous les foyers, chez les pauvres comme chez les riches. Ouvrons nos cœurs à la charité pour soulager la misère de ceux qui souffrent et leur apporter, avec le geste qui vaut plus, un peu de confort et de gaieté. Soyons généreux, pour les petits, surtout, pour ceux qui ne doivent pas connaître la misère et les privations, à cet âge où il fait si bon de croire que la vie est comme un rayon d'un soleil sans cesse resplendissant.

### DOUBLE AVANTAGES

Le mois de décembre, pour nos marchands, est celui de toute l'année où les affaires sont les plus actives. C'est le mois des achats pour les cadeaux de Noël et du Jour de l'An. C'est également l'époque durant laquelle nos employés de magasin sont le plus occupés, où ce temps de réjouissances devient pour eux une époque de labeur intense et d'épuisement. Pourquoi ne pas leur faciliter un peu la tâche. La chose est bien facile en suivant les conseils que donne un confrère de la presse quotidienne et que nous faisons nôtres. Des achats des fêtes effectués de bonne heure, il résulte, écrit-il, deux avantages, l'un pour le public en général, l'autre pour les employés de magasins.

En effet, celui qui s'y prend à l'avance pour faire ses courses traditionnelles de magasin en magasin, d'échoppe en échoppe, non seulement évite les ennuis de l'encombrement et les bousculades, mais il a encore l'avantage très réel de pouvoir choisir dans un assortiment de marchandises plus variées et souvent meilleures. Il a le temps de voir et d'examiner à son gré ce qu'il achète et c'est content, satisfait, qu'il sort de tel ou tel magasin où, en échange d'argent il fait des provisions de bonbons, confiseries, jouets, articles de lingerie et que d'autres choses encore.

Au contraire, celui qui attend à la dernière minute pour magasiner, est rarement satisfait. Achetant toujours à la hâte, il conclut souvent des marchés qu'il regrette plus tard et est ainsi puni de sa négligence.

Il est un second avantage, avons-nous dit, qui résulte des achats faits de bonne heure. Cet avantage, ce sont les commis et tous les employés de magasins qui en bénéficient. Les gens qui s'empressent d'acheter de bonne heure ce dont ils ont besoin rendent un grand service aux commis; ils adoucissent considérablement leur tâche parfois harassante et leur évitent beaucoup de fatigues inutiles. Nous considérons que c'est même faire oeuvre charitable que de rendre ce service aux employés de magasins durant la période active et mouvementée des fêtes.

En consultant le calendrier, chacun pourra voir qu'il reste tout juste vingt jours de magasinage avant Noël. C'est court, en vérité, et chacun devrait songer à mettre immédiatement en

pratique le conseil que nous formulons ci-dessus. Rien ne sert de tarder et de retarder. Nos magasins sont abondamment pourvus de belles et bonnes choses, le choix est vaste et meilleur, les commis attendent... Achetons. Alors ce qui

semble être une corvée deviendra un plaisir, pour l'acheteur comme pour le vendeur.

### CHEZ NOUS

Deux améliorations importantes ont été apportées dans l'organisation de notre revue. La première est celle de l'entrée, dans notre bureau administratif de monsieur le notaire La Rivière, homme de lettres bien connu de tous nos lecteurs, qui a bien voulu prendre charge de la direction de notre service des abonnés et qui a su impliquer déjà, à cette branche de notre organisation, une remarquable et active impulsion. Le directeur de notre revue n'a pas manqué, du même coup, de retenir les services du notaire La Rivière comme secrétaire de la rédaction et, chaque mois, nos lecteurs seront à même de goûter, comme ils pourront le faire, dans la présente livraison, les délicieuses nouvelles que la plume de notre nouvel associé sait si finement tracer. Sous la direction du notaire La Rivière, un concours d'abonnements est en voie d'exécution et nous en attendons les plus heureux résultats. Que nos lecteurs prennent connaissance de la lettre ouverte qui leur est adressée à la page 36 de notre présente livraison et, avec leur généreuse collaboration, nous sommes en mesure de leur promettre une revue qui soit digne de leur encouragement.

La seconde des améliorations apportées, celle qui nous est demandée depuis plusieurs mois, c'est la fondation d'un courrier dont la direction est confiée à l'une de nos collaboratrices les plus averties, Franceline. Tante Arlette, la directrice de notre foyer féminin, prêtera son concours pour que cette innovation réponde aux espérances que nous fondons sur ce courrier. Nos lectrices vont trouver, dans cette échange de vues, une source abondante de renseignements et un lien nouveau va s'établir entre cette page intéressante de notre revue et les ferventes et fidèles amies du foyer. Tante Arlette explique, dans sa chronique d'aujourd'hui, ce que sera ce courrier: elle veut qu'il soit marqué au coin d'une sérieuse et sincère amitié. Les futilités en seront soigneusement bannies et tous les renseignements, toutes les directions qu'il sera possible de donner, nos lectrices pourront les trouver dans cette page qui sera leur, à tous les points de vue.

La direction de notre revue s'efforce d'apporter à "Mon Magazine", chaque mois, des développements qui soient tout à l'avantage de ses lecteurs. En retour, nous demandons leur sympathie, leur appui. Si chaque abonné de "Mon Magazine" nous apportait, d'ici deux mois, un abonné nouveau, nous leur donnerions une revue considérablement augmentée, abondamment illustrée, bourrée de nouvelles et d'articles intéressants, une véritable revue du foyer dont nous aurions raison d'être fiers. Pourquoi ne pas permettre d'espérer que demain nous pourrions compter sur cet appui sympathique? Ce serait faire oeuvre nationale tout en coopérant à doter notre province canadienne-française d'une publication qui lui est nécessaire. Avons-nous lieu d'espérer?

### PREVENEZ CES MALADIES

Les conseils suivants, donnés par le Monthly Bulletin du Service de Santé Publique de la ville de Boston, méritent la plus grande diffusion à cette époque de l'année.

La toux, les rhumes, la grippe, la pneumonie sont causés par des germes qui proviennent du nez ou de la gorge d'autres personnes.

Donc, pour prévenir la contagion:

A. Ne laissez pas ces germes parvenir à votre bouche ou à votre nez.

B. Ne laissez pas baisser votre résistance physique.

C. Si vous êtes malade, ne contaminez pas les autres.

Pour empêcher les germes de parvenir à votre bouche ou à votre nez:

1o.—Évitez les personnes qui toussent ou éternuent.

2o.—Ne portez ni vos doigts ni un crayon à vos lèvres.





## CONTE DE NÔËL

POUR LES  
PETITS ENFANTS

A mon petit ami  
Amaury de Mérode.

Il y avait, une fois, trois cloches qui s'ennuyaient dans leur clocher.

C'était un vieux clocher et c'étaient de très vieilles cloches.

Depuis des siècles, ce vieux clocher dominait la plaine et le timbre de ses vieilles cloches réglait la vie des alentours.

Ces cloches recluses, toujours affairées et dodelinantes, ressemblaient à ces vieilles femmes casanières qui, sans regarder par la fenêtre, tournaient sans cesse dans leur petite maison. Elles vivaient dans l'indifférence et l'incompréhension de ce qui les entourait, suspendues qu'elles étaient entre ciel et terre : trop en dessous du ciel pour le comprendre, trop au-dessus de la terre pour la connaître.

Pendant des jours et des jours, — si nombreux que vous ne pourriez les compter, — ces trois cloches avaient fait avec sérénité leur devoir de cloche du Bon Dieu, qui est de sonner dans le clocher, comme le vôtre, enfants, est de gazouiller dans la maison paternelle.

Mais, depuis quelques années, des vents mauvais soufflaient sur notre globe. Ils charrièrent des microbes malfaisants, bien inconnus lors du baptême de nos cloches.

Un soir de Toussaint, cependant qu'elles dormaient, le bronze un peu fiévreux d'avoir tant carillonné, jusqu'à elles, entre les abat-son, le souffle morbide s'insinua.

Au réveil, les cloches étaient neurasthéniques.

Pourquoi vous expliquer cette maladie étrange, enfants? Elle est de celles qu'aujourd'hui, hélas! vous attrapez au berceau.

Les cloches étaient neurasthéniques.

Quand, pour les Matines, le sonneur, d'une corde coutumière, s'en vint les secouer, la plus jeune se fit tirer l'anneau pour dire "Bing!..."; la cadette eut un "Bang!..." plaintif et il fallut trois coups de battant pour que la plus grande — elle était lente de nature — mette en mouvement sa panse obèse et grave.

Bing!... Bang!... Boum!...

Les cloches étaient neurasthéniques.

Voyez-vous, cheminant sur les grand'routes ouatées de neige, sous les arbres croustillant de givre, trois formes encapuchonnées, emmitouffées dans des cabans de bure sombre?

—Ce sont, me dites-vous, un enfant de l'école gardienne, un écolier plus grand et un moine courtaud avec un bien gros ventre.

Chut! mes enfants, n'en parlez à personne. Et, en passant près des voyageurs, gardez-vous de les heurter.

—Et pourquoi?... C'est défendu?... Essayons vite!... Bing!... Bang!... Boum!... Les cloches! Ce sont les cloches!

Eh oui, les cloches. Les trois cloches soeurs, fatiguées d'avoir été, pendant des siècles, pendues, lasses d'être, en un équilibre ambigu, balancées entre ciel et terre. De l'antique clocher traditionnel et immuable, ce sont les cloches qui ont respiré les miasmes de la civilisation, cloches médiévales atteintes du mal du vingtième siècle, cloches inquiètes, tourmentées, hypocondres, spleeniques, pessimistes et dégoûtées, cloches excédées de trois cents années de gymnastique en chambre, pauvres cloches modern style, cloches neurasthéniques!

Elles s'en vont faire une cure, une cure parmi les humains.

Dans l'église, elles ont trouvé les mantes du sacristain et des enfants du catéchisme; aux corniches, elles ont emprunté trois mascarons : frimousse de gosse, visage d'adolescent, masque de vieillard.

Ravies de leur escapade, elles tirent leur bordée à travers le monde, et, comme des matelots habitués à un élément mouvant, elles déambulent ballant, tanguant, se dandinant et fort curieuses des êtres, des choses et des coutumes.

Bing!... Bang!... Boum!...

Les cloches baladeuses parcoururent le monde en touristes.

Elles virent les créations de Dieu et les oeuvres des hommes. Elles reconnaissaient les unes à leur perfection innée, les autres à leur ingéniosité.

Elles connurent les contrées très reculées et les peuples les plus avancés, les moeurs des anthropophages et des parlementaires, les coquetteries des couchers de soleil derrière les montagnes rougissantes et la grâce des Parisiennes aux five-o'clock à la mode. Elles s'initiaient à tout ce qui possède et produit la beauté : beauté des âmes, la plus pure et la plus féconde; beauté de la nature aux reflets changeants si séducteurs; beauté de l'art avec la magie des couleurs, des formes, des sons, du rythme et des parfums. Puis, regardant mieux, elles découvrirent la misère et la douleur, l'erreur, la maladie et la mort.

Et, de toutes ces choses qui paraissaient laides d'abord, émanait de la beauté.



... Cheminant sur les grand'routes ouatées de neige, trois formes encapuchonnées, emmitouffées dans des cabans de bure sombre.

Elles écoutèrent la clameur confuse qui, inlassable, s'élançait de la terre vers le ciel, clameur faite de supplications et de grincements, de remerciements et d'imprécations, de cris de joie, de douleur et de révolte. Aspirations de l'humanité qui montent, inassouviées, à l'assaut de l'Idéal, et qui, arrivées là-haut, purifiées et unifiées, se fondent en une seule et immense prière.

Sur le chemin du retour, elles rencontrèrent la Trahison et détournèrent leur front d'airain. Mais, à côté, inconscient, trottaient l'Amour, et la plus jeune des cloches l'emporta sous son manteau.

Bing!... Bang!... Boum!...

Après un long voyage, les touristes revinrent dans leur paroisse, où les attendait leur vieux clocher, immobile, vide et muet.

Mais, avant de réintégrer leur logis, elles s'attardèrent longtemps de hameau en hameau. Elles exploraient les bois et les campagnes, pénétraient dans les maisons. Il fallait savoir qui habitait ici et qui travaillait là, si les vieux étaient bien portants, les jeunes mariés heureux et les enfants jolis; pourquoi celui-ci riait, et pourquoi, en se cachant, cet autre pleurait. On ne fut satisfaite que quand on eut retenu les noms et les surnoms de tous, grands et petits, et comment s'appelaient ceux-là aussi pour qui on avait sonné sans savoir, et qui dormaient nombreux, mêlant leurs cendres dans le cimetière ancestral.

—Et alors?

Alors, par une nuit sombre, les trois exploratrices poussèrent la lourde porte de l'église et se glissèrent dans l'escalier de la tour.

La plus jeune grimpa lestement, comme si elle avait des ailes.

La seconde, en cloche d'ordre, plia d'abord sur la rampe son caban d'emprunt.

La troisième — bourdon rassis de par son âge et son embonpoint — ne se pressait jamais. Arrivée dans le campanile, elle musa plus que d'habitude, cherchant des subterfuges pour ne pas se débarrasser encore de la défroque du sacristain.

Déjà, de la pèlerine de la plus petite cloche, l'Amour s'était échappé, et joyeux, affairé, rependait en voletant, aux solives noircies, la clochette qui disait : "Bing!..." et celle qui répondait "Bang!..." Malicieux, d'un geste preste, il abattit le vêtement du bon vieux bourdon, qui parut tout confus.

Contre son coeur de métal, il portait — frère et souriante — la Poésie, que par un soir de clair de lune, à Venise, sans en rien dire, il avait enlevée au saut d'une gondole.

D'un frisson mélodieux, tout le corps vétuste de l'antique clocher vibra.

Ses enfants prodigues étaient rentrées. Bien équilibrées, calmes, sereines, guéries, elles dormaient dans son sein. De leur cure d'humanité, elles étaient revenues renouvelées, plus accessibles, meilleures, conscientes de leur mission.

Les cloches n'étaient plus neurasthéniques.

Le lendemain matin, comme le bedeau, déshabitué, omit de les réveiller, toutes seules, elles se mirent à carillonner un angélus joyeux.

Elles sonnaient! Elles sonnaient!...

Le battant qui les rendait éloquentes était la pulsation même de leur coeur rajeuni.

Elles n'ignoraient plus, aujourd'hui, les joies et les douleurs du monde. Elles avaient quitté leur tour d'ivoire. Elles s'étaient évadées de leur campanile et de ses préjugés. Elles s'étaient penchées sur le visage des gens et des choses. Dans leur patine d'airain, la vie d'autrui s'était mirée... s'était gravée.

Par les volets des abat-son, elles regardaient, maintenant, attentives, émues.

Au-dessous d'elles, c'était la terre des hommes.

Cette terre leur paraissait un grand nid, bâti d'or, de soie, de sang et de boue. Un grand nid tout frémissant de la bousculade compacte de ses oiselets affamés, qui piaillent, cou tendu, bec vorace.

Et, les dominant, elles voyaient que les becs béants étaient vides.

Au-dessus d'elles, c'était le paradis.

Visible et inaccessible à tous ces désirs exacerbés, un oiseau merveilleux y planait dans l'azur, tantôt s'abaissant, tantôt remontant.

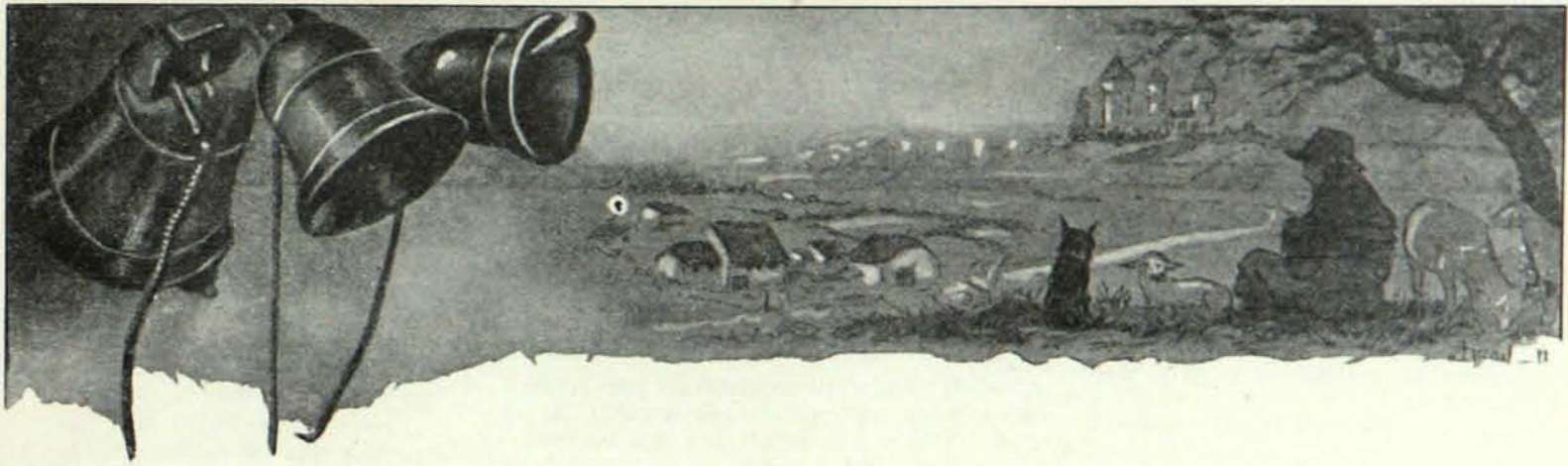
C'était le messenger de la nourriture céleste, le grand oiseau superbe au vol décevant qui, parfois, laisse aux becs insatiables tomber un vermisseau. Objet de nos convoitises, c'est celui qui nous force — oiselets que nous sommes — à lever la tête et à regarder dans l'azur... plus haut... toujours plus haut.

On l'appelle l'Espérance.

Ainsi, les cloches suspendues se figuraient, au-dessus d'elles, le ciel, connaissaient, au-dessous d'elles, la terre.

Et leurs voix vénérables, remplissant le silence et la distance, jetaient entre la terre et le ciel, entre ceux qui supplient et celui qui promet, un pont idéal et fugitif de paix et d'harmonie.





Le souffle de l'Amour et de la Poésie parfumait leur cantique matinal. Il le faisait s'envoler plus léger et se poser plus loin.

Toute la contrée pouvait l'entendre.

Mais c'était surtout pour leur village pelotonné, si confiant à l'ombre de l'église, pour la petite paroisse qui était leur famille, où elles étaient les ancêtres aux récits toujours identiques et toujours écoutés, pour les bonnes gens de "chez nous" que les trois soeurs du vieux clocher chantaient.

Elles chantaient pour la ferme aux tuiles rouges, pour le château et son donjon pointu, pour la hutte du bois, pour les maisonnettes encapuchonnées de

chaume, pour le pauvre Marcelin et pour Julie l'Infirmes, pour la châtelaine jolie, pour le pasteur perclus, pour le petit des Bourlon qui faisait ses dents, pour Jean le Fou qui s'allait marier et pour Marie qui se désolait, pour le berger et pour le troupeau qui, là-bas, montaient au pâturage, et pour Catherine l'Innocente, qui, toute souriante de les réentendre, mourait heureuse, son âme prisonnière se libérant aux sons de l'hymne triomphante.

Bing!... Bang!... Boum!...

• • • • •

De cette histoire, il y a, chers enfants qui m'écoutez, comme de toutes les histoires, une morale à tirer.

N'avons-nous pas chacun notre note à donner dans le carillon du monde, notre chanson à chanter pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'oreille et l'âme du prochain?

Si, d'aventure, le Créateur, en sa sagesse, nous a placés dans un clocher, agissons comme nous l'impose une situation aussi élevée. Notre voix sera mieux entendue, notre influence plus considérable, la zone du bien à accomplir plus étendue; grâce au recul, nous jugerons avec indépendance: les hommes de plus haut, les événements de plus loin.

Mais, croyez-moi, le chant du soliste, pour rester juste, a besoin de l'accompagnement de l'orchestre, et vivre si haut perché rend, à la longue, incompréhensif.

Il est sage, parfois, de prendre contact avec la terre, qui, elle, tourne ou change. Il est utile de descendre pour reprendre le la, de regarder autour de soi, de faire une cure d'humanité et de bonté, de frapper aux portes closes et aux coeurs fermés, d'interroger, de s'instruire, de s'imprégner d'autrui... et d'aimer, avant que de regimber en sa tour.

De ce petit conte, voilà la morale. Avez-vous compris, mes enfants?

—A peu près. Mais nous voudrions savoir une chose encore.

—Quoi donc?

—La cloche du milieu, celle qui faisait "Bang!..." n'avait pas, comme les deux autres, ramené quelqu'un dans son manteau pour l'aider à clocher dans son clocher. Et alors, qu'a-t-elle fait, dites?

—Alors, mon chéri, elle a cloché tout de même.

C'est une honnête cloche, toute simple et toute ronde, comme vous et moi. Elle remplit son devoir de cloche naturellement, sans manières et sans littérature. L'Amour et la Poésie, ces deux petits coquins, tirent-ils sur sa corde sans qu'elle s'en aperçoive? C'est possible... et cela arrive à d'autres encore, mes enfants.

—Oui! Oui! A vous, quand vous nous racontez des histoires; à nous, qui les écoutons, et quand il n'y a pas là des grandes personnes qui comprennent toujours tout de travers.

Bing!... Bang!... Boum!...

La Comtesse De STEEN.

## L'Hercule Autrichien

Le feld-maréchal Radetzki, le vainqueur de Novare, était d'une force herculéenne. Un jour, un de ses amis, habitant dans son château des environs de Cracovie, dépêcha vers lui un de ses domestiques pour le prier à dîner, en déclarant à ce dernier qu'il le rendrait responsable si le maréchal ne venait pas.

Celui-ci s'acquitta de sa commission.

—Tu diras à ton maître qu'il peut compter sur moi.

—Mon maître m'a chargé d'insister auprès de monsieur.

—Puisque je te dis que j'irai!

—Je désirerais que monsieur me donnât autre chose que sa parole.

—Que signifie?

—Si monsieur voulait me donner un gage, je l'emporterais avec moi et mon maître verrait par là que je me suis acquitté de mon devoir.

—Ah! tu veux un gage? Eh bien! je vais t'en donner un.

Le feld-maréchal prit une barre de fer et, la ployant autour du cou du domestique, il lui donna la forme d'une cravate à la Collin, qui était alors fort en vogue.

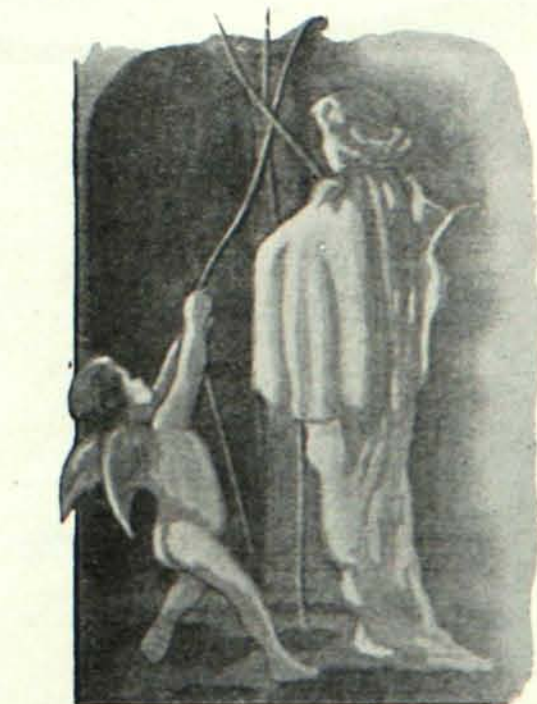
—Voilà ton gage, dit-il. Maintenant, tu peux partir. Tu m'attendras là-bas. Il n'y a personne dans le pays, ni même en Europe, qui puisse te l'ôter.

Le domestique s'en alla, très embarrassé, mais heureux. Il fallut attendre l'arrivée du maréchal, le soir, pour qu'on lui enlevât sa cravate de fer...

## Je vous aime, ce soir...

JE vous aime, ce soir, d'une tendresse rare  
Ecluse en contemplant le ciel illimité  
Splendide et laiteux comme un marbre de Carrare.  
Je sens qu'autour de moi tout est calme et beauté  
Comme au temps de Platon, de Virgile ou Térence.  
La Nuit, comme une femme aux tristes yeux lassés,  
Défait ses cheveux noirs aux subtiles essences.  
L'horizon clair me plaît. Les nuages blessés  
Y descendent, teintés de nuances vermeilles;  
Un souple velours bleu enveloppe les champs;  
Les collines, au loin, dessinent des corbeilles  
Que la lune remplit de poussières d'argent.  
Et devant ces splendeurs d'une forte nature  
Mon coeur tendre s'agite et s'envole vers toi,  
Vers toi, toute beauté, enivrante sculpture,  
Ame fine et tendue avec une âpre foi,  
Vers la chaleur, la ligne pure, la lumière,  
Vers la sérénité lumineuse de l'air.  
Et vers ces disques d'or qu'une main régulière  
Ordonne sous tes yeux, plus profonds que la mer.

Réginald LETOURNEAU.



... L'Amour et la Poésie, ces deux petits coquins, tirent-ils sur sa corde sans qu'elle s'en aperçoive?

## Le diamant égaré

Le Sancy, le plus célèbre des diamants, faillit un jour être perdu. Et cela est une bien amusante histoire.

Un jour, Jules Janin visitait le Louvre en compagnie de la princesse Demidoff. Celle-ci, ayant chaud, ôta son châle que retenait le Sancy monté en broche.

La princesse pria l'écrivain de garder le joyau pendant quelque temps. Janin le mit dans la poche de son gilet et n'y pensa plus. La princesse non plus, d'ailleurs.

Le lendemain, cependant, elle demanda à son mari si Janin avait rendu le diamant.

—Ma foi non, s'étonna le prince.

On envoya chez Jules Janin.

—Tiens, c'est vrai! J'ai oublié de le rendre. Au fait, où est-il?

Et voilà le malheureux aux abois. Tout à coup, il se souvient :

—Il est dans la poche de mon gilet!

La servante, interrogée, déclare froidement :

—Le gilet est chez la blanchisseuse.

On va en hâte chez la brave femme. On l'interroge avec précaution.

—Ah oui! une broche? J'en ai trouvé une, mais je pensais que vous n'y teniez pas.

—Où est-elle? demande-t-on avec angoisse.

—Je l'ai donnée à mon gamin pour qu'il joue avec.

Par bonheur, l'enfant ne l'avait pas perdue! Il était loin de se douter que son joujou valait à cette époque plus d'un million et demi. Mais Janin ne racontait jamais l'aventure sans frissonner.

## Le cerf altéré

FATIGUE d'une longue course,  
Un cerf demandait une source  
Où sa soif pourrait s'étancher  
Il vit enfin, fraîche et profonde,  
Une mare dans un rocher.

Que le diable confonde  
Le chasseur et ses chiens!  
Cria-t-il, en jurant comme bien des chrétiens,  
Cette eau-là n'est pas illusoire.  
A votre santé, je vais boire,  
Chasseurs, vous pouvez y compter.  
Continuez le tintamarre.

Il sauta dans la mare  
Mais ne put remonter.

Devant la passion qui presse, invite, obsède,  
Sans regarder la fin, hélas! souvent on cède.

Pamphile LEMAY.



# Le Noël de Simone

L'heure du "dodo" vient de sonner à la Crèche du Bon Pasteur.

Dans le vaste dortoir, blanc comme les âmes d'enfants qu'il abrite, c'est l'animation précédant le coucher des bébés. Les religieuses vont, maternelles, "border" les chérubins aux yeux bleus ou noirs, ces pauvres petites épaves humaines qui ignorent encore le douloureux mystère de leur existence anormale.

Les bambins, que le sommeil appelle, posent docilement la tête sur l'oreiller, les yeux se closent... Une religieuse recommande à mi-voix :

— "Faites un beau dodo, mes chers enfants, et tantôt, quand le bon Jésus sera descendu dans sa Crèche, je viendrai vous chercher pour la Messe de Minuit."

Dans leur nid douillet, les figures sourient, les yeux s'ouvrent encore pour pétiller à l'espoir, à la joie promise, mais l'on est si fatigué d'avoir joué, couru, sauté tout le jour, que bien vite, la nuit trouve tous les petits anges endormis.

La religieuse surveillante allait quitter le dortoir quand près de la porte une fillette semble guetter son passage.

— Tu ne dors pas, Simone, tu n'es pas malade toujours ?

— Non, Mère, et l'enfant prend dans ses mains la main de Sr St-Louis et l'attire contre elle comme pour lui conter, tout bas, un gros secret.

La bonne religieuse s'assied sur le lit et encourage la mignonne à livrer son désir.

Elle n'a pas cinq ans, la pauvre, et tant de mystères se croisent déjà sur son chemin.

— Mère, tu sais, la petite fille qui avait un chapeau rouge et un manteau rouge, la petite fille qui est venue après-midi ?

— Oui, chère.

— Bien, pourquoi qu'elle disait "Maman" à la femme quand elle lui parlait ?

— Parce que c'était sa Maman.

— Est-ce que tous les petits enfants en ont des Mamans ?

— Mais, oui.

— Non... J'en ai pas de Maman, moi...

Un gros sanglot, bien plus gros que le cœur de l'enfant et qui avait dû le faire éclater, résonna dans le dortoir paisible.

Sr St-Louis pressa contre elle la petite âme en détresse.

Que répondre?...

Soudain, une inspiration lui vint. La Vierge n'est-elle pas la Mère de ceux qui n'en ont plus, la Mère des abandonnés de cette terre ?

— Petite, tu as une Maman, toi aussi, mais elle est au Ciel, la tienne; elle t'aime et pense à toi quand même, elle prie le petit Jésus pour toi.

Ma's Simone répétait comme une plainte :

— C'est une Maman comme celle de la petite fille que je veux.

Et pour elle, cela signifiait : "Une Maman qui nous prend par la main quand on marche, une Maman qui essuie nos yeux quand on pleure, une Maman qui nous berce sur ses genoux quand on s'endort, une Maman qui nous embrasse quand on est sage."

La cloche appelait Sr St-Louis. La bonne âme calma la petite, lui disant tout en "bordant" son lit de nouveau :

— Le Bon Jésus peut t'en donner une Maman,



Lui, tu le lui demanderas dans sa Crèche tantôt. Vite, fais dodo et sois sage pour qu'Il t'exauce.

L'enfant s'endormit en soupirant sous les battements de son cœur gonflé, minuscule abîme où goutte à goutte s'infiltrait déjà un fiel amer, rançon d'un coupable destin.

Un peu plus tard, quand Sr St-Louis revint à Simone pour s'assurer si elle était consolée, elle la trouva paisiblement endormie et souriant à son rêve... Sous ses paupières closes, il devait passer un songe béni. L'Enfant de la Crèche conduisait peut-être la mignonne dans les bras



J'en ai pas de maman, moi!...

d'une "vraie" Maman et elle était heureuse, heureuse comme la petite fille au chapeau rouge et au manteau rouge...

\* \* \*

Onze heures et quart.

Sr St-Louis éveille ses bambines.

Gauchement, voulant trop se hâter, chacune procède à sa petite toilette et l'on trépignait déjà d'impatience quand la religieuse dit enfin :

— "Venez, mes chéries, le Beau Jésus est dans sa Crèche, Il vous attend. Venez le voir; vous le prierez aussi et vous lui demanderez toutes les grandes grâces que vous désirez."

En silence, pieusement, défile la pure cohorte se rendant à la Chapelle du Bon Pasteur. On aurait dit des chérubins égarés à qui la tempête aurait arraché les ailes et qui seraient venus s'échouer au pied du Petit Roi des pauvres.

Simone, ses menottes jointes, s'approche confiante plus près que les autres du Petit Jésus qui, sur son lit de paille dorée, lève la main pour bénir.

— "Petit Jésus, supplie-t-elle, veux-tu me donner une Maman", et apercevant tout à coup, dans sa mante bleu-ciel, la Vierge qui se penche sur l'Enfant des Cieux, elle ajoute : "Une belle Maman bleue comme la tienne."

Puis elle cherche dans son cœur ce qu'elle pourrait bien offrir, promettre au bon Jésus pour l'inciter à exaucer son grand désir. Elle a trouvé, et avec une plus grande ferveur, elle implore :

— "Petit Jésus, donne-moi une Maman, s'il vous plaît, et je serai sage certain, certain, et je t'aimerai gros, gros, plus qu'avant..."

Est-ce une illusion ? Il lui semble que Jésus a répondu "oui" dans son cœur. Et l'enfant trouvée, l'enfant sans nom, jubile, s'agite sur son banc, rivant sa pensée sur la figure épanouie d'une fillette en rouge dont le bonheur deviendrait le sien.

Après la messe, Simone court à Sr St-Louis :

— "Mère! Mère! Le petit Jésus va m'acheter une belle Maman bleue... Il me l'a dit, là."

Et la bambine pointe sa poitrine où palpète l'amour que Dieu met au cœur des petits pour les Mamans.

\* \* \*

Noël après-midi.

Au parloir du Bon Pasteur, M. et Mme Lanthier, de braves gens dont le nid est sans oiseaux, viennent solliciter la faveur d'adopter un des enfants de la Crèche. Le foyer est assez large pour abriter un petit ange, le cœur assez grand pour l'aimer et l'âme assez haute pour l'élever charitablement, chrétiennement.

Sr St-Louis est mandée pour amener les visiteurs choisir eux-mêmes l'élue de leur adoption. La bonne religieuse glisse un mot de la scène de la veille et de l'espoir de Simone, reconnaissant un sourire de la Providence dans cette offre inattendue.

Avec des pleurs roulant malgré eux le long de leurs joues, et au cœur une tendresse anticipée pour le petit être qui les appelle déjà, ils vont tous deux, les bras tendus, vers leur "Noël".

Madame Lanthier s'incline vers Simone et lui demande maternelle :

— "Aimerais-tu cela, petite, avoir une Maman comme moi?"

— "Une Maman! Une Maman! Oh! le petit Jésus me l'avait bien dit."

Et se jetant dans les bras qui s'ouvrent, elle pleure et rit tout à la fois, ne sachant pas traduire autrement cette joie délicieuse qui vient d'affluer tout à coup dans son cœur et déloger le gros chagrin d'hier.

— "Tu auras un Papa aussi, ajoute Mme Lanthier, et elle fait approcher le mari qui attend sa bienvenue."

Simone, réalisant soudain que la Maman neuve n'est pas bleue comme la Vierge mais mise de brun sobre, sourit et ravissante, elle dit :

— "Le petit Jésus s'est trompé, je lui avais demandé une Maman bleue... mais, pour cela, Il m'a donné un Papa "par-dessus le marché"..."

Et prenant la main de son papa et celle de sa maman d'adoption, elle les réunit sur sa poitrine, dans un geste de parfait bonheur et d'exquise tendresse.



## Pourquoi l'Oncle Sam n'est pas intervenu au Mexique

**L**ORSQUE les premiers rapports de la persécution mexicaine arrivèrent au monde civilisé, les esprits, un instant alarmés, se rassurèrent à la pensée que les Américains interviendraient sans retard et rétabliraient l'ordre. La grande nation américaine, pensa-t-on tout de suite, qui a toujours été le champion des faibles et des opprimés, n'allait pas, ne pouvait pas laisser s'accomplir à sa porte des forfaits sans nom qui déshonorent notre époque de culture raffinée — on aime à le dire — et de haute civilisation. Cela aurait été un affront à la conscience et à l'intelligence modernes. En ouvrant le journal, chaque matin, on s'attendait d'y trouver en gros titres à la première page la déclaration suivante : "Le Président Coolidge, par la bouche de son secrétaire d'état, fait savoir au gouvernement du Mexique que le gouvernement américain voit avec un extrême déplaisir les violences et les injustices dont sont victimes les Catholiques de ce pays à cause de leurs croyances religieuses, et qu'il attend du gouvernement mexicain l'assurance que des mesures rigoureuses seront prises immédiatement en vue de rétablir l'ordre et de garantir pour l'avenir la paix religieuse au peuple du Mexique et le libre exercice de son culte, etc..."

Mais les catholiques de tous les pays et les amis sincères de la vraie démocratie furent vivement désappointés dans leur attente, car ce geste qui aurait honoré les Américains et leur aurait confirmé devant l'univers le titre chevaleresque de protecteurs des libertés des peuples de l'Amérique du Nord, ils ne l'ont pas fait, et de plus, ne le feront pas. Pourquoi ? Mystère...

Et cependant, si quelqu'un est directement menacé par les événements du Mexique, ce sont bien les Américains; et ils ne l'ignorent pas, car ils sont trop avisés pour l'autre côté de la Rio Grande. Les fondateurs de la grande République le comprennent aussi très clairement lorsqu'ils posèrent les bases de cette grande charte qu'est la Constitution, puisque le premier des dix premiers amendements constitutionnels connus sous le nom de *Bill of Rights*, garantit la liberté religieuse et établit le principe qu'un citoyen n'est pas inapte à remplir une charge publique du fait de sa religion ou de sa race... On a vu durant la récente élection présidentielle qu'on ne le met pas toujours en pratique. Cette clause cependant a été inspirée par les concessions faites aux catholiques dans l'Acte de Québec de 1774.

Un sentiment intense d'esprit de liberté est à la base de la Constitution américaine et en forme pour ainsi dire toute l'armature, mais le jour où l'intolérance religieuse s'introduira officiellement aux Etats-Unis, c'en est fait de la démocratie américaine, et si la tempête anti-catholique qui fait fureur au Mexique n'est pas enrayée, elle traversera fatalement la frontière et s'étendra sur tout le pays où elle trouvera des conditions très favorables à son épanouissement.

Comment alors expliquer l'indifférence apparente du gouvernement américain envers la question mexicaine ? Pour qui n'est pas au fait des intérêts compliqués qui guident et orientent la politique des nations, cette question serait difficile à expliquer. Je me propose cependant d'exposer le mécanisme des intérêts en jeu dans cette affaire et d'en dégager toute la portée; alors la conduite du gouvernement américain apparaîtra logique, si non excusable.

Ce ne sont pas les accès de rage du fanatique sénateur Hefflin de l'Alabama qui bave contre tout ce qui est catholique chaque fois qu'il ouvre la bouche en public, ni les élucubrations démagogiques d'une bande de ministres protestants-politiciens qui ont intimidé l'Oncle Sam et l'ont empêché de faire son devoir dans cette affaire, mais tout simplement des raisons d'ordre économique. Tout le monde sait que l'Oncle Samuel n'est pas précisément un idéaliste mais au contraire un très pratique personnage. Il convient d'admettre cependant qu'il n'est pas complètement insensible aux choses de sentiment, à la condition qu'elles ne viennent pas directement en conflit avec ses intérêts matériels, car il ne dédaigne pas au besoin de retrousser ses manches et de taper fort pour une bonne cause; il a fait une guerre sanglante pour l'émancipation des noirs; il a pris joyeusement les armes pour libérer Cuba et les Philippines de l'incurie et de la tyrannie d'une bureaucratie corrompue — il est vrai qu'il en a été récompensé bien au-delà de ses espérances — il a ravitaillé la Belgique et la Russie affamées et s'est rangé bravement du côté des alliés durant la grande guerre pour la défense d'un principe qui lui est cher. Il a de plus, dans l'énoncé d'une doctrine remarquable, signifié aux peuples impérialistes des

### Catholique vs pétrole

Vieux Monde que quiconque oserait attenter à la liberté des petites nations de cet hémisphère, aurait à compter avec lui; et quand s'accomplit à sa barbe un des plus grands forfaits dont l'histoire du monde ait été témoin, il ne bouge pas.

L'Américain est un commerçant; c'est un fait bien connu. Le commerce l'a fait très riche. On peut même dire sans exagération qu'il est le peuple le plus riche de la terre. Il a accumulé des quantités fabuleuses de dollars. Cela ne s'est pas fait sans le rendre un peu vaniteux : qu'on en juge un peu par cet extrait reproduit d'un article paru dernièrement dans une grande revue de là-bas et que je ne puis résister au plaisir de citer.

"Les Etats-Unis sont sans aucun doute le moteur de l'univers. Nous sommes la nation la plus progressive, la plus prospère, la plus vigoureuse. Nous sommes les plus grands producteurs, les plus grands consommateurs, les plus grands distributeurs. Notre niveau moyen d'existence — *standard of living* — de salaires, d'éducation, en un mot de la vie dans toutes ses manifestations, guide le monde. Notre peuple est le plus riche, nos accumulations de richesses, les plus grandes. Notre prospérité plus grande que nulle part ailleurs..." Et l'auteur de cette énumération ajoutait modestement : "Nous pouvons dire ces choses sans nous vanter..." Que dirait-il s'il lui prenait fantaisie de se vanter....

Le capital, de par sa nature doit produire continuellement d'autre capital. C'est une loi économique. Le dollar qui ne produit pas s'anémie. L'Américain qui est, comme on sait très avisé, connaît cette loi depuis longtemps. Or, il disperse ses dollars un peu partout : au Canada, au Mexique, en Amérique Centrale, là où les conditions lui semblent être le plus favorables. Mais lorsqu'ils sont sortis du pays, il ne les abandonne pas au gré du hasard. Loin de là. Son oeil d'aigle les suit avec la plus grande sollicitude, et, grâce à son système admirablement bien organisé d'informations commerciales, il est mieux renseigné sur les conditions favorables ou défavorables à ses entreprises en aucun point de l'univers que les gens du pays même, ce qui le met à même de protéger ses dollars contre tout danger éventuel. Il trouva donc un jour avantageux de placer des capitaux énormes dans les pétroles du Mexique. En peu de temps de vastes établissements pour la production de l'huile s'établirent, contrôlés presque exclusivement par le capital américain. De riches plantations furent aussi développées avec ce même capital.

Lorsque le régime Calles imposa sa dictature détestable au Mexique, les intérêts contrôlés par les Américains étaient de beaucoup les plus considérables de ceux sous le contrôle du capital étranger dans ce pays. Ce régime, comme on sait est d'essence et de nature bolchéviques. Le premier soin de Calles en prenant le pouvoir fut d'entreprendre la nationalisation — lisez confiscation — des industries et le partage des terres pour les distribuer aux peons. Le trésor public étant à sec du fait de l'incurie chronique des gouvernements qui se sont succédés dans ce malheureux pays, il fallait trouver des fonds pour le remplir au plus tôt. Les seules sources de richesses réelles étaient constituées par le capital étranger placé dans l'industrie pétrolière et par les biens de l'Eglise Catholique. Ce fut sur cette proie que Calles étendit sa griffe. Pour arriver à son but, il commença par passer une série de lois arbitraires, vexatoires, impossibles d'exécution et dont la violation entraînait la confiscation pure et simple. On sait avec quelle vigueur s'accomplit la spoliation envers les Catholiques. Avec les Américains ce ne fut pas aussi facile, car l'Oncle Sam n'a pas l'habitude de se laisser dépouiller sans protester. Il protesta même si énergiquement que Calles eut peur.

Pendant un certain temps, la situation des Catholiques mexicains et des capitalistes américains était identique, et, pour me servir d'une expression courante là-bas : "Ils étaient dans le même bateau". De mauvaise, la situation passa au critique lorsque Calles eut confisqué quelques établissements américains et fait exécuter quelques américains qui ne trouvaient pas le procédé de leur goût et qui manqueraient de tact au point de ne pas vouloir se laisser voler sans se défendre. C'est alors que l'opinion publique s'émut aux Etats-Unis et mit le terme Coolidge en demeure de protéger les citoyens de la République établis de l'autre côté de la frontière.

Mais tout-à-coup le calme se fit comme par enchantement; les industriels américains ne furent plus molestés et se remirent à exploiter leurs in-

dustries avec un regain d'activité et dans une atmosphère de calme et de sécurité inconnues jusque-là. En même temps commençait toute une série d'échanges de politesses hypocrites entre les deux pays, malgré la suspicieux et la haine intenses que les Mexicains entretiennent envers les Américains. La plupart des Mexicains ne connaissent l'Américain que par l'épithète de *Gringos* qui est un terme de mépris.

Un Mexicain bien au fait des affaires de son pays me disait un jour que, advenant l'invasion du Mexique par une armée américaine, les Mexicains se feraient tuer jusqu'au dernier avant de céder.

Comment donc s'était fait l'accord ? Tout simplement au détriment des Catholiques. Le rusé Calles comprenant que sa politique de spoliation avait un effet désastreux, résolut de céder aux Américains sur la question du pétrole à la condition de ne pas être entravé dans l'exécution de son programme d'annéantissement de l'Eglise Catholique. C'est sur cette base que se fit l'entente, et ainsi les Catholiques mexicains furent sacrifiés à une bande de forcés bolchéviques pour un peu de pétrole. L'huile qui vient de ce pays et qui sert à actionner les moteurs de nos luxueuses voitures est mêlée du sang de nos coreligionnaires là-bas...

C'est à partir de ce moment que le voile descendit comme un suaire et que le silence se fit comme la mort sur le drame qui se déroule là-bas.

Le régime actuel n'est pas le premier voleur des biens de l'Eglise au Mexique. Il eut des précurseurs; seulement il les dépasse tous par sa cruauté féroce. Les ruines impressionnantes de missions et de couvents franciscains que l'on admire encore aujourd'hui en Californie, sont un témoignage éloquent de l'ancienne splendeur de la religion catholique dans ce pays, et disent au voyageur la bête des spoliateurs qui ont, dans leur rage anti-cléricale, anéanti des établissements florissants fondés au prix de plusieurs années de labeurs et de sacrifices inouïs.

En 1769, alors que la Californie était territoire mexicain, le père franciscain Junipero Serra dont la mémoire est vénérée encore aujourd'hui dans toute la Californie, fonda la première mission catholique à San Diego et marqua ainsi le début de la période missionnaire en Californie, qui dura cinquante ans et fut interrompue dans son évolution par la confiscation opérée par le gouvernement mexicain d'alors. Ce fut la ruine complète. Pendant ces cinquante années les franciscains espagnols accomplirent, en face de difficultés presque insurmontables, des choses remarquables. Ils tirèrent les Indiens des profondeurs de la sauvagerie et de l'idolâtrie la plus abjecte et, non-seulement les convertirent au catholicisme et adoucèrent leurs moeurs, mais en firent d'habiles artisans en leur enseignant pas moins de cinquante-quatre arts et métiers alors connus des Européens. Ce sont aussi les Franciscains qui emportèrent d'Europe les premiers arbres fruitiers qui devinrent les vergers magnifiques qui font aujourd'hui la richesse de la Californie, et qui enseignèrent aux Indiens l'art de tailler les arbres fruitiers. Ces derniers surent conserver cet art, et encore aujourd'hui, ce sont leurs descendants qui viennent chaque année faire ce travail dans les vergers durant la saison d'hiver.

Ainsi donc quand des abrutis viennent nous dire que le gouvernement du Mexique travaille à tirer le peuple de l'ignorance dans laquelle le tenait l'Eglise Catholique, ils mentent effrontément. On n'a qu'à lire l'histoire de la Californie pour en avoir la preuve.

Pendant cette période comparativement courte, vingt-et-une missions furent fondées sur un parcours de sept cents milles, échelonnées à intervalles d'une journée de marche entre chacune. On raconte là-bas qu'à cette époque le voyageur pouvait traverser toute la Californie dans le sens de la longueur sans avoir un sou dans sa poche. Les grandes portes de chêne des missions s'ouvraient toutes grandes et accueillaient le voyageur toujours assuré d'y trouver l'hospitalité la plus généreuse. Ceux qui aujourd'hui vont passer l'hiver dans ce climat enchanteur s'aperçoivent au détriment de leur bourse que ces temps-là sont changés...

Que reste-t-il aujourd'hui de cette splendeur passée ? Rien que de misérables ruines habitées par quelques pauvres moines. L'Etat pourvoit cependant à l'entretien de la mission de San Francisco de Solano dans la ville de Sonora qui est l'une des mieux conservées. Les quelques groupes d'Indiens qui ont survécu végètent misérablement en marge d'une civilisation brillante et blasée.



# JACQUELINE

## Grand Conte de Noël Inédit

UN rire jeune et frais retentit au milieu de la rivière pendant qu'à quelques pieds de la rive, une barnache au plumage gris, le long col traversé d'une flèche, venait s'abattre sur les petites vagues de l'eau qui la firent danser un instant.

Le tireur était un adolescent qui pouvait avoir quatorze ans et qui, le corps demi-nu, se tenait debout dans un canot d'écorce à quelques encablures du rivage. D'un oeil amusé, il avait suivi la courbe gracieuse qu'avait faite la flèche de son arc pour atteindre l'oiseau qui voletait pesamment au-dessus de l'eau. Puis, il avait applaudi à sa prouesse d'un franc éclat de rire que l'écho promena, sonore, d'une rive à l'autre. Satisfait, il avait suivi des yeux la chute de l'outarde dans l'eau.

Aussitôt il avait saisi une pagaie puis, ramant court et vite, il s'était approché de sa capture qu'il avait saisie au passage d'une main habile tandis que de l'autre il donnait de l'aviron trois ou quatre coups secs qui firent glisser le canot sur le sable fin de la grève où il s'échoua.

"Alouana!" cria le jeune garçon en sautant légèrement de l'esquif et en élevant sa prise au-dessus de sa tête, "Alouana, vois le bel oiseau que j'ai tué d'une flèche!"

Aucune voix ne répondit à l'exclamation de l'heureux petit chasseur. Celui-ci s'arrêta, écouta, regarda de tous côtés, étonné. Pas le moindre bruit dans le lourd silence de la rive et de la lisière du bois, tout proche. On entendait seulement le clapotis de l'eau sur le sable de la grève puis, au bord du bois, le toc-toc sonore d'un pic-bois frappant de son bec l'écorce d'un grand bouleau. Au loin, le braiement d'un chevreuil.

"Alouana!" cria-t-il encore, et il courut au bois... Il eut bientôt une exclamation joyeuse :

"Ah! te voilà, petite soeur!... Tu m'as fait peur. Sais-tu qu'un instant je t'ai crue enlevée par les Iroquois? ajouta-t-il en riant nerveusement.

Mais il perdit vite son air joyeux, jeta par terre l'oiseau sans vie au col encore traversé de la flèche, et demanda :

"Quoi?... mais qu'a donc ma petite soeur?"

Le tableau était pourtant ravissant. Au pied d'un gros pin qui s'élançait tout droit d'un épais tapis de mousse verte parsemé de grosses touffes de fougères dentelées, une fillette était agenouillée. Sa petite tête brune était renversée en arrière et le regard comme perdu dans la contemplation d'un coin que découpait dans le ciel bleu la frondaison des cimes. C'était comme une apparition céleste... Le soleil allait tantôt se coucher, là-bas, au bout du lac Peok-Sagamy et ses derniers rayons faisaient flamboyer en rouge toute la lisière de la forêt tandis que l'eau de la rivière qui descendait au lac charriait de l'or. La fillette resplendissait telle une madone. Sa chevelure étincelait sous les rayons encore ardents.

Elle ne bougeait toujours pas, même sous les exclamations apeurées du jeune garçon. Celui-ci cria derechef :

"Alouana!"... qu'a donc ma petite soeur?"

Alors, la fillette, comme réveillée d'un lourd sommeil, sursauta et fut debout devant le petit chasseur qui demanda :

"Mais que faisais-tu donc là la petite Alouana?"

—Je priais le Dieu du bon Père Crespieul.

—Ah! la Robe Noire qui est venue, l'autre jour, au wigwam de notre père, nous dire de si belles choses?"

—Oui, Okino, lui. Tu sais, il nous a longuement parlé du Manitou qu'il adore et qui nous a fait... qui a fait le bois, les bêtes, la rivière et le lac qui est si beau et si grand. Je voudrais bien le voir, le Dieu du Père, dans son grand ciel.

—C'est ce que lui demandait ma petite soeur, tantôt?"

—Oui, Okino... Et toi, petit frère, qu'as-tu fait pendant que je priais?"

—Moi, petite soeur, si je le connaissais, le Dieu du Père, je lui demanderais de me faire tuer tous les jours de beaux oiseaux comme celui-là.

Et le garçon, triomphant, saisit en l'élevant au-dessus de sa tête, l'outarde dont le plumage était encore humide de l'eau de la rivière.

"Oh! petit frère, pourquoi as-tu fait cela? C'est méchant; il ne faut pas tuer pour rien. Le Père l'a dit.

—Ma petite soeur devient folle. Mais pourquoi

les oiseaux; pourquoi les bêtes de la forêt que notre père abat si habilement?..."

—Oui, Okino, je suis peut-être folle. Vois-tu, j'ai tant d'amour pour le Père et pour Celui qu'il adore, et que je ne connais pourtant pas encore, que je voudrais voir toutes les bêtes vivre toujours pour aimer aussi le Père et adorer, à leur façon, son Grand Manitou... Veux-tu, Okino, tu vas faire cadeau au Père de ce pauvre oiseau? C'est peut-être le ciel qu'il nous donnera en retour.

—Je te ferai plaisir, Alouana... Mais, vois, le soleil a plongé au bout du lac; l'ombre est venue. Retournons au wigwam de notre père.

Les deux enfants s'enfoncèrent dans la forêt pleine déjà d'inquiétante obscurité. La nuit descendait. C'était l'heure où la lune monte et prête aux objets des allures fantastiques; l'heure où sont nées les légendes que les siècles se répètent; l'heure mystérieuse où s'éveillent les songes.

\* \* \* \*

En 1696, le Père François de Crespieul, de la Compagnie de Jésus, était chargé de la mission de Saint-Charles du Lac Peok-Sagamy — aujourd'hui, le lac Saint-Jean — avec le Frère Malherbe et deux engagés, Nicholas Bonhomme et Robert Laminière. Vingt ans auparavant, en 1676, il avait été décidé de construire une petite chapelle sur l'une des deux pointes qui bordent l'embouchure de la rivière Métabetchouan. Les travaux de cette chapelle commencés en 1676 ne furent terminés qu'à la fin de l'été de 1677, comme le note dans un vieux registre de la mission, le Père de Crespieul qui était alors, pour la première fois, missionnaire en cet endroit. Il mentionne, en effet, que le 8 juillet de cette année 1677, "Réné Gasquier et Olivier Gagné avaient achevé entièrement la chapelle de la mission de Saint-Charles de Peok-Sagamy bâtie aux frais de Messire Charles Bazire, procureur général des affaires du Roy en la Nouvelle-France."

Cette mission de Saint-Charles était prospère à l'époque du séjour du Père Crespieul sur les bords de la Métabetchouan, en 1696. Elle était fréquentée par les Montagnais, les Algonquins-Mistassins et les Papinachois qui y venaient en grand nombre de tous les coins de la vallée du lac. Le Poste était cependant occupé surtout par les Montagnais que le Père de Crespieul aimait d'un grand amour et auxquels il voua plus de la moitié de sa féconde vie apostolique, longue de plus de trente-cinq ans.

En effet, ce saint missionnaire, quand il mourut, le 16 janvier 1702, à Québec, où ses supérieurs l'avaient rappelé, était à bout de ses forces. Il méritait bien ce que le Père Dablon disait alors de lui : "Le Père de Crespieul fut un véritable apôtre"; et le Père Rochemonteix, un de ses compagnons de mission, ajoutait : "C'est le meilleur de Tadoussac". Car, à cette époque, Tadoussac était considéré comme le centre et le chef-lieu de toutes les missions d'en bas, du côté nord du fleuve, encore que les missionnaires n'aient pas résidé là plus longtemps qu'ailleurs, à Saint-Charles et à Chicoutimi.

Or, au temps de la dernière mission du Père de Crespieul à St-Charles-sur-Métabetchouan, Tékohérimat était le grand chef des Montagnais. C'était un homme juste et droit et un grand guerrier res-



pecté de tous ceux de sa tribu et des tribus voisines et amies, les Algonquins-Mistassins et les Papinachois du nord-ouest, même des Kaouis qui fréquentaient les Côtes d'Anticosti. Ses vertus guerrières l'avaient fait connaître jusque-là. D'une extrême vigueur, on eut dit Tékohérimat taillé dans le roc. Son courage faisait l'admiration des plus braves. Ses ennemis le redoutaient et les plus timorés de sa tribu à ses côtés devenaient courageux. Son visage respirait une énergie indomptable. Il était insensible à la douleur mais il avait un coeur tendre.

Tékohérimat avait deux enfants qui faisaient son orgueil et sa joie, Alouana et Okino. Deux ans avant que le Père de Crespieul vienne faire sa dernière mission à Saint-Charles, au temps du Père Faure, Tékohérimat avait perdu sa femme et il en avait ressenti une profonde douleur dont il se consola dans l'amour qu'il voua à ses deux enfants.

Ces deux derniers et leur valeureux père étaient des fruits mûrs et prêts à cueillir quand arriva le Père de Crespieul pour sa mission d'adieu aux bords de la Métabetchouan.

Dès sa plus tendre enfance, Alouana était d'une piété naturelle édifiante. Elle aimait Dieu sans le connaître encore, sans même en avoir jamais entendu parler. Elle le pria instinctivement avec une naïveté qui faisait rire ses parents et ses petites amies du Poste. La Robe Noire n'avait qu'à toucher cette petite âme pour en faire une fleur du Paradis.

Okino était espiègle, turbulent, un peu fanfaron, d'une habileté peu commune et d'un grand courage. Il était le digne fils du chef. Il n'était pas sans rire, lui aussi, de la piété de sa petite soeur, mais il avait bon coeur; il la respectait et l'admirait même.

On conçut la facilité avec laquelle le bon Père de Crespieul put pénétrer dans ces deux petites âmes sauvages. Okino, à la vérité, demeura quelque peu gouaillieur, sceptique. C'était son tempérament. Alouana, au contraire, but avec avidité les premiers traits de la parole de vie. Sa piété prit tout de suite une forme plus concrète, moins vague, ayant un objet direct vers quoi la diriger. A partir de la première visite du missionnaire, elle ne vécut plus que pour le Dieu du Père et pour le ciel qu'elle sut entrevoir aussitôt après la première prédication. La terre n'exista plus pour Alouana. On ne la voyait plus qu'agenouillée, en extase, et priant.

Le grand chef en fut, tout d'abord, quelque peu vexé encore que l'un des premiers de la Mission il eut accueilli avec une grande sympathie la Bonne Parole de la Robe Noire. Mais Tékohérimat caressait une ambition. Il rêvait de donner sa fille au fils de son ami, Adiaronke, le grand chef de la tribu des Papinachois et d'unir ainsi par les liens du sang les deux valeureuses tribus du nord-ouest du Royaume Saguenay. Il avait même pensé, pour prochainement, à une grande fête, une "tabagie" mémorable, qui réunirait tous les plus grands guerriers des tribus amies et au cours de laquelle sa fille et le fils d'Adiaronke seraient fiancés, quand se présenta le Père de Crespieul. Adieu alors les fiançailles d'Alouana et de Kapanayo! La jeune indienne fut, dès l'instant, toute à Dieu et au ciel.

Le chef, toutefois, devant cette difficulté qui se dressait devant ses plans, résolut de faire sentir son autorité paternelle. Il défendit à Alouana toute manifestation trop tangible de sa piété. Il entra même dans de grandes colères plusieurs fois qu'il trouva sa fillette, dans le wigwam ou au dehors, agenouillée et recueillie, perdue en de profondes extases. Alors, il chargeait Okino de la distraire, de l'amener soit à la chasse dans la forêt, soit en des promenades en canot sur la rivière ou le lac. Le jeune garçon avait ordre de réprimer les manifestations trop religieuses de la fillette.

Mais Okino fut mauvais mouchard. Ce soir de fin d'août, tenant encore dans ses mains la barnache tuée sur la rivière, il dut raconter à son père la nouvelle extase d'Alouana sous les pins de la lisière.

## Une Sainte

CHERE défunte, pure image  
Au miroir des neiges d'antan,  
Petite vieille au doux visage!

Petite vieille au coeur battant  
Des allégresses du courage,  
Petite vieille au coeur d'enfant!

Auguste mère de ma mère  
O blanche aïeule, morte un soir  
D'avoir vécu la vie amère!

Figure d'âme douce à voir  
Parmi l'azur et la lumière  
Où monte l'aile de l'espoir!

Beauté que nul pinceau n'a peinte!  
Humble héroïne du devoir,  
Qui dans le Seigneur t'es éteinte!

Je t'invoque comme une sainte.

Nérée BEAUCHEMIN.



Cette fois, Tékohérimat ne parla pas. Sa rude face ne refléta même aucun signe de colère. Au contraire, il regarda longuement et avec une certaine admiration, de ses yeux très sombres, Alouana qui, soumise, debout devant son père, la tête penchée, attendait le châtement que devait lui valoir l'indiscrétion d'Okino.

Tékohérimat fit signe, ensuite, à la fillette de s'éloigner, puis il alla tranquillement s'asseoir à la porte du wigwam. Il alluma son calumet bourré de pétun, en aspira de larges bouffées et, longtemps, songea, le regard perdu au fond de la forêt sombre...

"Tékohérimat... il faut faire baptiser ta fille; c'est le temps..."

Le chef sursauta. La Robe Noire était devant lui.

La lune brillait, grande et belle, au-dessus des hautes cimes des pins. L'ombre du missionnaire, sous ses reflets, paraissait immense, demeurée, toute noire sous les arbres. La figure du père était sévère et ses deux grands yeux sombres fixaient le grand chef des Montagnais.

Celui-ci, longtemps encore, aspira la fumée de son calumet, puis il passa la longue pipe au missionnaire. Il dit :

"La Robe Noire a donc bien peu de confiance au grand chef. J'aime ton Dieu et si Alouana est plus digne qu'Okino et que moi de l'adorer, la Robe Noire peut baptiser quand elle voudra la fille du chef... Okino et moi suivrons dans la voie du Salut."

Et Tékohérimat reprit son calumet dont il lança de larges bouffées vers le ciel bleu.

chef reçut le nom de Jacqueline. Il avait été décidé que le chef et son fils recevraient le baptême à la mission de Chicoutimi, quand ils seraient suffisamment instruits des vérités religieuses.

L'hiver se passa dans le calme et la paix à Chicoutimi. La chasse fut abondante sur les bords du Saguenay, jusqu'à Tadoussac. A Pâques, Tékohérimat, son fils et plusieurs autres catéchumènes reçurent l'eau qui régénère au milieu de la solennité de grandes fêtes religieuses qui impressionnèrent tous les membres des nations algonquines et montagnaises qui étaient revenus de la chasse pour la circonstance.

Ce fut un beau jour de la vie de Jacqueline qui, depuis son baptême à Saint-Charles, n'avait cessé de prier et de se mortifier pour obtenir de Dieu la grâce du baptême non seulement de son père et de son frère, mais de toute sa tribu. La fillette faisait l'édification de la mission. Elle fut, durant l'hiver, la cause de nombreuses conversions.

A Noël ceux de Métabetchouan allèrent rencontrer le missionnaire qui était au Lac de la Croix, à cinq lieues de Saint-Charles. Le Père célébra la messe de minuit dans une cabane d'écorce. Ce fut un sujet de grande joie pour Jacqueline qui s'entre tint longtemps avec le Jésus de la Crèche à qui elle demanda, comme une faveur, de mourir une nuit comme celle-là.

Mais Jacqueline souffrait de ne pouvoir être instruite comme elle le désirait. Un jour, elle avait entendu parler, par l'un des Pères, des religieuses Ursulines instruisant à Québec les fillettes de la colonie et même de petites indiennes comme elle, et elle se mit à multiplier ses prières et ses mortifications pour obtenir la grâce d'être admise chez les Soeurs de Québec. Elle osa, un jour, demander à son père, de l'envoyer au grand couvent. Tékohérimat ne tenait pas à se rendre à la nouvelle demande de sa fille. Même baptisée, il caressait encore l'espoir de voir Jacqueline épouser le fils de son ami le grand chef des Papinachois, converti lui-même; et il rêvait toujours de grandes fêtes qu'il organiserait à l'occasion des fiançailles, pendant l'été, au retour des siens à la Mission Saint-Charles.

Il avait décidé de résister au désir de Jacqueline quand un événement, qui affecta beaucoup la tribu, le força pour ainsi dire au grand sacrifice qu'on lui demandait.

Au printemps, après la descente des glaces, le Père de Crespieul fut soudainement rappelé à Québec. Il était l'idole des Montagnais, des Algonquins et des Papinachois. La nouvelle de son départ des missions du Haut-Saguenay prit la forme d'une calamité. Les hommes étaient consternés et les femmes passèrent des jours à sangloter. On ne pensait pas que le Père de Crespieul put jamais être remplacé.

Celui-ci ne voulut pas partir seul et il voulait, disait-il, amener à Québec, une "otage" des Missions de Saint-Charles et de Chicoutimi. Il demanda à Tékohérimat d'amener sa fille afin de la faire instruire au couvent des Ursulines de Québec. Comment repousser l'appel de Dieu? Le chef dut consentir et il s'offrit même à accompagner le Père et sa fille à Québec. On partit, à la fin de mai, en canot...

Et Jacqueline fut la première petite sauvagesse du Royaume de Saguenay à entrer au grand couvent de la Mère de l'Incarnation. Sa présence dans cette bienfaisante institution n'est pas de la légende ni du domaine de l'imagination. Jacqueline appartient à l'histoire. Malheureusement, cette dernière ne dit rien des quelques mois de séjour de "Jacqueline de Chicoutimi", chez les Ursulines de Québec. Par le moyen des "Annales" du Couvent, elle raconte cependant la mort édifiante de la fille du grand chef Tékohérimat :

"Il semble", disent ces "Annales", en parlant de Jacqueline, "que la Providence ne l'eut amenée à notre maison que pour la préparer au grand voyage de l'Eternité. Six mois après son entrée elle fut prise des écrouelles et languit longtemps comme une pauvre victime vouée à la souffrance. Toute l'habileté de notre médecin, M. Sarrazin, n'eut d'autres résultats que de prolonger son martyre. Jacqueline comprenait bien qu'elle s'approchait de la mort, demanda à faire une dernière confession, ce qu'elle accomplit avec une grande présence d'esprit. Peu après, ses souffrances s'accrurent avec un redoublement de fièvre si violent que pendant trois semaines elle fut dans un délire continu. Nous aurions beaucoup souhaité la faire communier en viatique mais nous n'avons pu que lui faire administrer l'Extrême-Onction."

Elle mourut dans la nuit de Noël, comme elle l'avait demandé au Jésus du Lac de la Croix.

Fut-ce grâce à la vertu du sacrifice du chef Tékohérimat ou de celui de sa vie que fit la petite Jacqueline, sa fille, cette année-là 1701, tous les sauvages qui fréquentaient les missions de Saint-Charles de Métabetchouan et de Chicoutimi se convertirent et reçurent le baptême des mains de leurs héroïques missionnaires. Et longtemps, dans les missions du Haut-Saguenay, l'on vénéra comme celle d'une sainte la mémoire de Jacqueline, l'ancienne petite Alouana de Métabetchouan-sur-Peok-Sagamy.

Son frère, Okino, le joyeux petit chasseur de barches, devint le chef des Montagnais à la mort de son père et il fut, pendant plus de la moitié du dix-huitième siècle, l'ami et le bras droit des missionnaires du nord.



Okino dut raconter à son père la nouvelle extase d'Alouana sous les pins de la lisière.

Il ne répondit pas. Le Père de Crespieul continua tout à son aise :

"Et ton fils aussi, Okino... bientôt, car il est intelligent et ouvert aux lumières de l'Évangile... Et toi aussi, Tékohérimat, tout prochainement, car tu as soif de la vérité éternelle. Ne connais-tu pas déjà la parole du Vrai Manitou? Ignore-tu ses enfants déjà répandus dans ta tribu? Déjà tous accourent à la Mission Saint-Charles. Tes frères veulent entendre la parole divine et notre chapelle se remplit chaque jour. Mais il nous manque le chef. Il est bon, il est sensible, il est juste. Il a deux anges à son foyer. Il faut, dès l'instant, le baptême à l'un d'eux; Alouana priera pour toi et pour Okino... Entends-tu, Tékohérimat, l'appel de mon Dieu? Ne le vois-tu donc pas, déjà, tout là-haut?..."

L'hiver s'annonça désastreux pour les tribus indiennes du lac Peok-Sagamy. Les castors ne donnaient pas aux pieds des cascades des rivières et le caribou fuyait vers l'est. On craignit la famine et les chefs des Montagnais, des Algonquins, des Mistassins et des Papinachois, aux premières chutes de neige, décidèrent de s'en aller hiverner à la Mission de Chicoutimi. L'on reviendrait au printemps. Il ne devait rester au Poste de la Métabetchouan que les vieilles gens, des adolescents et quelques chasseurs pour garder la mission. Tékohérimat émigra avec son fils et sa fille.

Le dernier dimanche que le Père de Crespieul passa à Saint-Charles, Alouana fut baptisée avec quelques autres fillettes et garçons, et la fille du grand



# A COUPS D'AILES

PREMIERE PARTIE

JOURNAL DE JEAN

*Chaque feuille morte qui tombe nous découvre un peu plus de ciel.*

Charles Guérin.

15 mai.

**A**SSIS devant mon bureau surchargé de papiers, je corrigeais les épreuves de mon dernier livre, la *Terre Sanglante*. J'avais baissé mon store et fermé ma fenêtre. La grande rumeur de Paris se brisait à mes volets clos comme la vague sur le rocher. Il m'en arrivait des embruns légers : murmures confus, lointains, qui bourdonnaient autour de la pièce sombre, ainsi qu'une guêpe musarde.

Ma porte s'est ouverte tout d'un coup. Je n'avais pas entendu la corne de l'auto, mais au glissement très doux des petits pas sur le tapis, j'ai reconnu Magda avant même de la voir. Elle est entrée dans un rayon blond; elle venait du dehors; un bouton de rose étoilait son tailleur clair; ses yeux avaient ce regard de flamme voilée que j'aime. Je lui ai tendu les mains :

—Bonjour, ma lumière !

Elle s'est laissée tomber près de moi d'un mouvement las qui ne lui est pas coutumier.

—Fatiguée, Magda ? ai-je questionné, inquiet.

—Horriblement. Jean : Paris est intenable par cette chaleur; je t'en supplie, partons, emmène-moi à la campagne, dans ton petit château de Rosières; je ne peux plus rester ici, je t'assure.

Je l'ai regardée attentivement. Son visage avait pâli, un cercle bleuté bistrat la paupière et projetait une ombre fine sur la joue mince.

—Il fallait me le dire plus tôt, ma chérie; fais vite tes malles; dès que tu seras prête, nous prendrons la route de Lorraine.

—Et ton roman inachevé ? a-t-elle demandé. Je ne voudrais pas te distraire de ton travail, mon Jean.

—Ta santé m'est infiniment plus précieuse que toute la gloire du monde, petite Magda; moi-même je serai heureux de retremper mes forces dans le pays natal.

J'ai senti sur mon front la fraîcheur humide de ses lèvres; elle s'est envolée comme un papillon brillant qu'on ne peut pas saisir.

Je l'ai laissée à ses paquets et suis sorti seul, ce soir. A la porte de mon éditeur, j'ai rencontré mon bon camarade Murillot. Il a eu, en m'apercevant, un joyeux cri de surprise :

—Toi ! enfin ! Depuis le temps que je recherche tes traces. Hier, je me suis présenté deux fois à ton hôtel de la rue Berbet-de-Jouy, et toujours j'ai reçu la même réponse : "Monsieur est sorti." Quelle vie mènes-tu donc, mon cher ?

—Simplement une vie d'homme heureux. Que me voulais-tu de si pressé ?

—Rien d'extraordinaire. J'ai, la semaine prochaine un dîner littéraire. Oh ! tout à fait en famille, tu sais. Je compte sur toi, tu y retrouveras Antonin, Serville, Jacques Luzet, d'Auronville et le reste.

—Impossible, mon ami, je quitte Paris très prochainement.

Murillot a répété d'un ton incrédule :

—Tu quittes Paris, toi... à cette saison ! C'est impossible; mais, pour où, sapristi ?

—Pour la Lorraine. Magda ne connaît pas ma propriété de là-bas; elle est un peu souffrante; elle a besoin de repos.

Il m'a interrompu :

—Ah ! mon pauvre vieux, ça commence, pas ? Je te l'avais bien dit, le jour où tu m'as annoncé ton mariage. Un Jean Mussey-Rajelis, qui a dépassé la trentaine, n'épouse pas une petite fille de 18 ans. C'était une folie. Tu t'en aperçois au bout de six mois. Mon pauvre vieux !

J'ai laissé passer ce torrent de paroles, puis j'ai demandé soudain :

—Ai-je vraiment l'air tyrannisé ? Alors, mon apparence est bien trompeuse. Je nomme bonheur ce que tu appelles folie. C'est délicieux, vois-tu d'avoir une Magda. Je t'en souhaite une semblable, Murillot.

Il a eu un geste de dénégation. Il ne me croit pas, et moi, je plains son existence solitaire. Cependant, dans un passé très proche, je pensais comme lui; je m'étais consacré tout entier à l'art; je coulais mes jours sous son égide; je ne comprenais pas les folles équipées de mes compagnons de jeunesse; j'avais placé mes aspirations et tous mes desirs sur les sommets que n'atteignent pas les plaisirs du siècle. L'art... l'art, toujours lui et rien que lui... et puis, j'ai rencontré Magda. Comment sa grâce fragile

a-t-elle pu s'implanter d'un seul coup dans mon cœur ?

Jadis, je traitais l'amour de sentiment étroit mesquin, et, aujourd'hui son image d'enfant fait pâlir tous mes grands rêves, ou plutôt elle les incarne tous, elle est ma poésie.

Fin mai.

Nous avons quitté notre petit hôtel et pris en auto, par le chemin des écoliers, les routes qui nous mèneront au port. Notre appartement va dormir jusqu'à novembre sous ses housses de toile.

de la fenêtre, le coin de ma Magda s'engourdissait. En caressant des yeux la corbeille à l'ouvrage, le chevalet de cuivre doré et la chaise ancienne qu'elle a choisie pour sienne, je rêvais des heures exquis écoulees dans cette pièce intime. Je ne sais pourquoi j'ai eu soudain l'intuition qu'elles étaient perdues à jamais pour moi et que je ne franchirais plus ce seuil tant de fois foulé...

Cependant, quand viendra l'automne, nous ouvrirons nos ailes ainsi que des oiseaux frileux; nous fuirons la campagne grisaille et brumeuse; nous regagnerons notre foyer tiède. Les soirées d'hiver



*Nous avons quitté notre petit hôtel ....*

—Sa toilette d'été, dit Magda.

Est-il rien de plus triste qu'une maison vide ? Si je croyais aux pressentiments, j'aurais peur de l'avenir... Tandis que Magda mettait la dernière main à ses malles, j'étais dans les grandes salles désertes et nues; chaque coin éveille un rappel à mon âme, mais je n'ai entendu hier que mes souvenirs d'amour. Il me semble que je n'en ai jamais eu d'autres; et c'est étrange de penser que six mois de bonheur absorbent tout un passé...

Je me suis arrêté longtemps dans mon cabinet de travail. Mon bureau américain reposait sous sa couverture fauve; tout au fond, dans l'embrasement

nous reverront, au coin de l'âtre, "elle", blottie dans son retrait douillet, "moi", penché sur ma table, noircissant des pages. Je voudrais en être sûr... et je ne le suis pas...

Au-dessus de ma tête, la voix claire de Magda fredonne :

Ce timbre très pur apaise mes craintes, il me berce. Mais jamais comme ce soir, je n'ai mieux senti l'instabilité du bonheur. L'homme est un fétu de paille, le jouet de tous les vents.

5 juin.

Mes pensées tristes se sont envolées. Je les ai



laissées là-bas, entre murs clos. Nous roulons, Magda et moi, à travers de grands espaces découverts, tout dorés de soleil. Mon sol natal me reprend. Je sens tout les fibres de mon être fortement attachés à cette glèbe que je viens de décrire dans la *Terre Sanglante*. J'ai retrouvé mes horizons onduleux, mes villages bruns tapis derrière les piles de fumier, l'accent de Lorraine à la fois rude et chantant, les prunelles claires des gamins, les lourdes tresses blondes des femmes. Ah ! comme il est beau, mon pays !

Magda rit de mon enthousiasme, mais le partage. Quelle exquise créature ! Je ne jouirais pas de cette façon intensive si je ne sentais pas, près de moi sa chère présence.

Nous faisons halte dès que le soir tombe. Ma Magda, peureuse craint les chemins noyés d'ombre. Hier, nous avons couché à R... un bourg minuscule perdu dans les blés et les houblonniers; c'était notre dernière étape. Une paysanne branlante et noueuse nous a offert l'hospitalité. Nous avions une chambre immense avec des rideaux d'indienne, des meubles de noyer cirés et des lits hauts qui gardaient dans leurs profondeurs mystérieuses, une bonne senteur de lessive de campagne et de menthe séchée.

sur nos fronts. Magda s'est retournée légèrement. Elle était toute claire sur la nuit.

—Jean, m'a-t-elle dit, ton jardin m'envoie tous ses parfums en guise de bienvenue.

D'un geste large, ses petits doigts ont embrassé l'infini.

—Comme je vais aimer ton pays, mon Jean ! a-t-elle ajouté.

Elle est venue à moi, j'ai pris son bras; nous avons franchi, enlacés, le seuil de la chère maison.

7 juin.

Je me suis levé de bonne heure, et, laissant Magda qui reposait encore, j'ai été refaire connaissance avec ma Lorraine. J'ai suivi le sentier qui longe la Meurthe. Les saules argentés et les bouleaux blancs dessinaient un sillon de lumière tout au bord de l'eau. Il avait plu, la veille; un petit brouillard fin traînait au ras de terre et poudrait les collines. A travers ce voile, je distinguais les uns après les autres, comme de vieux amis, retrouvés après une longue séparation, mais jamais oubliés : Udoviller... Vitrimont... Saffais... Rohières... Dombasle...

Des chants de coqs, l'appel aérien d'une cloche



En descendant, le lendemain matin, nous avons trouvé, sur la table de la cuisine, un petit déjeuner succulent préparé par notre hôtesse. Magda a savouré la miche de gros pain de ménage tartiné de foie et le café au lait fumant dans les bols d'Epinal peints.

Comme nos raffinements de Paris sont loin !

—J'aime cette vie des humbles, m'a déclaré Magda.

Et tout en rattachant son voile d'auto, elle a ébauché un projet d'enfant qui m'a fait sourire.

—Finir nos jours en province, dans quelque coin tranquille et romantique tout embaumé de poésie locale...

6 juin.

Nous avons atteint le but. Nous sommes arrivés chez nous au crépuscule. Gauthé, ma vieille bonne préposée à la garde de la propriété, avait ouvert toutes les fenêtres, l'air de juin envahissait librement les pièces désertes et chassait cette odeur de moisi que garde encloses les demeures longtemps inhabitées.

Magda s'est arrêtée sur le perron avant d'entrer. Autour du jet d'eau de la cour, des grenouilles pleuraient sur un rythme monotone et berceur. Tout au fond, dans les lointains estompés d'ombre, les frondaisons du parc formaient une masse confuse et opaque.

La brise, chargée d'aromes, a passé doucement

vibraient dans l'air matinal. C'étaient tous les bonjours de ma terre qui m'arrivaient.

Je suis rentré tard. Magda, une gerbe de bengales dans les mains achevait de parer la maison. Les roses étaient partout; elles transformaient mon petit château, gris sous la patine du temps. Il suffit d'une fleur pour rajeunir les vieilles pierres... et moi, je sens une vie nouvelle inonder tout mon être, lorsque Magda me sourit.

18 juin.

Je lui fais les honneurs de mon pays. Hier, nous avons exploré la forêt de Vitrimont. La semaine prochaine, je l'y mènerai en avant cueillir les claudinettes qui y foisonnent. Nous avons moissonné de l'aubépine rouge et quelques frères églantines qui dorment, sur ma table de travail, dans un "gallé" transparent nuancé d'aurore.

Aujourd'hui, il pleuvait; je lui ai offert une promenade à travers la grande bourgade. Nous avons erré dans les rues sombres, admiré le beffroi et quelques portes très anciennes sculptées dans les murailles. La violence de la pluie nous a forcés de chercher un refuge à l'église. Magda s'est assise après un vague signe de croix et a attendu discrètement la fin de l'averse en baillant derrière ses doigts gantés. Cela m'a rappelé une lettre reçue à l'époque de mon mariage. Elle était de Gauthé. Après maintes félicitations jaillies spontanément de

son coeur simple, ma nourrice terminait par cette phrase :

Le jeune dame doit être pieuse. Je m'en réjouis en pensant qu'elle ramènera mon cher monsieur Jean à la voie droite.

Magda pieuse ! Pieuse la fille de Ludwig-Ravenue, de celui que l'on a surnommé "le peintre païen"...

Pauvre Gauthé naïve qui ne connaît de la vie que son village et son clocher !...

L'ondée a cessé. Nous sommes repartis. Au moment où nous franchissions la grille du jardin, un rayon de soleil a percé les nuées grises; il s'est étendu paresseusement sur la prairie comme un voyageur las de sa course, puis brusquement, il est arrivé jusqu'à nous. J'ai senti la main de Magda toute chaude dans la mienne.

—Regarde-moi m'a-t-elle dit, rieuse.

Je me suis tourné vers elle. La lumière s'enroulait autour de sa fine silhouette comme une guirlande pourpre; elle glissait, dans les beaux cheveux sombres, des reflets rouges secrètement ardents. Cette royale parure du couchant rendait Magda toute semblable à ces pampres d'automne qui retombent, sur les murs lézardés dont ils sont la poésie vivante.

Juillet.

Magda riait si je lui donnais à lire mes dernières lignes. Cependant, la comparaison est plus juste qu'elle pourrait le croire. Combien de fois ai-je eu la sensation que je me parais de la grâce très jeune de ma femme pour voiler les ruines de ma nature ? car il y a en moi, des ruines morales, très profondes. Je suis amer sans avoir souffert et blasé sans avoir joui véritablement. J'ai une incroyable dose de scepticisme et d'égoïsme. L'amour aurait dû balayer d'un seul coup toutes ces poussières et fleurir mon âme comme un jardin de printemps. Il ne l'a pas fait; pourquoi ? J'ai eu certains jours la pensée qu'il manquait quelque chose à notre union, mais je ne saurais pas définir ce que je lui trouve d'imparfait, puisque, pour moi, elle est tout.

20 juillet

Gauthé écosait des pois à l'ombre du hêtre panaché; en entendant mon pas, elle a levé la tête et m'a souri. Ce sourire tendre a plissé toutes les rides de sa figure, mais quelle expression de jeunesse il a mise dans ses yeux bleus, bridés et vifs !

—Tu m'aimes toujours, Gauthé ?

Les mains galleuses se sont jointes dans un geste expressif.

—Je n'ai jamais fait autre chose depuis que vous êtes né, mon petit.

Quand nous sommes seuls, je redeviens "son petit".

—Gauthé, tu ne m'as jamais dit comment tu trouvais ma femme; fais-moi part de tes impressions à son sujet.

Gauthé a laissé retomber dans le panier les boules d'un vert cru qui gonflaient son tablier.

—Comment voulez-vous que je ne l'admire pas, elle est si jolie, si bonne, Mme Magda, et puis généreuse et secourable aux pauvres; seulement voyez-vous, elle me fait penser à une terre très précieuse qu'on n'aurait négligé d'ensemencer.

—Je ne saisis pas très bien ta pensée, Gauthé.

—Que si, Monsieur Jean, vous me comprenez. A quoi servent toutes les qualités si elles n'ont pas la religion comme base ? Ah ! ça me fait de la peine, allez, de voir Mme Magda si indifférente et, puisque vous m'écoutez, je vais vous dire autre chose.

—Quoi donc Gauthé ?

Je ne suis pas une savante, mon petit, je n'écris pas de beaux livres comme vous, de ceux qui ont beaucoup vécu. Ah ! Dieu sait si je suis heureuse de votre bonheur, mais j'ai peur qu'il soit passager !

—Tu peux te rassurer là-dessus, ai-je interrompu en riant.

—Oui, vous pensez cela maintenant, et c'est naturel, Monsieur Jean, mais un jour viendra où la jeunesse s'enfuira et, avec elle, la beauté.

J'ai évoqué rapidement l'image lointaine d'une Magda toute blanche, un peu courbée sous le poids des ans, mais toujours exquise.

—Quand l'amour est chrétien, a continué Gauthé, il s'attache aux vertus sur lesquelles la vieillesse n'a pas de prise; il est éternel et il plane... Mais pardonnez-moi, quand l'amour est tout humain, lorsqu'il a pour idéal un joli minois, une tournure élégante, les charmes physiques qui durent un printemps, il court vers le vide, croyez-moi, mon petit. Ces unions-là sont comme ces belles journées de fin d'automne; elles n'ont pas de soir, la nuit vient trop vite.

Je suis parti, les oreilles encore bourdonnantes des mots que j'avais entendus. La franchise de Gauthé ne m'a pas blessé, elle m'a simplement fait réfléchir...

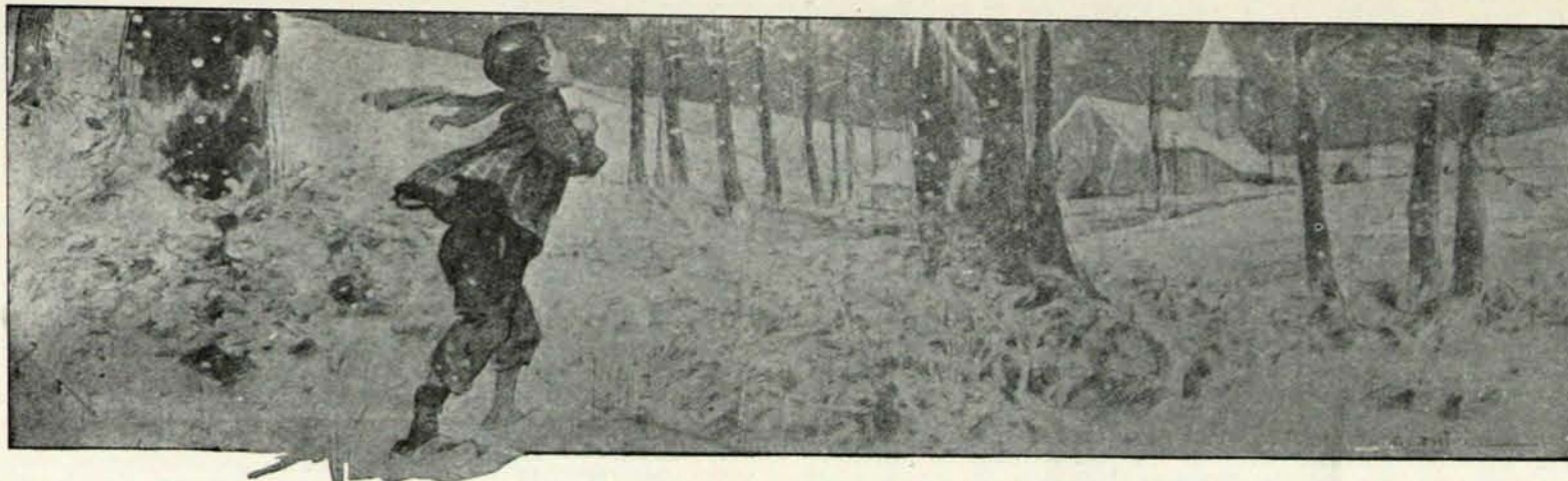
Après le dîner, durant notre promenade au crépuscule, j'ai dit à Magda un lambeau de phrase de Gauthé : "L'amour qui plane".

27 juillet.

Magda étant souffrante, j'écarte systématiquement de sa main tous les journaux pleins de rumeurs de guerre. L'Europe entière est une immense chaudière de Papin, dépourvue toutefois de soupape de sûreté. Qu'arrivera-t-il si l'eau bout trop fort ?

(Suite à la page 29)





## La Messe de Minuit

Par

Jules Lemaître

—DIS encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit; dis encore!

C'était la veille de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot, en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa soeur Suzon...

—Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

—Oh! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait en paradis... Et puis, on chante des cantiques si jolis, si jolis!... Et puis, il y a l'Enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh! belles!... et couché sur la paille; et la Sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph, avec son rabot, tout en rouge; et puis, les bergers avec beaucoup de moutons.

Suzon avait été, l'autre année, à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini:

—Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

—Tu es trop petit, fit la mère qui rentrait. Tu iras quand tu seras grand comme Suzon.

—Je veux! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

—Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit, sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

—Je veux! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

—Qui est-ce qui dit: "Je veux"? fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas.

—Suzon, va coucher ton petit frère!...

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette... Pierrot ne s'endormit point... Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine... Enfin, il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes; puis, le silence...

\* \* \*

Alors, Pierrot descendit de sa couchette...

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas, et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse: de sorte que le petit pied mal chaussé n'entraît qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, boitillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine

qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse...

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

\* \* \*

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite, et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige: la route, les buissons et les arbres des clos. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la bale légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles; ses petits sabots s'alourdissaient de neige; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules; Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'Enfant Jésus, et la Vierge, et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant, ses petits pieds pesaient comme du plomb; ses mains, son nez, ses oreilles, lui faisaient grand mal; la neige lui entraît dans le

cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber; un de ses sabots le quitta. Il le chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'Enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

\* \* \*

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son coeur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes:

—Maman! Maman!

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis!

Il n'attendait pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et, comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche...

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot:

*Venez, divin Messie...*

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église.

La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail.

Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait... Les voix chantaient:

*J'entends là-bas, dans la plaine,  
Les anges descendus des cieux...*

Petit Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup, il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent:

*Il est né, le divin Enfant!*

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies... Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.





# UNE ÉPÉE HISTORIQUE

"...elle est solide, et sa lame est de celles qui font courir au coeur un orgueilleux frisson."

De Hérédia.

**M**AÎTRE Pierre Febvre était un artisan hors ligne et dans toute la Touraine et l'Orléanais, il n'était question que de sa prodigieuse habileté pour travailler les métaux.

Il pétrissait, ajourait, contournait l'argent, l'or ou le cuivre ainsi que de la cire molle, et le fer, dans ses mains se modelait comme une terre docile, mais c'était surtout dans la fabrication des armes qu'il excellait. Il n'y avait pas, en France, un artiste pareil pour forger, tremper une lame de dague ou d'épée, et personne dans la contrée ne savait, comme lui, lancer sur la garde d'une rapière les rinceaux entremêlés de chimères, d'animaux héraldiques, de dragons et de personnages fantastiques. La damasquine et le nielle n'avaient point de secrets pour lui, l'émaillerie lui était familière et, comme les artistes ouvriers de ce temps, maniant le burin aussi bien que le marteau ou la lime, il était capable d'exécuter les objets qu'il avait lui-même conçus. A cette époque de prodigieuse floraison de sculpture décorative, au moment où Michel Colombe et Germain Pilon produisaient leurs chefs-d'œuvre, Pierre Febvre contribuait pour sa part, dans l'emploi du métal, au renom des artistes français; disons, en un mot, que ses oeuvres eurent le don d'exciter la jalousie de l'illustre Cellini, l'irascible Florentin, et aussi la curiosité de Léonard de Vinci lors de son séjour au château de Cloux près d'Amboise, au point que plusieurs de ses dessins, inspirés par les oeuvres de Febvre se trouvent dans l'énorme et curieux ouvrage de 378 dessins, acquis par le Musée du Louvre.

Tout cela attira l'attention de François 1er qui, très épris d'oeuvres d'art, proposa plusieurs fois à notre héros, un logement au Louvre, avec les Jean Goujon, les Pierre Lescot, les Palissy, et toute la pléiade célèbre d'artistes de l'époque, logée au Palais; Maître Febvre eut la hardiesse de refuser les offres brillantes de son roi, et voici pour quelle raison :

Pierre Febvre était un robuste compagnon, et c'était plaisir de le voir abattre le marteau sur l'enclume; aussi sa femme Annette, car il était marié, ne se lassait point de regarder son Pierre.

Annette était une fort jolie blonde, aux yeux pétillants de malice, vraie fille des coteaux tourangeaux, qui avait bu avec le lait maternel la force et la gaieté des vins du cru. Si l'on se dérangeait pour faire travailler l'habile ouvrier on n'était pas fâché de pouvoir, en même temps converser avec une jeune et jolie femme intelligente, et essayer quelque galanterie.

Malheureusement pour les galants, Dame Febvre était honnête, mais non point à la manière des honnêtes dames de Brantôme; tout en entendant bien la plaisanterie, elle n'aimait pas la voir dépasser certaines limites; aussi Maître Febvre dormait sur ses deux oreilles.

Cependant un léger point noir qui ne tarda pas à devenir une large tache, apparut dans la vie paisible du grand ferronnier, et ce fut la venue, à Blois, de François 1er qui le provoqua; amateur de belles armes, autant que de dames jolies, François fut vite informé de la présence dans la ville de l'artiste armurier et de sa gentille femme. Il s'empressa de visiter celui-là pour parler à celle-ci et devint promptement le client le plus assidu de la forge. L'artiste flatté dans son amour-propre et très content d'un côté des gros bénéfices que le roi lui procurait, ne tarda pas, d'autre part, à sentir la jalousie le piquer, et pourtant si quelqu'un pouvait être tranquille... mais n'anticipons pas.

A chaque visite du roi, l'armurier sentait sa colère augmenter; il croyait surprendre des signes d'intelligence, des coups d'oeil rapides.

—Un soir, murmurait-il, un soir que je rentrais tard, n'ai-je pas vu une ombre de haute taille rôder autour de mon logis; peut-être sortait-elle de ma boutique.

Cependant, plus Maître Febvre s'irritait et devenait violent, plus sa femme, qui ne savait à quoi attribuer cette mauvaise humeur inaccoutumée le combattait de caresses et de prévenances, qu'il expliquait par le besoin qu'elle devait avoir de se faire pardonner quelque chose. Enfin ce qui mit le comble aux soupçons du jaloux, et les changea à son avis en certitude, ce fut la proposition à lui faite par le roi de se rendre à Paris et d'exercer son art dans le Louvre même.

—Car, pensait Maître Febvre, le roi m'a offert cette situation magnifique non pas parce qu'il veut posséder l'artiste, mais bien parce qu'il serait dési-

reux d'avoir la femme auprès de lui. — Ah! je me vengerai, ma colère ne connaît plus de bornes, je vais épier le voleur de mon bonheur; je veux le surprendre et alors, — je le tuerai!

Tuer le roi! c'était une pensée bien hardie et notre artiste ne se dissimulait pas de quel prix il paierait ce forfait. Aussi résolut-il, avant de mourir, d'exécuter un dernier travail qui surpasserait et laisserait bien loin derrière lui tout ce qu'il avait fait jusqu'alors: une arme qui serait un chef-d'œuvre et qui lui servirait à accomplir le meurtre de François 1er. Il se mit donc à l'oeuvre avec fièvre; quel-



ques jours après, par son labeur acharné, interrompu seulement par des promenades inquiètes autour de son logis, le fer dans ses mains avait pris forme d'épée, et la garde, encore grossière, commençait à présenter l'enchevêtrement touffu de ses quillons, gardes, sous-gardes, pas d'âne. L'ensemble était déjà si gracieux, de si bon agencement et de proportions si bien gardées que cette épée inachevée fit

## Médailon

QUE vous étiez jolie, ô tante d'autrefois!

Dans votre robe claire et vos gants de chamois, Avec ce haut collet, d'où votre fin visage Ressortait gravement sans dévoiler votre âge...

Vous aviez des cheveux moussus et châtoyants; Quelques sobres bijoux, mais de vrais diamants, Et sur votre corsage où dormait une aigrette S'exhalait le parfum de l'humble violette.

Quelle distinction dans votre beau regard, Quelle simplicité sans recherche de l'art: Un ruban de velours enserrant votre taille, Et retombant, furtif, en la jupe de faille...

... Mais, voulant pénétrer le sourire discret De votre coeur fermé, comme un jardin secret Je n'ai pu retracer des fleurs de ce parterre, Qu'une exquise bonté qui fleurissait naguère...

Et, refermant alors l'antique médaillon, Tapissé d'un brocart de teinte vermillon, J'ai replacé dans l'ombre, au coeur du coffret vide, Le sourire échappé... de votre âme limpide...

Marie LEMIEUX.

l'admiration de tous ceux qui la virent. On finit par en parler au roi. Celui-ci profita de l'occasion pour renouveler ses propositions à l'artiste et pour lui demander cette merveilleuse épée. Le forgeron repoussa de nouveau la proposition de voyage.

—Quant à vous vendre l'épée, non Sire! je vous l'offrirai, elle est pour vous!

Bientôt tous les seigneurs, ignorant la promesse faite au roi, essayèrent à l'envi d'acquiescer la fameuse épée, mais aucun d'eux ne réussit. Enfin le duc Remond de Saint-Ilhiers, venu à Blois avec la cour, voulut vaincre la résistance de Febvre et lui fit des offres splendides qui furent refusées.

—Non, dit l'artiste d'une voix grave, cette épée faite spécialement pour le roi ne sera que pour lui seul...

Le duc prit cette réponse pour une défaite honnête et n'insista pas, se réservant d'agir autrement.

Cependant, le travail s'avancait; la coquille de l'épée conçue dans la façon espagnole, bien plus élégante que la lourde manière allemande, s'ajourait comme une fine dentelle, les arabesques couraient sur les branches et s'épanouissaient en têtes d'animaux fantastiques sur les quillons, le pommeau à jour comme un ivoire japonais rappelait les différents motifs de décoration du reste de la garde et terminait dignement cette oeuvre unique. Toute la poignée en fer bruni avec ses légers motifs d'or mat, faisait valoir l'acier d'une lame brillante, souple, affilée légèrement, ornée de quelques damasquines pouvant soutenir la comparaison avec les meilleures lames de Damas ou de Tolède, même de la marque à la Rose. Ainsi terminée, l'épée de Maître Febvre était une pièce rare, magnifique et digne de figurer près des oeuvres les meilleures de Cellini; aussi excita-t-elle de nouveau l'envie du duc de Saint-Ilhiers.

Le travail acharné auquel s'était livré Maître Febvre n'avait pu empêcher ses idées noires de lui trotter en tête. Aussi, quand l'arme fut terminée, notre artiste, bien que ne soup onnant pas complètement sa femme mais craignant plutôt les entreprises amoureuses du roi, s'empressa de sortir le soir sous différents prétextes pour donner le champ libre au galant souverain. Mais aussitôt sorti, il revenait et rôdait autour de son logis, sans rien apercevoir.

Une nuit, il voit de la lumière au travers des volets; aussitôt il se précipite chez lui comme un fou... et trouve sa femme seule, travaillant à quelque ouvrage en l'attendant. Cela le calma, mais un jour François 1er revient voir si le travail de l'épée s'avance et, à l'occasion, fait quelques compliments à dame Febvre. Ce petit incident réveillant ses soupçons, notre jaloux reprend sa surveillance.

—Mais, se dit-il, mon homme a pu éventer mes promenades nocturnes et prendre ses précautions; je vais employer un autre moyen.

Sortant de chez lui ostensiblement, il y rentre sans bruit aussitôt que les allées et venues de la lumière lui apprennent que sa femme, ayant quitté l'atelier, a gagné la chambre du premier et unique étage; il se cache alors dans la forge et attend derrière la porte d'entrée. Au bout de quelques jours de cette inutile faction, il commence à reprendre un peu de sécurité lorsqu'une nuit, l'huis qui n'était que poussé, cède sous une pression énergique, faite avec précaution, et un homme entre en refermant la porte sans bruit.

Notre armurier, aussitôt, allonge vivement le bras armé de son épée et d'un coup d'estoc violent transperce de part en part le visiteur nocturne qui s'affaisse sur lui-même sans jeter un cri.

La chute du corps attire dame Febvre en appareil de nuit, une lumière à la main; elle reste glacée d'épouvante sur le haut de l'escalier en apercevant le cadavre. Mais la lumière, bien qu'indécise, permet à Febvre de voir le visage pâle de sa victime.

—Ciel, ce n'est pas le roi! Alors quel est cet inconnu qui s'introduisait nuitamment chez moi?

Febvre, d'un bond, enjambe les marches de l'escalier, arrache la lumière des mains de sa femme et éclaire en plein le visage de l'inconnu.

—Le duc de Saint-Ilhiers, s'écrie-t-il.

—Oui, lui répond alors le mourant d'une voix qui s'éteint, le duc de Saint-Ilhiers, qui voulait obtenir de force cette épée avec laquelle tu l'as tué.

Malgré la protection du roi qui essaya de défendre son artiste, Febvre fut obligé de quitter la France. Aussi l'épée dont je viens de raconter l'histoire fut-elle la dernière oeuvre connue de cet ouvrier de génie. On peut la voir au Musée d'Artillerie où elle est maintenant après avoir fait partie de la collection du château de Pierrefonds. Elle porte le No. 223 Y, et se distingue facilement par la beauté de son exécution. Les soins les plus minutieux n'ont pu faire disparaître complètement la trace de rouille laissée par le sang du duc, sur cette épée destinée à trancher les jours d'un roi.



# LES FÊTES

**E**LLES sont touchantes, admirables, les fêtes familiales!

Elles ont sur nos âmes un pouvoir d'emprise et dans nos coeurs elles font monter la dilection au souffle céleste. L'amour paternel! que de gratitude il mérite! Dévouement constant, oubli de soi, énergie et vaillance. Et cependant son rôle au foyer, tout en tenant la place première semble se confondre bien plus avec le devoir qu'avec l'honneur. Sa tâche devient si naturelle, si obligatoire qu'elle se suffit: on ne l'entoure ni d'émotion, ni d'exaltation, ni de sentimentalité.

Cette habitude a vécu! Sous l'inspiration d'une mère canadienne dont l'incognito est bien gardé la Fête du Père tombera, cette année, le jour de Noël. Noël! Noël! Noël! Fête de l'Homme-Dieu. Noël! Fête du Fondateur de la Famille et du Foyer!

Quand nous étions petits, toutes petites, pétillantes et pétillants de joie, qui nous asseyait sur ses genoux et nous chantait :

A cheval! à cheval!  
Sur le dos d'un original!...

A Paris, à Paris!  
Sur le dos d'une souris...

A Montréal, à Montréal!  
Sur ton dos mon bon cheval!

Quelle voix nous endormait au chant de ces romances charmantes :

La Brigantine...

Le loup-garou... et cette incomparable berceuse :

## L'OISEAU BLEU

Il est tard l'heure est passée  
Déjà le jour est baissé... (sic)  
Et l'on n'entend pour tout bruit  
Que le ruisseau qui s'enfuit  
Endors-toi, mon fils, c'est moi  
Il est tard, ton ami  
L'oiseau bleu s'est endormi!

Qui nous prenait par la main et s'enfuyait avec nous par la petite porte du tambour et, par un détour, nous conduisait au jardin fleuri de pivoines, de mignonnettes et de pensées? Qui cueillait pour nous les belles gadelles blanches ou rouges, les cerises de France délicieuses, et les belles prunes bleues?...

Qui se renfermait avec nous dans son étude et nous apprenait à compter, à écrire, à lire en se jouant, en se donnant un air et un air d'aller à :

B — prend un A — Ba.  
B — prend un — E — Bé.  
B — prend un I — Bi, ba, be, bi!  
B — prend un O — Bo... bo... ba... be... bi... bo!  
B — prend un U — Bu... ba... be... bi... bo... bu!  
Oui?... Oui?... Oui?... Toi! Toi! mon père

re bien-aimé! Et si tu vivais encore, ô toi mort si jeune, je te dirais :

C'est Noël! C'est ta fête aujourd'hui. J'ai fleuri mon gîte, si petit, qui frôle presque le ciel bleu et les étoiles d'or!

Mets ta main sur mon coeur et vois comme il bat! C'est le culte que j'ai pour toi, ô mon père vénéré, qui le fait vibrer et battre ainsi! Toujours, je te revois! toujours je te retrouve, tel qu'autrefois quand ta lèvre baisait mon front serein de fillette heureuse et bénie.

Tous les lustres disparus éblouissent autour, ensemble, un nimbe éclatant, au coloris céleste, où triomphalement tu marchas... cependant que moi je retourne

Dans le vieux cimetière où souvent j'ai pleuré, Quand le saule épanait ses feuillages moroses, Sur les marbres veinés et sur les granits roses, J'ai cherché bien longtemps, pauvre coeur éploré,

A travers les tombeaux, où, père, tu reposes,  
La frêle et sainte croix, le tertre consacré,  
Qui recouvre à jamais ton visage adoré.  
La croix gisait tombée entre les fleurs écloses;

Une tige enroulée à ses bras grands ouverts,  
Telle une longue écharpe, avec grâce étendue,  
La retenait liée au milieu des brins verts.

Tremblante, en détachant des fleurs la croix [perdue,  
Sur mon front j'ai senti ton geste me bénir,  
Père, et mon coeur en garde un constant [souvenir.

Nos bonnes gens

HENRI BEAUDET

## Les étrennes du père Simon

**Q**UAND j'entraï dans le compartiment des fumeurs du train cahoteux qui devait me conduire à Verchères, me dit mon ami Larose, j'eus l'impression de pénétrer dans une salle de comité électoral tant la fumée était dense; mais dès que mes yeux se furent habitués à la demi-obscurité de l'endroit, je m'aperçus que le compartiment ne contenait qu'un seul occupant.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, forte chevelure noire, moustache à la gauloise, ample et négligée. Il fumait paisiblement, avec une apparence de délicieux contentement, un tabac à tuer un homme ordinaire.

A mon entrée, il s'empressa de débarrasser, des nombreux paquets dont elle était encombrée, la banquette lui faisant vis-à-vis. Je pris ce geste comme une muette invitation à y prendre place et, après avoir allumé une cigarette, je m'y installai.

Mon bonhomme avait repris sa pipe et sacrifiait avec extase à la mémoire du grand Nicot.

Drôle de compagnon de voyage, pensai-je, ce serait pourtant miracle si ce bon campagnard faisait tout le trajet sans m'adresser la parole. Enfin, il se décida :

— Beau temps, hein?  
— Pas très chaud, tout de même.  
— Dame! en décembre... c'est déjà l'hiver... Et allez vous loin, comme ça?  
— Non, Verchères seulement.  
— Verchères! Comme ça se trouve! c'est justement chez nous. Un beau pays, pas vrai? Des terres à foin comme y en a pas beaucoup dans la province... Chez qui que vous allez comme ça?  
— Chez un de mes oncles, Pierre Larose.  
— Pierre Larose! Mais vous ne seriez pas un des garçons de Louis, le Docteur?  
— Non, mon père, c'était Jean, le plus vieux de la famille.  
— Oh! un des garçons de ce pauvre défunt Jean... J'ai bien connu ton père, on a été à la petite école ensemble... Qu'est-ce que tu fais, toi?  
— Je suis employé à l'Hôtel-de-Ville.  
— Bonne job?  
— Pas trop mauvaise.  
— Puis, ta mère, elle, elle vit encore?  
— Oui.

— C'était une petite Dansereau, si je me trompe pas, la fille de Jos. Dansereau, un des faiseurs de chaloupes? Si j'ai connu le défunt Jean Larose! On était assis sur le même banc, à l'école, du temps de la défunte Mademoiselle Trottière. Ce que je rappelle là, c'est pas d'aujourd'hui, tu sais. Pauvre Jean, il était bien parvenu... il était avocat... Mais pas plus fier pour tout ça...

Et la conversation ainsi engagée, le brave cultivateur, avec la loquacité qui caractérise notre population rurale, me raconta en détail toute mon histoire de famille depuis la quatrième génération, puis me parla de lui-même, de sa terre, me fournit un inventaire complet de son cheptel, m'énuméra le nombre de livres de "gras" que chacune de ses vaches produisait annuellement etc., puis revenant au voyage qu'il venait de faire :

"C'est bien grand, Montréal! et bien beau aussi! j'étais venu pour vendre mon foin; mais c'est passé le temps où il y avait de l'argent dans le foin, y a trop d'automobiles au jour d'aujourd'hui. Tout de même, j'ai pas perdu mon temps, j'ai profité de

## ARRIERE-SAISON

**D**ANS le jardin pensif choit la dernière rose,  
L'eau par flaques s'attriste aux chemins gras [où court  
La feuille morte, et les jours clignent, déjà courts,  
Qu'un couchant triomphal et qui surprend arrose.

Les socs ont déchiré le sol fumeux et lourd,  
Les oiseaux sont partis et la maison s'est close,  
Et l'on porte avec soi, monté du deuil des choses,  
Un chagrin fait de brume et sans ferme contour.

Le vent tout plein d'adieux cueille, immense et [disperse.  
Aux champs fermés de bois songe un profil de herse.  
L'âme a froid, le ciel doute et brusquement il pleut.

Un paysan chargé d'un sac gros de châtaignes,  
Sur l'horizon troué d'un soleil rond qui saigne,  
Rentre dans le soir gris où l'angelus s'émeut.

Edouard MICHAUD.

mon voyage pour acheter les étrennes de mes enfants. Tu sais, ça paraît pas, on a beau acheter pas grand-chose à chacun, quand on a, comme moi, huit enfants, ça fait encore un assez beau montant...

"J'ai été chez Monsieur Dupuis... Mon Dieu que c'est grand, chez Monsieur Dupuis! Ça doit être un homme bien riche pour avoir un magasin comme ça... J'aurais bien voulu le voir; mais y avait trop de monde. C'est une jeune fille qui m'a servi, une jeune fille bien polie, pas orgueilleuse du tout. Si tu avais vu comme elle s'est donné de la peine pour me trouver ce que je lui demandais... Mes étrennes, c'était pas bien compliqué, je t'assure; c'était entendu que j'achèterais une paire de boutons de poignets à chacun de mes cinq garçons et une épingle à chacune de mes trois filles. Je crois bien qu'ils vont être contents.

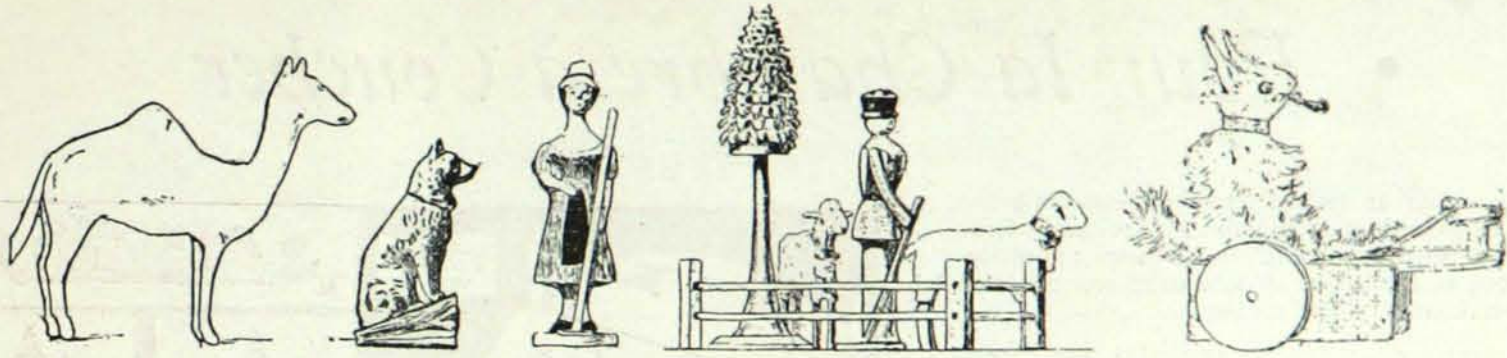
Et le brave homme défit un petit paquet et m'exhiba cinq paires de boutons de manchettes et trois broches en simili-or; mais, particularité qui me frappa, chacun des huit cadeaux portait l'initiale A.

— Est-ce Archambault, votre nom?  
— Mon nom, c'est Aumont; mais ces lettres, c'est pas pour le nom de famille, parce qu'alors, il faudrait un O; c'est pour le nom de baptême.

— Alors, fis-je en souriant à la méprise du bonhomme, tous les noms de baptême de vos enfants commencent par la lettre A?

— Bien, je vais te dire, il y en a six dont les noms commencent par A, pour les deux autres, ils commencent par O. La Demoiselle chez Monsieur Dupuis en a bien cherchés, mais elle n'en a pas trouvés. Alors, je me suis dit: Y a mon plus vieux, qui s'appelle Ernest, un A, ça fait son affaire, le deuxième, Artensius, il lui faut encore un A, mon troisième, qu'est une fille, Arménie, à elle aussi il faut un A, mon quatrième, qu'est un garçon, Arménégilde, qu'un A fait encore son affaire, mon cinquième, qu'est une autre fille, Armance, encore un A, mon sixième, qu'est un garçon, Anri, encore un A; quant à mes deux derniers, leur aurait fallu des O, vu qu'ils s'appellent Oguste et Ogustine; mais la Demoiselle en a pas trouvés. Puis, comme Oguste s'appelle aussi Arcule et Ogustine, Arculine, ça règle la question.





# Joujoux de Noël

**C'**EST Noël, avant-coureur du Jour de l'An, Noël, qui sème dans l'air les papillons blancs de la neige, mais qui sème aussi à travers cette neige les joujoux bariolés pareils à des fleurs aux pétales multicolores.

Savez-vous choisir les joujoux? Y avez-vous jamais réfléchi, seulement? Non, sans doute. Vous les achetez au petit bonheur, sur le conseil du marchand, selon le mot d'ordre de la mode, et vite, vite, comme on se débarrasse d'une corvée.

Vous avez tort. Le choix des joujoux, grave affaire! Comme eût dit Hugo, question profonde!

Les bons joujoux, les vrais joujoux, les seuls joujoux, les joujoux enfin, ce sont les joujoux des pauvres.

—Ah! voyez, voyez! La boutique à treize, dix-neuf, vingt-neuf, trente-neuf et quarante-neuf! Ah! voyez, voyez!

Le voilà, le Paradis des enfants.

Si vous avez envie de vous amuser, vous, les grandes personnes, allez dans les magasins de jouets. Mais, si vous tenez à leur faire plaisir, à eux, les moutards, entrez dans la boutique à treize, la seule où il y ait des joujoux.

Qu'est-ce que vous voulez qu'ils y comprennent, les chérubins, aux somptueux et ingénieux étalages des poupées du high life? Vous seuls pouvez trouver un charme à ces salons en miniature, où il vous semble regarder la vie par le gros bout de la lorgnette. Vous seuls pousserez des "Oh!" et des "Ah!" devant ces musées Grévin, réduction Collas. Mais eux, les pauvres anges, à qui diable parleront-ils dans ce monde artificiel, absolument pareil au vrai monde?

Il leur faut des êtres de rêve, de féerie, à cet âge divin où le chimérique seul est vivant.

Pour en faire leurs compagnons et leurs amis, ces mannequins perfectionnés ont trop l'air d'être en vrai.

Quelles conversations pourraient-ils bien échanger avec cette élégante à perruque rousse, dont les joues en porcelaine sont maquillées, dont les lèvres rouges semblent fleurir la pâte de raisin, dont la robe est en vraie faille, les falbalas en vraie dentelle, et le coeur en vrai coeur, du vent sous la peau?

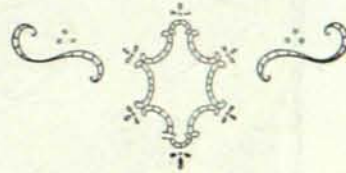
Cette femme-là n'est pas faite pour eux. Elle est faite pour les jolis messieurs qui posent dans son minuscule salon, sur des meubles lilliputiens aux capitons de soie réelle. Elle est faite pour ce coquet lieutenant, boudiné dans son uniforme battant neuf; pour cet attaché d'ambassade décoré d'un camélia; pour ce boursier, dont le ventre bombe sous son gilet blanc; pour ce délicieux rastaquouère aux larges favoris d'un noir bleu, à l'index étoilé d'un gros diamant; pour ce suave ténor qui roucoule un air de Massenet devant un piano d'ébène contenant une boîte à musique.

Où, mesdames et messieurs, admirable pour vous! Mais pour les enfants? Ah! vous n'y pensiez plus, aux chers petits.

Ce qu'il leur faut, aux enfants, ce qu'ils pourront déranger, casser, ce sont les bons joujoux, les vrais joujoux, les seuls joujoux, les joujoux des pauvres.

—Ah! voyez, voyez! La boutique à treize, dix-neuf, vingt-neuf, trente-neuf et quarante-neuf! Ah! voyez, voyez!

Ce qu'il leur faut, pour converser avec eux, pour s'en faire des compagnons et des amis, ce sont les joujoux taillés à coups de couteau, enlumines à la grosse, tantant le bois et la couleur, les joujoux vêtus à la six-quatre-deux, les joujoux fabriqués va-



comme-je-te-pousse, les bons hommes et les bonnes bêtes à l'air gauche, à la mine naïve, aux formes chimériques, les seuls que leur imagination fait vivre d'une vie étrange et familière.

C'est l'antique Porrichinelle, avec son nez en bec-de-corbin, et un menton en casse-noisette, avec ses joues de pochard, ses petits yeux émerillonnés, son

## NOËL

(Inédit)

**C'**EST une crèche étroite aux flancs gris et moussus, Un peu de paille y reste et l'haleine d'un âne Agite les brins blonds et luisants qui se fanent, Un vieux boeuf au poil roux regarde par dessus.

Dehors, l'écho tressaille et la nuit bleue écoute. Noël! dans le lointain chantent les Anges blancs, Et la bise qui cingle a le souffle si lent Que l'arbre émerveillé scrute nuage et route.

L'inhabitable grotte est couleur de granit, Une plante flétrie enguirlande sa porte Où s'encadre l'azur parmi des feuilles mortes Et dans un coin plus clair on voit l'ombre d'un nid.

Une étoile qui frappe et caresse la crèche Découvre un frêle enfant dans ce berceau de gueux. Sa mère l'enveloppe avec un soin pieux Car le vent froid d'hiver passe par une brèche.

Des bergers anxieux, ennemis du repos, Accourent vers la grotte où l'enfant vient de naître, Une allégresse émue oppresse tout leur être, L'étoile de Noël veille sur leur troupeau.

Ils écoutent la foi battre en leurs coeurs fervents En évoquant le chant de l'ange juvénile, Ils savent qu'en la crèche, humble, froide et gracile Se trouve le Messie espéré de tout temps.



Pieuse, à cette crèche où l'Enfant-Dieu repose, Mon âme, revenez comme un berger frileux, Apporter vos désirs, vos espoirs et vos vœux, Vos actes parfumés de tendresses écloses.

Donnez-lui tous vos gains avec effort conquis Le talent, les plaisirs qui calment votre peine, Cependant qu'il épand en vous sa paix sereine Et que son petit doigt céleste vous bénit.

Madame BOISSONNAULT.

large rire qui lui sabre toute la face, et ses jambes et ses bras toujours moulinant et tambourinant ses deux bosses. C'est le caniche assis sur un soufflet, le chat aux yeux en billes de verre, le lapin qui bat de la caisse. C'est l'arlequin de deux sous, qui gambille follement dès qu'on tire la ficelle qui lui pend au bas du dos, comme une queue; l'arlequin multicolore habillé de morceaux d'arc-en-ciel. C'est le singe culbutant, au haut d'un bâton, ce merveilleux singe aux attitudes imprévues, désarticulées, qu'un enfant de deux ans fait mouvoir et qu'un homme, même le plus grave, ne peut regarder sans rire. C'est la boîte de soldats de plomb ou, mieux encore, de soldats de bois, si bouffonnement raides dans leurs uniformes aux tons criards, si touchants avec leurs figures toutes pareilles et tristes, leurs jambes collées, leurs vagues regards immuablement fixés à quinze pas. C'est la bergerie, et ses moutons frisés au canif, et son barbet portant comme un plumet sa langue écarlate en trompette, et les sapins en copeaux verts qui embaument la térébenthine quand ils sont neufs, et, quand ils sont vieux, la violette.

Combien d'autres! J'en oublie, sûrement. Ils sont légion. Tous pour les enfants, ceux-là!

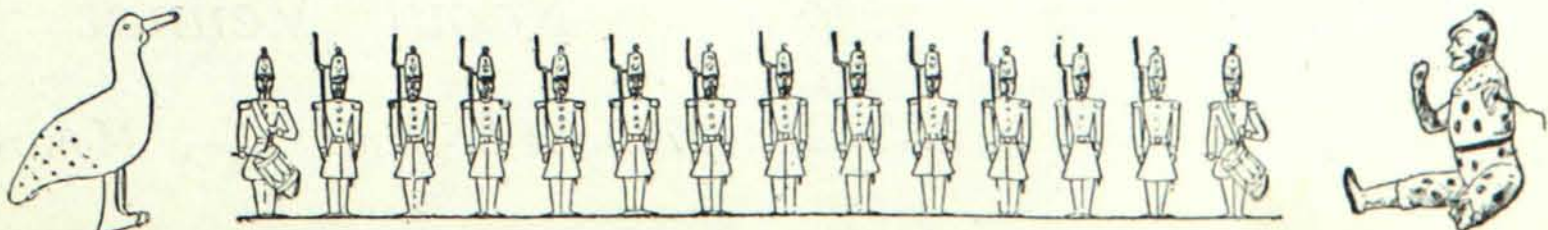
—Ah! voyez, voyez! La boutique à treize, dix-neuf, vingt-neuf, trente-neuf et quarante-neuf! Ah! voyez, voyez!

Et pour les enfants des riches comme pour les enfants des gueux! Ceux-là, tous les enfants les comprennent, tous les enfants leur parlent. Ils leur parlent dans leur langue à eux, bégayante et zé-zayante, leur langue jolie, rudimentaire aussi et synthétique comme ces pantins. Et les pantins leur répondent dans cette langue, n'en doutez pas.

Rappelez-vous! et, si vous ne vous rappelez pas, tâchez de retrouver chez vos grands-parents, dans un fond de malle, dans un bas d'armoire, en un coin du grenier, tâchez de retrouver un de ces bons hommes ou de ces animaux, un débris d'eux, seulement une patte cassée, un ventre crevé, et vous verrez quel délicieux serrement de coeur on éprouve! C'est comme de vieux amis perdus, qu'on croyait morts, et qui reviennent soudain, et avec eux reviennent les douces remembrances des jours vécus ensemble. Comme ils étaient bons pour nous, ces vieux Porrichinelles, ces bêtes apocalyptiques, ces êtres invraisemblables! Comme nous les aimions et comme ils nous aimaient! Comme nos mains tremblent en époussetant leurs oripeaux fanés! Comme nous sentons une larme furtive nous monter aux yeux, en reconnaissant sur leurs chères figures la trace de nos corps et aussi la trace de nos baisers! Oh! oui, oui, ils ont vécu, ils furent des amis, ils nous ont parlé. Pour un peu, ils nous parleraient encore. Ils le font, à voix basse sans doute, mais combien profonde et pénétrante, puisque voici qu'en les écoutant nous avons tout à coup doucement pleuré!

Ces amis, donnez-les à vos enfants! Donnez-les à tous les enfants, à ceux des riches comme à ceux des gueux! Laissez aux devantures les poupées du high life, les trop réelles imitations de la vie, le five-o'clock en miniature, et revenez aux braves bons hommes, aux honnêtes animaux, taillés à coups de couteau, enlumines va-comme-je-te-pousse, vêtus à la six-quatre-deux! Donnez aux enfants ces compagnons des souvenirs d'enfance! N'oubliez pas que les bons joujoux, les vrais joujoux, les seuls joujoux, les joujoux, ce sont les joujoux des pauvres!

—Ah! voyez, voyez! La boutique à treize, dix-neuf, vingt-neuf, trente-neuf et quarante-neuf! Ah! voyez, voyez!





# Pour la Chambre à Coucher

Il y a déjà un certain temps que nous n'avons présenté de garnitures de chambre en couleurs. Celle que nous présentons aujourd'hui est parmi nos modèles les plus en faveur; et la décoration très originale mérite certainement d'être remarquée.

Le centre du couvre-lit représente une grande baie vitrée, entr'ouverte sur un jardin, devant laquelle se tient une jeune fille, en robe à volants, et chapeau colonial, un bouquet de fleurs à la main. La porte est brun bois; en arrière, les arbres et les pelouses sont verts, le croissant de lune, jaune or; les traits du personnage sont soulignés au point de tige noir; cheveux blonds, yeux bleus, lèvres rouges; chapeau d'une teinte plus claire que les cheveux, avec un ruban bleu, et des fleurs de toutes couleurs. La robe est faite de volants superposés, bordés au point de couverture, d'un rose tirant sur le saumon; le noeud de la ceinture est bleu, comme le ruban du chapeau; le bouquet est multicolore.

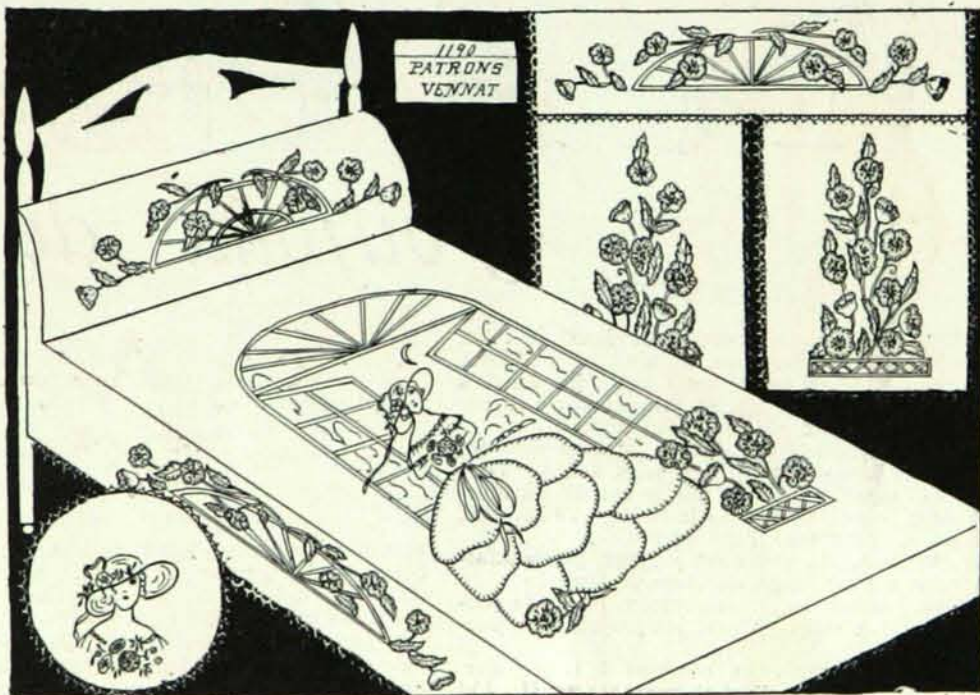
Les grosses fleurs qui forment le reste de la décoration sont roses, rouges et mauves, avec coeurs jaunes et noirs. Elles aussi sont faites au point de couverture, avec le coeur formé de points de marguerites et de points lancés. Sur la toilette et dans les côtés, on retrouve de grandes demi-rosaces, enguirlandées de fleurs, qui sont traitées dans le même esprit que le centre du lit.

La garniture comprend en outre, deux dessus de bureau, un set vanity, un coussin, et une paire de rideaux.

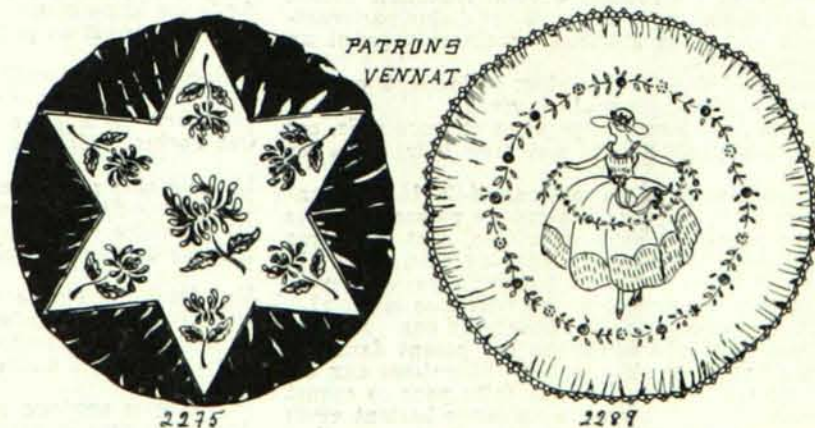
## PRIX DE CES DIFFERENTS ARTICLES:

Couvre-lit: patrons à tracer, centre, 25c; toilette, 15c; côté, 15c, perforés, \$1.25; au fer chaud, centre, 50c, toilette, 20c, deux côtés, 20c. Tout étampé sur épais coton jaune, rouleau à même, \$2.50; sur coton blanc, qualité spéciale, \$2.75; sur coton fini toile blanc, \$4.25. Coton M. F. A. pour la broderie, \$1.40.

Set de chambre assorti, dessus et set vanity, patrons à tracer, dessus, 25c, vanity 25c; perforés, dessus, 50c, vanity, 40c au fer chaud, dessus, 35c; vanity, 3 morceaux 35c. Tout étampé sur coton jaune, ou sur coton blanc, qualité spéciale, dessus, 18 x 54 pouces, 50c; 18 x 45 pouces, 45c, set vanity, 40c. Sur coton fini toile, dessus, \$1.00; 18 x 45 pouces, 80c, set vanity, 70c. Coton M. F. A. pour la broderie, 60c.



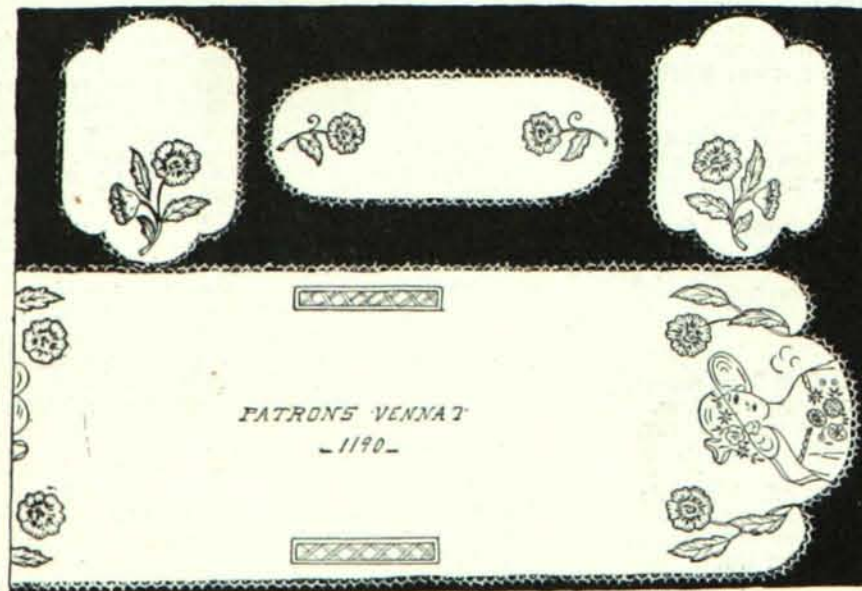
Voici pour fournir, deux très gentils modèles pour coussins de chambre, en broderie de couleur. Le numéro 2275, en forme d'étoile, avec des chrysanthèmes dans chaque pointe, sera aussi très approprié pour un coussin de salon, en le brodant sur satin noir ou beige, avec bouillonné de couleur contrastante; les fleurs et les feuilles seront brodées pleines; comme il y a des chrysanthèmes de toutes couleurs, chaque personne pourra choisir celle qui s'accorde le mieux à l'ornementation générale de la pièce.



Le 2288 s'orne d'une gracieuse guirlande de fleurs, avec dans le milieu, un personnage; robe très ample, bleue ou rose, avec ruban contrastant; grand chapeau jaune, à la main, guirlande de fleurs multicolores.

PRIX: Patrons à tracer, chacun, 20c; perforés, 40c, au fer chaud, 30c; tout étampés sur lawn, ou sur molle bleue ou rose, chacun, 40c, dessus et dessous. No. 2275, sur satin noir, \$1.10.

Les abonnées de Mon Magazine ont droit, sur ces prix, à 20% de remise sur les patrons, et 10% sur la marchandise étampée. Il faut, pour avoir droit à cette remise, nous faire parvenir en même temps que la commande, le coupon d'abonnement du journal, ou la feuille de Mon Magazine.



Coussin, patron à tracer, 15c; perforé, 40c, au fer chaud, 30c, tout étampé sur molle bleue ou rose, dessus et dessous, 40c. Coton M. F. A. de couleur 30c.

Rideaux assortis, patron à tracer, 25c; perforé, 50c, au fer chaud, 35c. Tout étampé sur coton jaune, ou sur coton blanc qualité spéciale, 18 x 36 pouces, avec lambrequin, \$1.00; sur coton fini toile, \$1.40.

## Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal





5556



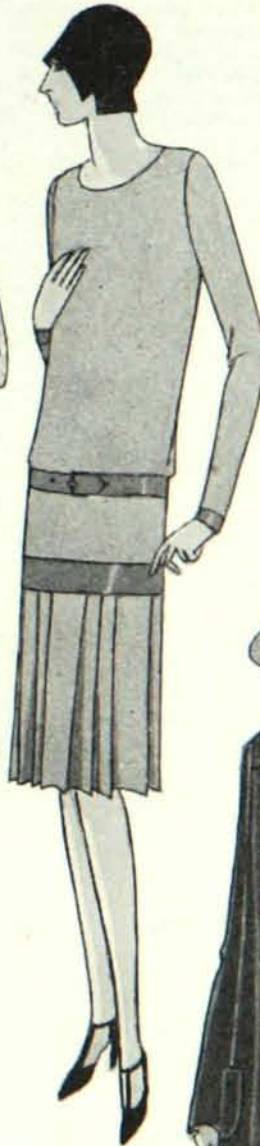
5536



5487



5548



5534



5536



5478

*Des boucles et des noeuds attachent un intérêt tout nouveau aux tailleurs*



5556.—"Cocktail Jacquet" pour dames et jeunes filles; avec ou sans manches, devant en deux modèles. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36 demande 2 $\frac{1}{2}$  de 39 pouces ou 1 $\frac{1}{2}$  de 54 pouces, dentelle pour garniture 2 $\frac{1}{4}$  de 32 pouces de large.

5478.—Robes pour dames et jeunes filles; deux modèles de manches. Pas de bas alloué. Prix 45 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur 36, 4 $\frac{3}{4}$  de 32 pouces ou 3 $\frac{3}{4}$  de 40 pouces.

5536.—Ensemble pour dames ou jeunes filles; manteau (pas illustré ici), blouse et jupe deux pièces avec plis en avant. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, 3 $\frac{1}{2}$  de 39 pouces ou 2 $\frac{1}{2}$  de 54 pouces.

5487.—Robes pour dames ou jeunes filles; deux modèles de manches. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur, 36 demande 3 $\frac{1}{2}$  de 40 pouces ou 2 $\frac{1}{2}$  de 54 pouces. Contrastant  $\frac{1}{2}$  verge de 40 pouces.

5548.—Robes pour dames ou jeunes filles; avec ou sans empiècement à l'avant. Prix 45 cts, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur 36 demande 4 verges de 32 pouces ou 3 $\frac{3}{4}$  de 39 pouces. Contrastant 1 verge de 39 pouces.

5534.—Robes deux pièces, pour dames ou jeunes filles; jupe 4 pièces. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur 36, 3 $\frac{3}{4}$  de 36 pouces, bandes  $\frac{1}{4}$  de verge de 36 pouces.

5536.—Ensemble pour dames ou jeunes filles; manteau blouse et jupe deux pièces avec plis en avant. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, manteau, jupe 3 $\frac{1}{4}$  de 54 pouces. Blouse 2 $\frac{1}{4}$  de 39 pouces.

UN ABONNEMENT A "MON MAGAZINE" FAIT UN AGREABLE CADEAU DE NOEL.



Maintenant que nous sommes familières avec les lignes souples et bien féminines des nouvelles robes, Paris a fait un bond plus loin. Les robes de sport et les robes pratiques de jour ont été modifiées. Quoique les détails et garnitures demeurent bien féminins, la silhouette est devenue un peu plus sévère. Les lignes droites des robes sont particulièrement jolies dans les robes de lainages nouveaux et de soies s'adaptant au modèle tailleur.

Pour contraster avec la silhouette droite de nos robes de sport les robes d'après-midi sont plus originales. Les jupes évasées avec des lignes inégales dans le bas, des faibaldas et des plissés. Ces modèles genre quelque peu princesse sont surtout une jolie manière de diminuer les formes des hanches et en adoucir la ligne. Tous ces modèles se groupent pour donner un air de jeunesse et d'élégance.

Paris crée une Robe de sport droite, avec une ligne très douce pour après-midi.



5554.—Robes pour dames ou jeunes filles; avec yoke, boucle ou sans boucle en arrière, 3 pouces alloués pour le bas. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 5/4 de 27 pouces, 3/4 de 36 pouces, ou 2 1/2 de 54 pouces.

5547.—Robes pour dames ou jeunes filles. Manches kimono, courtes ou allongées par une manche, jupe 4 pièces, 3 pouces alloués pour le bas. Prix 45 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 4 1/2 de 27 pouces, 3/4 de 40 pouces ou 2 1/2 de 54 pouces.

5531.—Robes pour dames ou jeunes filles, encolure carrée ou en V, jupe deux pièces avec ceinture en avant. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 4 1/2 de 27 pouces, 3 verges de 40 pouces 35 2 1/4 de 54 pouces.

5532.—Robes pour dames et jeunes filles; avec ou sans collet et tunique, jupe 3 pièces, 3 pouces alloués pour le bas. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 3 3/4 de 39 pouces, 2 1/2 de 54 pouces. Contrastant 1/4 de verge de 39 pouces.

5534.—Robes pour dames ou jeunes filles: blouse avec ou sans collet Berthe, jupe 4 pièces attachée à un corsage, doublure. Prix 45 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 5 1/2 de 32 pouces, 4 1/2 de 39 pouces, ou 3 3/4 de 54 pouces.

5535.—Blouses pour dames ou jeunes filles, manches courtes ou longues avec ou sans boucle en avant ou en arrière et boucle à l'épaule. Prix 35 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 40 de buste. Grandeur: 36, 2 1/2 de 32 pouces, 2 1/2 de 26 pouces ou 2 verges de 40 pouces. Contrastant 1/4 de verge de 36 pouces.

5553.—Blouse pour dames ou jeunes filles; avec yoke. Prix 35 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, 1 1/2 de 36 pouces, 1 1/2 de 39 pouces. Contrastant 3/4 de 36 ou 39 pouces. Grandeur 36, 1 1/2 de 36 pouces, 1 1/2 de 39 pouces. Contrastant 3/4 de 36 ou 39 pouces. Grandeur 40, 1 1/2 de 39 pouces, contrastant 3/4 de 36 ou 39 pouces.

5551.—Robes pour dames ou jeunes filles; jupe 2 pièces avec tunique s'attachant au yoke. Prix 50 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur 36, 6 1/2 de 32 pouces, 4 1/2 de 39 pouces ou 3 1/4 de 54 pouces.

5539.—Robes pour dames ou jeunes filles; avec collet droit ou bande au cou, 3 pouces alloués pour le bas. Prix 45 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur 36, 4 1/2 de 32 pouces, 4 de 36 pouces, 3 1/2 de 40 pouces ou 2 1/4 de 54 pouces.

5550.—Robes pour jeunes filles ou fillettes; blouse tombant par-dessus la jupe, deux pièces. Prix 45 cents, 5 grandeurs, 12 à 20 ans. Grandeur: 16 ans, 4 1/2 de 32 pouces, 3 1/2 de 39 pouces, ou 2 1/2 de 54 pouces. Fermeture automatique pour le yoke, 10 pouces de long et le côté 7 pouces.

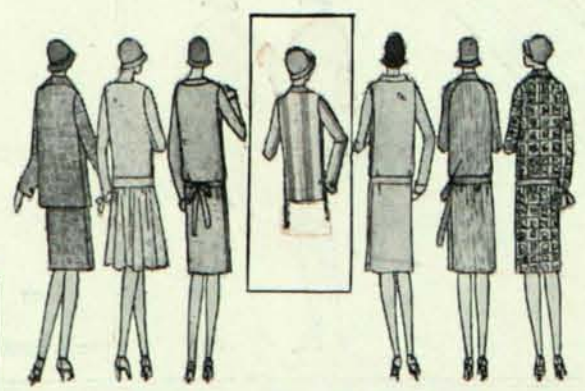
5538.—Robe deux pièces, pour dames et jeunes filles, blouse séparée, jupe 4 pièces. Prix 50 cents, 7 grandeurs, avec yoke, pas de bas alloué. 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur: 36, 4 1/2 de 36 pouces, 4 1/2 de 40 pouces, ou 2 1/2 de 54 pouces.

5537.—Robes pour dames et jeunes filles; jupe 4 pièces, circulaire en avant. Pas de bas alloué. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, 4 1/4 de 32 pouces, 4 verges de 36 pouces, 3 1/4 de 40 pouces ou 2 1/2 de 54 pouces.





*Paris trouve le secret d'égayer la  
sévèrité de la Robe Tailleur*



5536.—Ensemble pour dames et jeunes filles; manteau, blouse et jupe deux pièces avec plis en avant. Prix 50 cents. Dans 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste, grandeur, 36, manteau et jupe, 3 verges 54 pouces de large, blouse 2 1/2, 36 pouces.

5540.—Robes pour jeunes filles ou fillettes; jupe droite froncée. Prix 45 cents. 5 grandeurs, 12 à 20 ans, grandeur: 16 ans demande 5 verges de 32 pouces, 4 1/4 verges de 36 ou 40 pouces ou 2 3/8 de 54 pouces de large.

5483.—Robes pour dames ou jeunes filles; deux modèles de manches, 3 pouces d'alloués pour le bas. Prix 45 cents, 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur 36, demande 4 1/4 de 32 pouces ou 3 3/8 de 40 pouces de large.

5552.—Robes pour dames ou jeunes filles; avec ou sans collet, tunique; jupe trois pièces. Prix 50 cents, 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42 de buste. Grandeur 36, 4 1/4 de 32 pouces, 3 3/8 de 39 pouces ou 2 1/2 de 54 pouces.

5456.—Robes pour dames ou jeunes filles; manches raglan; jupe trois pièces. Prix 45 cents. 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste, grandeur 36 demande 4 3/8 de 32 pouces ou 2 1/2 de 54 pouces.

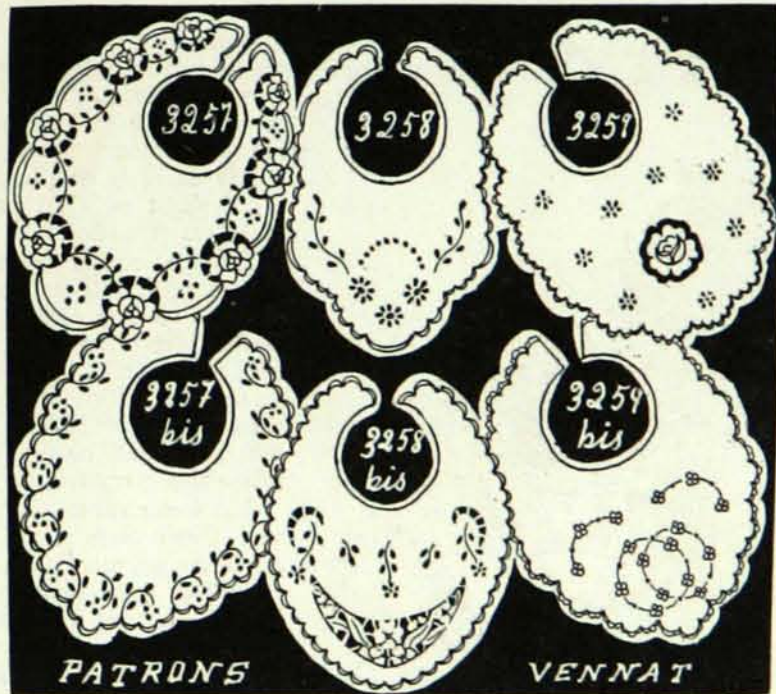
5548.—Robes pour dames ou jeunes filles; avec ou sans empiècement en avant, 3 pouces alloués pour le bas. Prix 45 cents. 9 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 46 de buste. Grandeur, 36, 4 verges de 36 pouces ou 2 3/8 de 54 pouces.

5521.—Jaquette pour dames ou jeunes filles; double "breast". Prix 45 cents. 7 grandeurs, 14 à 18 ans, 36 à 42. Grandeur 36 demande 3 3/8 de 27 pouces 2 1/2 de 36 pouces ou 1 3/8 de 40 pouces.

Les nouveaux modèles pour enfants deviennent de plus faciles avec les patrons imprimés McCALL.



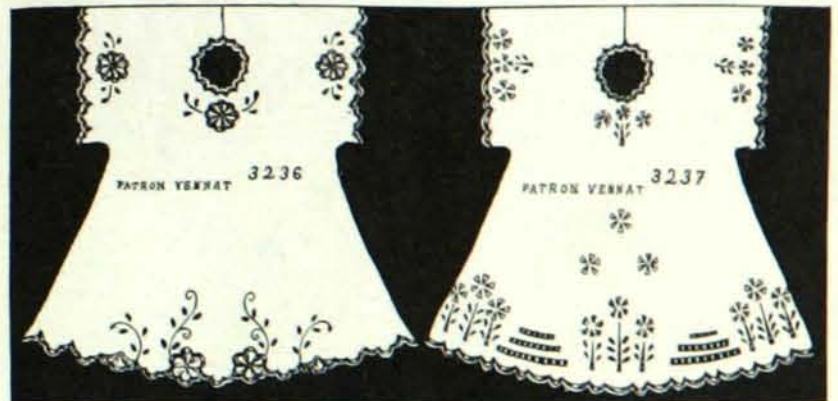
# Pour les Étrennes de Bébé



doré, des yeux bleus, lèvres rouges, le contour du visage couleur chair. Suivant le tissu choisi, le dessus sera entouré d'un volant plissé, d'une dentelle, ou d'un bouillonné de ruban.

Prix: patrons à tracer, dessus et oreiller, ensemble, 25c; perforés, 40c; au fer chaud 35c; tout estampés sur coton jaune, couvre-lit, 45 x 54 pouces, \$1.00; oreiller, dessus seulement, 40c. Sur lawn blanc, couvre-berceau, 27 x 34 pouces, 80c; oreiller, dessus et dessous, 50c. Coton M. F. A. de couleur pour la broderie, 25c.

Voici maintenant deux couvre-berceaux, ou couvre-voitures, en broderie blanche, avec revers, simples et élégants. Le No. 3206 est tout au plumetis; des couronnes de fleurs délicates, sont reliées entre elles par des noeuds de ruban; cette broderie peut aussi s'exécuter en couleurs; on borde d'un froncé de tissu, ou d'une dentelle.



Le No. 3207 sera soit, tout à l'anglaise, soit broderie pleine et à jour entremêlée. Pour ces deux modèles, il existe des oreillers assortis, qui forment un ensemble. Prix: patrons à tracer, chacun, 25c; perforés, 50c; au fer chaud, 35c. Tout estampés sur coton fini toile, chacune, \$1.00; sur pure toile d'Irlande, deux qualités, \$1.40 et \$1.60. Coton M. F. A. pour la broderie, 32c.

Oreillers assortis, patrons à tracer, chacun, 15c; perforés, 35c; au fer chaud, 25c, tout estampés sur coton fini toile, 60c; sur pure toile, \$1.00 et 90c, suivant qualités. Coton M. F. A. pour la broderie, 20c.

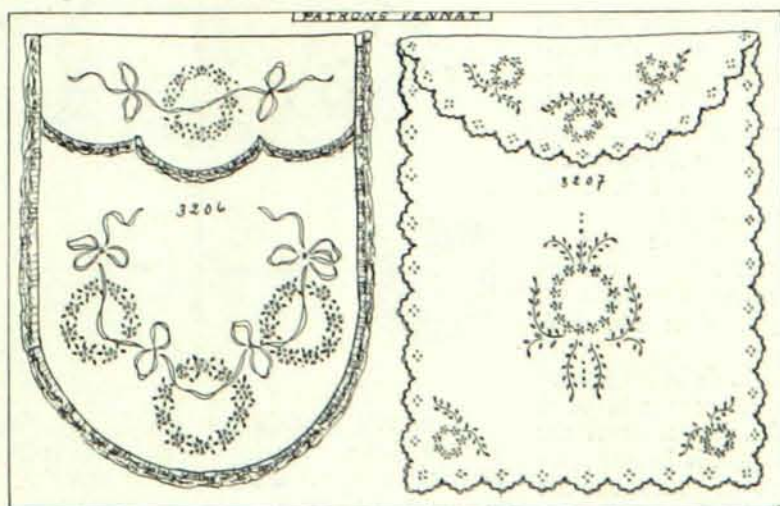
Dans le choix des étrennes à offrir à la jeune Maman, une large place est toujours réservée aux objets d'enfants, qui lui font toujours un très sensible plaisir, puisqu'ils contribuent à la parure des tout petits, qui est toujours une de ses grandes préoccupations.

Nous avons donc pensé être agréables à plusieurs de nos lectrices, en groupant sur cette page divers modèles, d'une exécution facile, et qui feront de charmants cadeaux.

Tout d'abord, le groupe classique de bavettes; il y en a pour tous les goûts, de la plus simple à la plus riche, et chacune sera charmante une fois brodée, sur un coton fin, ou sur une jolie toile.

Prix de chacune: patron à tracer, 15c; perforé, 25c; au fer chaud, 20c. Tout estampées sur coton fini toile, fin et glacé, 25c; sur toile fine, 30c. Coton M. F. A. pour la broderie, 12c.

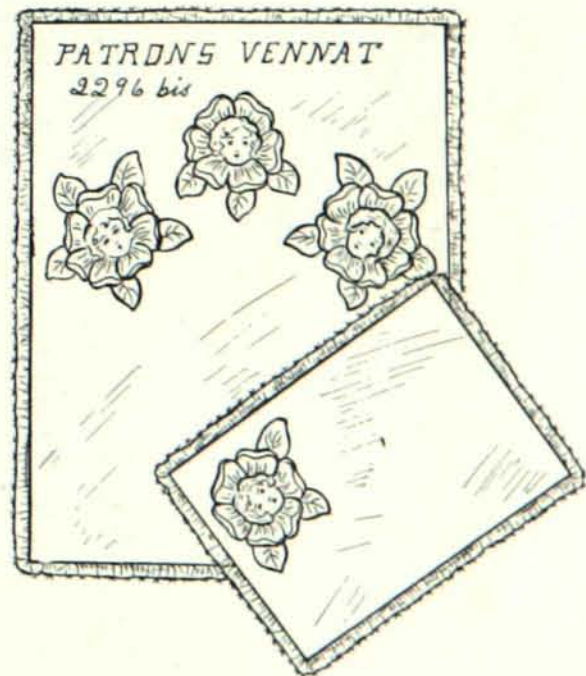
Voici maintenant deux petites robes qui seront charmantes, sur flanelle blanche ou de couleur, comme sur un tissu plus léger; elles sont de forme kimono, avec une seule couture, en dessous des bras. La broderie en est pleine, à l'exception de trois grilles au richefeu, au bas de la robe 3237.



Prix de ces modèles: patrons à tracer, chacun, 25c; perforés, 50c au fer chaud, 35c; tout estampées sur lawn blanc, ou sur molle de couleur, bleue ou rose, 6 mois à 2 ans, \$1.00; 3 à 5 ans, \$1.25; sur nansouk ou sur piqué, \$1.00 ou \$1.35 suivant l'âge; sur voile suisse, \$1.35 ou \$1.75. Sur cachemire ou sur crêpe plat, \$3.50 ou \$4.25. Coton M. F. A. pour la broderie, 24c; ou soie à broder, 50c.

Pour un couvre-berceau ou une douillette, voici un délicieux modèle qui sera charmant, sur n'importe quel tissu. Nous l'avons vu, brodé en soies très pâles, sur satin bleu ciel, et c'était ravissant; en plus simple, sur tissu léger, avec un transparent de couleur, on obtiendra un très heureux effet.

Les fleurs sont en deux teintes de rose; ton soutenu pour les nervures, et plus pâle, pour les bords des pétales, qui sont brodés pleins. Les feuilles sont en deux tons de vert; les têtes d'amours, ont les cheveux blond



Les abonnées de Mon Magazine ont droit à une réduction de 20% sur les prix des patrons, et de 10% sur la marchandise estampée. Pour avoir droit à cette réduction, il faut joindre à la commande, la bande d'abonnement du journal, ou la feuille de Mon Magazine.

## Raoul Vennat

3770 rue St-Denis,

Montréal



# Jolies Présentations de Fruits

UNE table coquette est toujours la préoccupation de la maîtresse de maison raffinée. Plaisir des yeux n'est pas un vain mot; une agréable présentation des choses les plus simples est encore le meilleur apéritif.

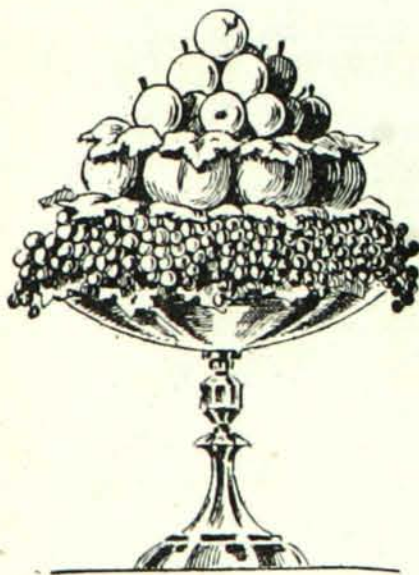
Sans complication, sans frais exagérés, vous aurez, mes chères lectrices, de ravissants desserts.

Malgré la saison froide, jouissons encore pleinement des trésors de Pomone. Voici, à votre intention, quelques façons de les offrir le plus joliment possible.

Pour fêter la Noël, il y aura grande réunion gastronomique; remplaçons le traditionnel centre de table fleuri par cette décoration si appropriée.

Vous possédez certainement de ces anciennes coupes de porcelaine ajourée en croissillons qui furent fort en honneur au temps de nos aïeules; sur un grand rond de dentelle, installons-la, au milieu de la longue table et disposons artistement les plus belles grappes de raisin noir et blanc en les entremêlant de feuilles de vigne.

Pour obtenir le meilleur effet, il faut d'abord remplir la coupe de mousse et monter, légèrement en dôme, le raisin dessus, afin que les plus longues grappes retombent un peu autour de la coupe; rien de plus joli sous la lumière électrique que ces grains d'ambre et de rubis se détachant sur la coupe d'un blanc laitieux, auquel se mêle le vert des feuilles.



Notre grande coupe centrale est accompagnée de quatre petites coupes basses de même porcelaine ajourée (selon la table, on peut réduire ces quatre coupes à deux); sur un fond de verdure d'onctueuses poires blondes sont couchées et de belles pommes toutes rougissantes d'un tel honneur! Bien entendu, on alterne une coupe de poires, une de pommes et, pour compléter l'ensemble, de minces cordons de feuilles de vigne relient toutes ces coupes entre elles.

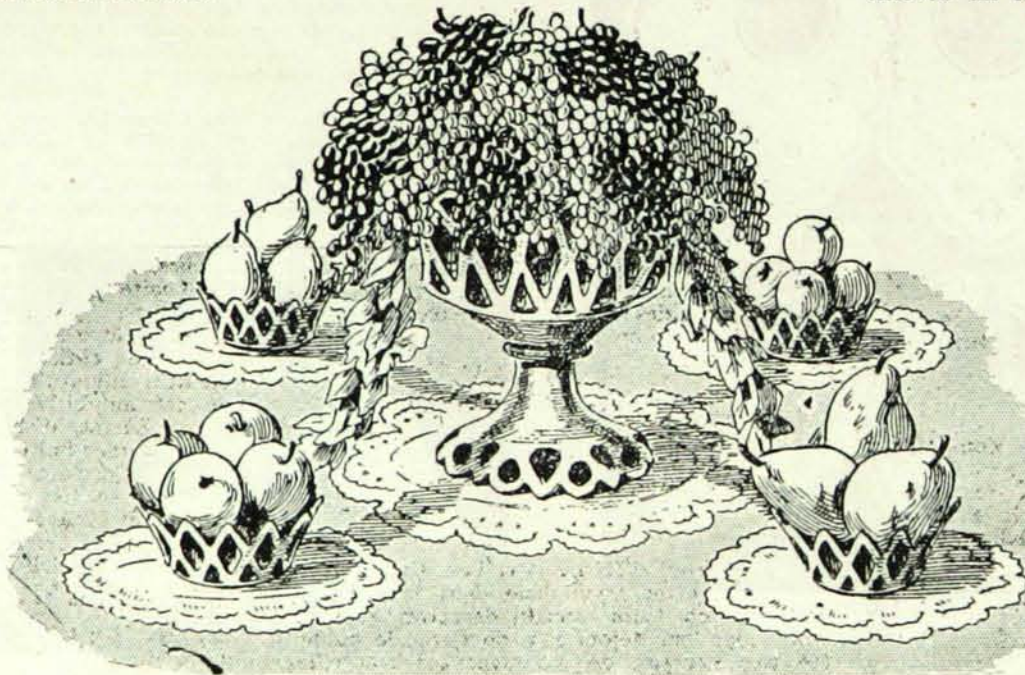
Si vous pouvez établir ces sortes de chaînes avec de fins rameaux de vigne-vierge rouge clair, ce sera ravissant!

Bacchus est royalement fêté!

Un napperon de dentelle sous chaque coupe et votre table présente un coup d'oeil parfait, qui fera sûrement l'admiration de vos hôtes.

Examinons maintenant ce que j'appellerai les présentations séparées qui peuvent être aussi

réussies, car une maîtresse de maison qui ne songerait à la parure de la table que les jours de grand gala, se montrerait vraiment peu aimable pour les siens; son devoir n'est-il pas d'embellir la vie au foyer, de la rendre le plus agréable possible, c'est son joli rôle dans la famille, rôle si



féminin qu'il en est un plaisir, n'est-ce pas, chères lectrices?

Le cristal a repris une place importante dans notre "home", cristal blanc taillé de mille facettes qui étincellent aux lumières comme autant de diamants et cristal de couleur plus gai encore sur la blancheur d'une belle nappe.

Pour une petite table, une grande coupe de cristal rose, garnie de ces feuilles de vigne que l'arrière-saison tache de pourpre et de roux et sur lesquelles s'étagent raisins mélangés, pêches de velours et prunes d'émeraude ou d'ambre doré, fera un surtout magnifique.

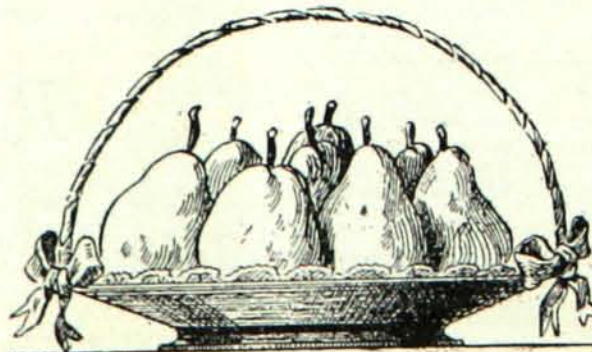
De plus, cela permet d'offrir plusieurs sortes de fruits et même d'utiliser élégamment des fins de compotiers!

Avec une simple assiette à pied, vous ferez un gentil objet en y adaptant une anse de métal tressé qui se fixe de chaque côté par deux petites pinces qu'un petit chou de ruban dissimule, le même ruban peut grimper gaiement après l'anse, ce qui a l'avantage de la dissimuler si besoin est. Ces anses mobiles se trouvent dans tous les grands magasins et sont peu coûteuses.

Sur l'assiette, étendez un de ces fins napperons ocrés faits de fonds de bonnets anciens, ou que vous pouvez composer vous-mêmes en réunissant soigneusement, bouts de légères dentelles, d'aériennes broderies.

Sur ce fond précieux, disposez de belles poires; quelle coquette assiette vous donneront la poire Seigneur à la robe vert tendre, la Fondante des Bois jaune serin, la Louise-Bonne, la beurre Hardy rousse-brune, et tant d'autres, douces comme miel, dont elles ont un peu le parfum.

Ce n'est rien, une assiette de poires!... mais



cette assiette-là c'est un joyau de la table et une promesse de joie pour le palais!

Terminons cette appétissante page par une amusante fantaisie qui présente d'une façon nouvelle et originale le raisin.

Faites l'acquisition de quatre belles grenades, enlevez un large couvercle sur le dessus, pour encourager la travailleuse on l'autorise à croquer tous les grains de roses de l'intérieur, car il s'agit de vider proprement ces grenades.

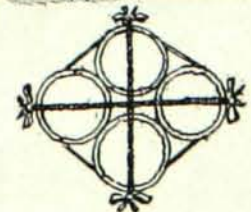
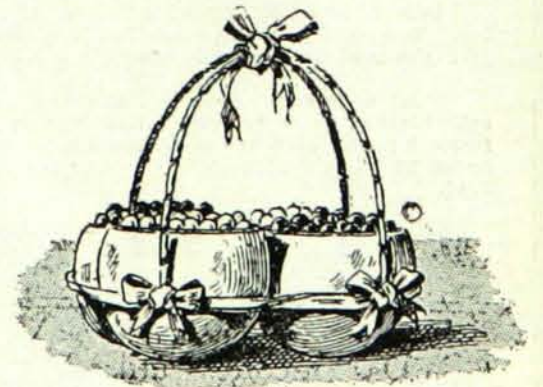
Ensuite, réunir les quatre coupes ainsi réalisées (comme si vous vouliez croiser des salières) et pour les maintenir, afin qu'elles ne forment qu'un seul objet, fixez deux grandes anses de laiton double qui passeront dans l'écorce même des grenades.

Un étroit ruban orange ou vert dissimulera toute cette armature par un heureux enroulement et de petits noeuds bien placés, que vous pouvez même coudre après l'écorce.

L'ensemble est fort coquet et sera une parure pour le buffet, après avoir été celle de la table.

L'intérieur de nos coupes-grenades, bien nettoyé, est tapissé de feuilles de vigne et rempli de beaux grains de raisin, en alternant une coupe-grenade de raisin noir, une de raisin blanc.

On sert ces grains avec une petite pelle à fraises et accompagnés de sucre en poudre, comme les groseilles égrenées.



C'est une gentille nouveauté, que l'on peut qualifier jolie et pratique, car ainsi tous les grains de raisin détachés des grappes et que l'on ne sait comment présenter, sont coquettement utilisés.

Et le même bibelot vous servira tout le long de l'été, tantôt avec les cerises rouges et noires, ou avec les groseilles blanches et rouges et enfin avec nos raisins noirs, blancs ou roses.

Et ce sera une amusante distraction de le confectionner vous-mêmes.

Voyez, mes chères lectrices, comme de la plus simple chose on peut tirer un aimable résultat; sans grever aucunement votre sage budget vous aurez la réputation d'avoir toujours table élégante, d'être une parfaite maîtresse de maison, dont le charme accueillant de votre "home" reste longtemps dans l'esprit des privilégiés qui y sont admis.

"Une véritable petite fée!" dira Monsieur votre époux, flatté et heureux.



# Page de Cuisine

## SACHONS ACHETER LA VOLAILLE

Nous sommes à la saison où nos bonnes ménagères doivent acheter dindes, oies et poulets qui, durant le temps des Fêtes, viendront, sur la Table de famille, faire éclater un sourire de satisfaction et de contentement sur le visage des convives.

Faire de la maison le lieu où se complait notre mari doit être notre but principal, et nous l'obtiendrons sans peine en créant un séjour agréable et en proportionnant nos dépenses à notre budget.

Mais, pour cela, il faut savoir acheter. C'est pourquoi, mes chères lectrices, je me fais un plaisir de vous transmettre quelques conseils qui pourront vous être utiles. Si vous le voulez bien, nous commencerons par les achats de volailles.

Si vous avez l'intention d'acheter une volaille, deux cas absolument différents se présenteront: la volaille est vivante et couverte de ses plumes ou morte et plumée.

### VOLAILLE VIVANTE

Il faut, avant de faire votre achat, si vous achetez une volaille vivante, souffler la plume sur l'estomac et regarder la chair des poules qu'on vous présente. Si cette chair est de grain uni et sans petites aspérités, qu'on appelle du reste la chair de poule, les bêtes seront bonnes. La crête devra être rouge et jamais violette et blanchâtre, car alors il y aurait à craindre de faire l'acquisition de bêtes malades.

Regardez les pattes: les volailles à pattes noires ou grises ont en général une chair supérieure à celles des poules à pattes jaunes.

### LES COQS

Enfin, pour les coqs, l'éperon doit être peut formé, si vous voulez une jeune bête; et, s'il est presque complètement formé, il ne doit pas être dur, si la volaille présentée est de l'année.

Quant à celles que l'on achète toutes tuées, elles ont, à la ville, très souvent, l'inconvénient d'avoir été imparfaitement vidées, car les expéditeurs ne s'inquiètent pas d'autre chose que de supprimer la partie des intestins qui pourrait corrompre la volaille pendant le transport.

L'examen, chez le marchand, d'une volaille quelconque, doit, avec un peu d'habitude, se faire presque instantanément, et cependant il porte sur trois points principaux: l'âge de la bête, sa fraîcheur et la qualité de sa chair.

### VOLAILLE MORTE

Dans la volaille morte, cet examen demande plus d'attention, car, pour vendre un vieux coq pour un jeune, beaucoup de marchands n'hésitent pas à couper l'ergot et à le faire presque disparaître.

Passez le doigt sur le point légèrement arrondi et regardez-le de très près; je vous conseille, s'il a été coupé, de refuser la bête.

Après l'ergot, examinez les pattes. La peau doit en être fine et les jointures un peu grasses; de plus, les écailles des pattes doivent être brillantes. Mais, si les jointures sont minces et comme séchées et les écailles ternes, soyez certaines que vous vous trouverez devant une vieille volaille.

La grosseur du cou présente aussi

un grand intérêt il doit être fort et renflé, car les vieilles poules ont le cou maigre.

Enfin, les marchands peu scrupuleux engraisent souvent à outrance des vieilles poules, qu'ils vous présentent pour des poulardes. En ce cas, regardez l'ouverture du croupion et, si elle est très large, n'achetez pas la prétendue poularde, qui n'est qu'une vieille poule qui a pondu longtemps.

### PASSONS A LA FRAICHEUR

Regardez d'abord les yeux: s'ils sont ternes et rentrés, n'achetez pas. De même, si la saignée n'est plus rouge vif, mais de couleur brune, absentez-vous.

Enfin n'achetez jamais sans ouvrir le bec de la volaille et sentez. Si la volaille est fraîche, elle ne sentira rien; une par trop rassis dégagera une odeur fade.

### QUALITE DE LA CHAIR

La peau doit être blanche et lisse, sans chair de poule. De plus, si la volaille a la chair rouge sur les blancs, sous les ailerons, c'est qu'elle a été mal nourrie.

Une volaille bien engraisée doit avoir là une couche de graisse blanche et parfaitement unie.

Enfin, le croupion doit être blanc, légèrement rose, et couvert d'une légère couche de graisse qui vient se fondre dans le dos en remontant. Mais, si le "bonnet d'évêque" est rougeâtre, n'achetez pas, car la volaille aura été mal nourrie et élevée dans un poulailler malpropre.

### DINDES ET DINDONS

Entre les dindons et les dindes, il ne faut pas hésiter: la chair de dinde est supérieure à celle du dindon.

Il y a également deux espèces de dindons: ceux à pattes noires et les autres à pattes blanches. Par expérience personnelle, je conseille de ne jamais acheter de dindons à pattes blanches, la chair en est filandreuse.

Si vous achetez un dindon tué, vous lui ferez subir l'examen que je viens de décrire pour les autres volailles. Mais si vous faites l'acquisition d'un dindon vivant, non seulement il faudra vous assurer du poids de la bête, mais vous devrez également, en le soupesant, vérifier de la main gauche si le jabot est plein ou vide, car des marchands peu scrupuleux n'hésitent pas à gaver outre mesure le dindon avant de le porter au marché. Il en résulte que vous achetez alors du grain non digéré pour de la viande. De plus, l'animal qui a jeûné est de meilleure conservation que celui gavé au moment de la venue.

### L'OIE

N'achetez jamais d'oie vivante, parce que, sous la grosse plume qui le couvre, vous ne savez jamais au juste si elle est jeune ou vieille.

Pour une oie morte, il est très facile de savoir si elle est jeune. Tout d'abord, vous regarderez si la peau est fine, la graisse bien blanche et la chair blanchâtre. Si cette chair était rougeâtre, la bête aurait été mal nourrie.

Enfin, prenez l'oie par le cou, de la main droite et soupesez-la par la mandibule inférieure. Si le bec casse, l'oie est jeune, s'il résiste au poids du corps elle est vieille: la vieille oie, a de plus, la chair jaune.

# Ce fut probablement la Reine d'Espagne!



**N**OUS demandions à notre conseillère en diététique d'où venait le mot "brioche espagnole". A notre surprise, elle ne le savait pas. C'est peut-être la reine d'Espagne qui fut sa marraine, car lors d'une réunion sociale au palais, elle s'écria en goûtant un gâteau délicieux fait par Don Chef: "Je raffole de cette brioche espagnole". C'est vrai, il n'y a pas à le nier ce gâteau, fait d'après la recette suivante, mérite une louange universelle.

- |   |                              |
|---|------------------------------|
| 3/4 tasse de beurre                       | 1/4 cuiller à thé de sel     |
| 1 1/2 tasses de sucre brun                | 1 cuiller à thé de cannelle  |
| 3 oeufs                                   | 1 cuiller à thé de gingembre |
| 2 tasses de farine                        | 1/2 cuiller à thé de muscade |
| 4 cuillers à thé de poudre à pâte Magique | 3/4 tasse de lait            |

Sasser ensemble 2 ou 3 fois, la farine, la poudre à pâte et les épices, y ajouter le sucre; faire fondre le beurre doucement, adjoindre au premier mélange; les oeufs battus et le lait ensuite. Bien battre, placer dans une casserole graissée et cuire au four modérément chaud pendant 30 minutes. Laisser refroidir et glacer ensuite.

Faites vos pâtisseries vous-même avec la  
**POUDRE A PATE MAGIQUE**  
pour plus de satisfaction et d'économie

## UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES



### TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse. Incluez trois timbres et adressez: Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.

EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES



## Gin Canadien

Melchers

# Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

( Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited  
MONTREAL





# Le Noël de Champlain

NOËL! Noël! chantait le vent dans les arbres de la forêt; Noël! Noël! clamaient les eaux du grand fleuve et des cataractes voisines. Les flocons de neige tombaient lentement, lentement sur la terre sauvage de la Nouvelle-France, transformant en pyramides immaculées les pins sombres et rugueux. Noël! Noël! vibraient tous les cœurs des colons. La nature entière semblait s'être concertée pour faire grand, beau et majestueux l'anniversaire de la naissance du Christ Rédempteur, en cette nuit du vingt-quatre décembre mil six cent trente-cinq et cependant les quelques personnes qui se dirigeaient vers la petite église de Québec semblaient en proie à la plus lancinante angoisse...

C'est qu'en cette veille de Noël, le bon Sieur Samuel de Champlain, ce soldat au cœur de mère, ce père aimé et respecté, ce défenseur inlassable de la chétive colonie, agonisait derrière les murs de l'"Abitation"...

Lui que l'on avait vu tant de fois affronter impunément tous les dangers, échapper miraculeusement aux flèches des Iroquois, déjouer les complots des siens, ce beau vieillard portant encore si fièrement rapière et mousquet, toujours le premier à l'attaque, lui que l'on s'était habitué à croire invulnérable, voilà qu'il gisait maintenant sur un pauvre lit de sangles, attendant avec sa chrétienne résignation l'instant suprême où il paraîtrait devant son Souverain Juge...

Minuit allait bientôt sonner, le père Lallemant, son confesseur, venait de quitter le moribond après lui avoir apporté une dernière fois le Pain des forts. Seul, le rude Bras de Fer de Châteaufort, son impétueux lieutenant, demeurait à son chevet.

Les paupières closes, l'esprit calme et lucide sous la menace de la mort, Champlain priait: "Sire Jésus, votre féal serviteur vous fait l'offrande de sa vie, de cette vie misérable qu'il aurait voulu dépenser en son entier en votre gracieux service... Je ne reverrai pas avant de recevoir place en votre auguste sein ma vieille province de Saintonge et la Dame que, dans votre

merci, vous avez daigné me bailler pour épouse; mais puisque votre sagesse a édicté contre moi cette suprême épreuve, je plie le genou devant votre vouloir et de cette dernière affliction, je vous rends hommage, mon gracieux Sire...

"Monseigneur Jésus, oyez mon ultime supplication! Vous qui, étant de toute éternité Dieu omnipotent, avez voulu subir supplice de félon et de traître en expirant sur la croix entre deux larrons, jetez sur votre créature un regard de bonté. Par les sueurs de sang que transpira votre corps sacré dedans le jardin des oliviers, lors qu'au port de votre vie terrestre, vous voyiez de vos yeux divins les crimes qui continueraient à se commettre sur cette terre que vous étiez venu sauver, faites germer, lever et s'épanouir la chétive semence de foi et de civilisation que votre humble vassal a jetée sur ce sol de la Nouvelle-France... Ce grain de foi chrétienne et de pensée

française que votre féal a mis en terre canadienne, c'est le grain de sénévé dont vous parliez jadis dans un bourg de Judée, sans votre auguste assistance, il dépérira lamentablement, les ennemis de votre foi sacrée et de notre doux Sire, le bon roi Louis, l'étoufferont sous leurs talons; mais un seul de vos regards divins suffira pour écarter de lui les ronces, les pierres et les embûches et en faire un arbre majestueux s'élevant dans les airs en hommage à votre Divine royauté. Je vous demande cette grâce, Sire Jésus, mon céleste suzerain, et prie la Haute et puissante Dame, Marie, votre auguste mère, vierge dans sa conception, reine douairière du ciel, de joindre sa supplique à

les habitations, les moeurs et les costumes étaient changés! Comme aussi le modeste grain de sénévé avait grandi et s'était multiplié!!!!

A perte de vue s'élevaient de somptueuses maisons auprès desquelles l'"Abitation" aurait paru une bicoque et de cet amas de constructions perçaient d'innombrables clochers que surmontait la croix de la rédemption. Le fleuve était sillonné de véritables flottes de bateaux ne portant pas la moindre voile mais avançant plus rapidement que les plus fins voiliers qu'il n'eut jamais connus et ce, en répandant des nuages de fumée. Là-bas, sur la côte de Lévis, une théorie de chariots, reliés l'un à l'autre, avançait avec une rapidité vertigineuse et ce, sans le concours d'aucun cheval, âne ou boeuf... Les rues de la ville étaient sillonnées de curieux véhicules qui, sans l'aide d'aucune force animale, allaient à une grande vitesse... Le murmure des rues apportait à ses oreilles l'écho du doux parler de France et enfin, comme, par une puissance surhumaine, sa vue pouvait s'étendre à des centaines de milles de distance, il aperçut, dispersés dans tout le pays, des milliers de bourgs, des villes et, pointant de ces centres de civilisation, des milliers de clochers surmontés de la croix du Christ et du coq gaulois...

Ebahi, Champlain contemplait ces merveilles quand sa vue fut attirée par un curieux oiseau qui s'avancait à une vitesse vertigineuse vers lui. Cet oiseau semblait avoir des ailes rigides et ne se mouvoir que grâce au mouvement giratoire qu'il imposait à sa tête... Mais, ô terreur! l'oiseau vint se poser délicatement sur le sol et de son sein deux hommes sortirent:

—Messire Jésus! s'exclama le Gouverneur en son effroi.

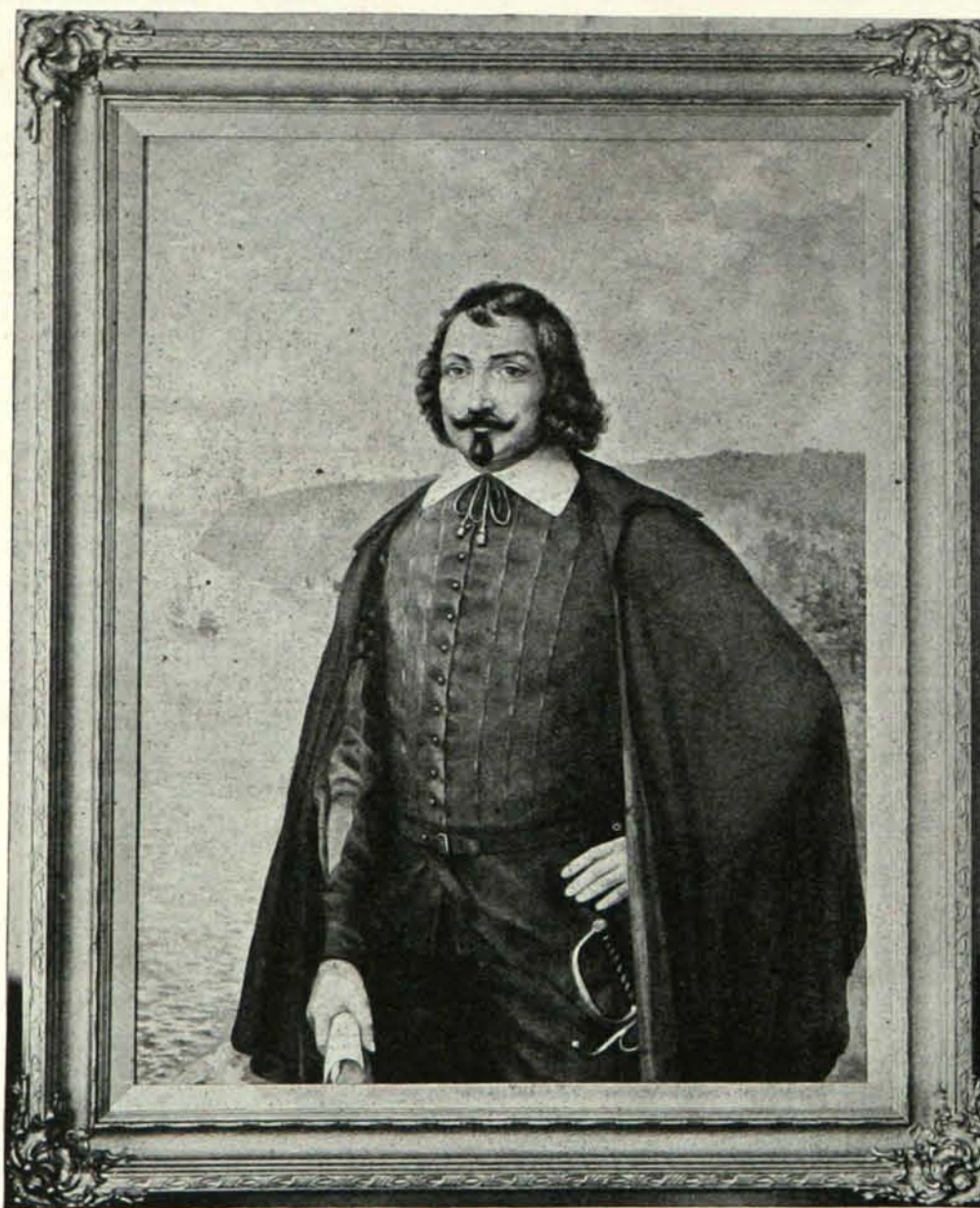
Instantanément, la vision disparut et, quand Champlain rouvrit les yeux, il n'avait devant lui que la haute stature de Bras de Fer de Châteaufort, toujours immobile au chevet de son supérieur et qui, de sa lourde grosse main de guerrier, écrasait gauchement les larmes perlant sur ses joues.

—Ce n'était qu'un rêve...

murmura Champlain, un rêve, mais un rêve si beau! Et, portant à ses lèvres l'emblème du Christ expirant sur la croix, il s'abîma dans sa prière.

Quelques heures plus tard, suivant l'expression du jésuite Le Jeune, qui fit son oraison funèbre, pendant que dans tout l'univers chrétien on célébrait l'anniversaire de la naissance du Christ, le fondateur de Québec "prit une nouvelle naissance au ciel."

N. D. L. R.—La belle photographie de l'illustre fondateur de Québec que nous publions dans cette page est une reproduction d'une toile due au pinceau de l'artiste canadien, Charles Huot, toile qui orne le hall d'entrée du Château Champlain, un des hôtels les plus fashionables de Québec.





# L'abbé Etienne Blanchard

## Sa vie et ses œuvres

**C**HAQUE mois, depuis plus d'un an, "Mon Magazine" a le privilège de fournir à ses lecteurs une page illustrée, extraite de "2000 mots bilingues", de l'abbé Etienne Blanchard. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui les notes biographiques suivantes de cet actif philologue.

Né à Saint-Jean-Baptiste de Rouville, le 19 février 1883. A consacré 15 ans à l'expansion et à l'épuration de la langue française par de nombreux ouvrages et conférences philologiques. Est l'auteur des ouvrages de lexicographie suivants :

- En garde! (Six éditions, 45,000 exemplaires);
- En Français! (13,000 exemplaires);
- Bon Langage (Cinq éditions, 25,000 exemplaires);
- Recueil d'idées (5,000 exemplaires);
- 1000 mots illustrés (5,000 exemplaires);

Catalogue spécial de Philologie française (5,000 exemplaires);  
2000 mots bilingues par l'image (Trois éditions, 45,000 exemplaires);  
Le bon français en affaires (Deux éditions, 5,000 exemplaires);

Les Jeux de cartes du Bon Langage (Cinq séries de 5,000 exemplaires chacune, 25,000 exemplaires en tout).

Il fut collaborateur à la Revue des Indépendants de Paris et est cité dans son Anthologie, à la Revue canadienne, à l'Action française, de Montréal, au Devoir, et pendant plusieurs années chargé d'une chronique hebdomadaire sur le Bon Langage publiée dans La Presse de Montréal.

Grande a été l'influence exercée par l'abbé Blanchard sur le langage de nos gens par ses ouvrages, ses conseils, ses conférences, ses articles de journaux qui ne manquent jamais de sens pratique. Il y a quinze ans, les annonces de nos grands magasins que publiaient les journaux étaient loin d'être irréprochables. L'abbé Blanchard entra en communication avec les chefs de publicité de ces diverses maisons, leur passa la série de ses ouvrages, leur signala les anglicismes et termes impropres à faire disparaître des annonces et des affiches, et aujourd'hui, avec leur toilette nouvelle, ces annonces ont révolutionné tout le langage commercial de la province. Il a revisé, du point de vue linguistique, les catalogues de nombreuses maisons d'affaires. Les phrases en ont été rendues plus brèves, plus claires, moins lourdes, moins calquées sur l'anglais. Le peuple, lisant les annonces, s'en assimile vite les mots et les tournures, et, au comptoir, se sert des mots qu'il a lus. Ces mots, imprimés sur la rétine, viennent à l'idée de nos gens quand en vient l'occasion, et c'est ainsi que le langage populaire s'échenille, s'épure et se perfectionne. Les nombreuses conférences de l'abbé Blanchard ont aussi exercé un grand rôle à ce sujet.

"L'abbé Blanchard est inlassable dans son effort pour corriger notre langage qui en a tant besoin... Ses ouvrages ont déjà fait merveille dans les écoles primaires et dans plusieurs de nos collèges classiques; ils sont en train de pénétrer dans les ateliers." (Le Canada français, organe de l'université Laval, de Québec).

On pouvait lire dans La Presse du 20 juillet 1921 : "Sa longue liste d'ouvrages pratiques a contribué à rendre plus pur le parler de notre jeunesse étudiante. Les annonceurs y ont puisé une foule d'idées et de mots à adopter qui ont donné aux réclames des journaux et aux affiches une note plus française."

"C'est pourquoi nous désirons que



L'Abbé ETIENNE BLANCHARD  
auteur de plusieurs ouvrages sur le  
Bon Langage.

ceux qui ont pour devoir de reconnaître les mérites et de les récompenser n'oublient pas l'oeuvre excellente accomplie par ce prêtre patriote. En l'honorant et en honorant ses travaux, ils feraient un beau geste auquel applaudiraient tous les vaillants défenseurs et propagateurs de la langue française."

Terminons ces notes biographiques de M. R. Ouimet, par cet extrait de "l'Histoire de la littérature canadienne-française", p. 145 :

"Son courage et son zèle ne connaissent point de baisse dans la lourde tâche qu'il s'est imposée de corriger le langage de ses compatriotes. Son influence a pénétré dans toutes les classes de la société, dans les maisons d'éducation, dans les familles, dans le commerce, l'industrie, les professions, les métiers, les jeux, etc. Tous, nous avons profité largement des ouvrages pratiques de ce prêtre philologue et patriote."

### L'éducation physique

**D**ANS le journal l'Auto, M. Gustave Milet, donne quelques citations et appréciations d'Alexandre Dumas sur les méthodes qui devraient présider à l'éducation générale de nous, les jeunes.

Voici quelques-unes des réflexions de cet esprit si fin et si délié; elles datent du milieu du XIXe siècle, mais seraient certainement à leur place encore aujourd'hui!

Si vous voulez faire de votre fils un homme intelligent, commencez par en faire un homme sain.

Si j'étais roi de France, il n'entrerait pas un enfant dans les villes avant qu'il ait l'âge de douze ans. Jusque-là, il vivrait à l'air, au soleil, dans les champs, dans les bois.

Mettez l'éducation physique de l'enfant au premier plan de la vie.

Familiarisez l'enfant avec l'eau et habituez-le aux ablutions fréquentes. Le punir par tous les moyens possibles quand il est en faute, excepté par la privation d'air, de sommeil et de nourriture.

Alexandre Dumas fils a repris en cette matière la tradition de Rabelais et de Montaigne.  
Qu'il en soit loué!



Une peau et un teint ayant la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse. Une beauté qui fascine et attire irrésistiblement tous les regards. La Crème Orientale de Gouraud vous montrera comment vous pourrez obtenir aisément et en peu de temps, ce charme subtil et séduisant.

## CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

donne une apparence douce, lisse et satinée au visage, au cou, aux bras, épaules ou aux mains, ce qui est un service indispensable pour les affaires de soirées. Étant astringente et antiseptique, cette crème est excellente pour faire disparaître les défauts du teint et les rides et raffermir les joues. Se fait en trois teintes: blanche, chair et rachel.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial des préparations Gouraud pour la toilette, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale de Gouraud.

F-14 Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Qué.

Ferd. T. Hopkins & Son, 427, St-François Xavier, Montréal, Qué.

## ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL DE MUSIQUE "LA LYRE"

Paraît tous les mois, avec douze pages de musique valant plus de \$1.00 chaque fois.—  
En plus d'une littérature musicale choisie.

ABONNEMENT: Par An: \$2.50 — 6 mois: \$1.50 — Le Numéro: 25c

### Poils follets Détruits pour toujours



"Je fus émerveillée du merveilleux changement dans mon apparence après avoir suivi quelques traitements au système Tricho. Mes poils sont disparus complètement et n'ont jamais reparu."

Renseignez-vous sur le système Tricho

**DRUM & DRUM** (Montréal) Limited

Exclusivement autorisés à appliquer le traitement Tricho à Montréal.  
307, IMMEUBLE KEEFER  
1440, RUE STE-CATHERINE OUEST  
Tél. Uptown 2057 — Montréal

**BUREAU A QUEBEC**  
Ch. 409, EDIFICE QUEBEC POWER  
Téléphone: 3-3869

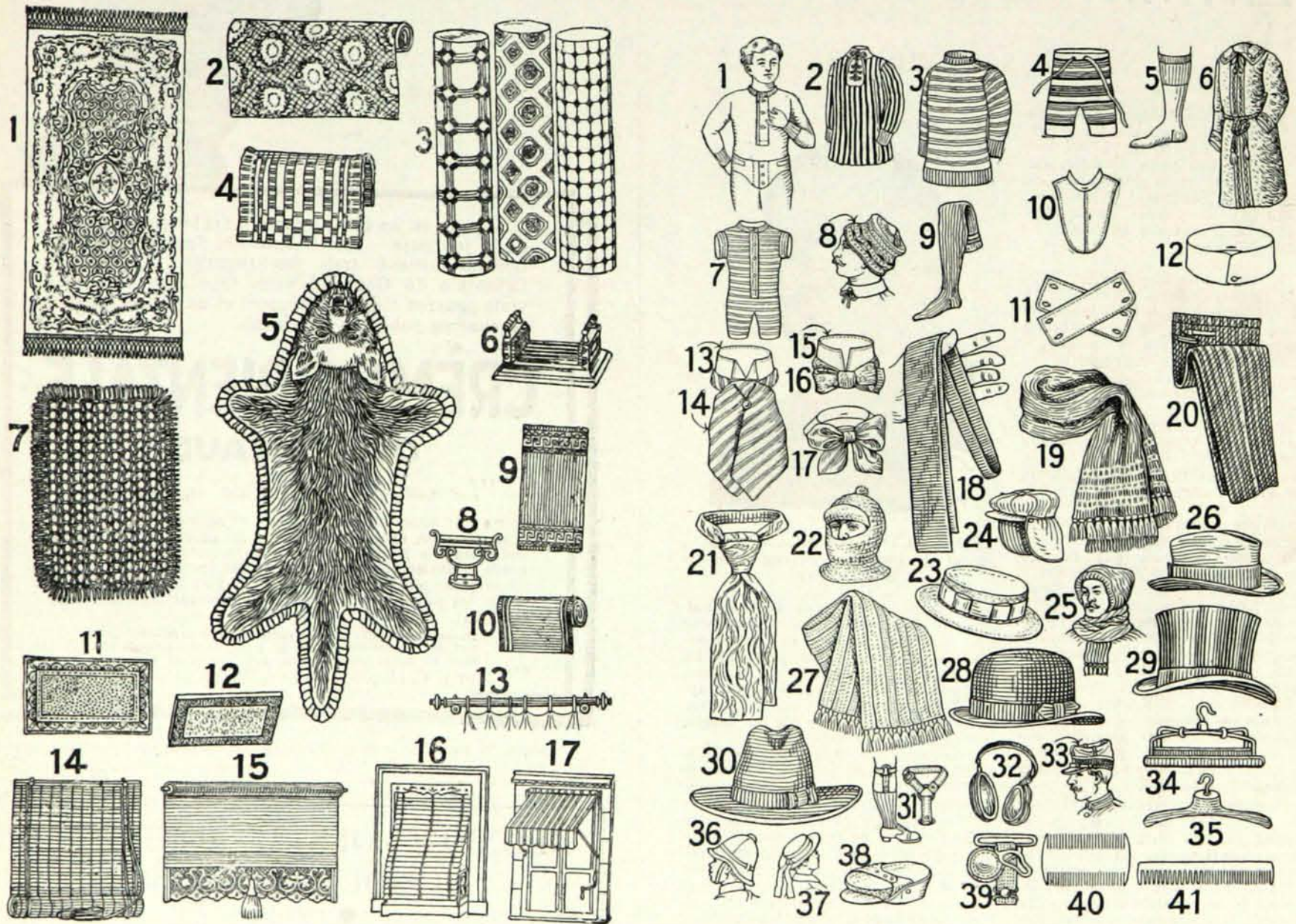
**MAL À LA GORGE**  
Gargarisez-vous au Minard coupé d'eau et prenez d'heure en heure, une demi-cuillerée à thé de Minard mêlé de sirop. Soulagement rapide et certain des cas de croup, enrouement, esquinancie, et autres affections.

**Liniment Blanc Supérieur est**

**MINARD**  
TRIOMPHE DE LA DOULEUR



# Parlons mieux!



Extrait de 2,000 mots bilingues par l'image, par l'abbé Etienne Blanchard. Prix : 30c. Du même auteur : *Dictionnaire du Bon Langage* (60c pour n'importe laquelle des quatre éditions) ; *Jeux de Cartes du Bon Langage* (35c) ; *En garde !* (40c) ; *Le Bon Français en Affaires* (50c) ; *1,000 mots illustrés* (50c) ; *Recueil d'idées*, qui vient de paraître (75c). Le tout franco. Timbres acceptés. Adresse : L'abbé Etienne Blanchard, Eglise St-Jacques, Montréal.

## TAPIS ET RIDEAUX

- |   |  |
|---|--|
| <p>1. Carpette<br/>Hearth rug.<br/>Se dit aussi: descente de lit.</p> <p>2. Moquette.<br/>Wilton carpet.</p> <p>Tapis de luxe en étoffe veloutée qui recouvre le parquet des appartements luxueux. Ne pas confondre avec prélat qui est une grosse toile dont on recouvre les bateaux, les voitures pour garantir les marchandises, les bagages, etc., de la pluie.</p> <p>3. Linoléum.<br/>Prelart, linoleum carpet.</p> <p>Sorte de tissu imperméable, fait d'une toile de jute, enduite d'huile de lin et de liège en poudre.</p> <p>4. Paillason.<br/>Straw mat, door mat.</p> <p>5. Carpette fourrée.<br/>Skin carpet.</p> <p>6. Grattépiéd, décrotoir.<br/>Door scraper.</p> <p>7. Grille de porte.<br/>Wire door-mat.</p> <p>Grille-décrottoir en treillage métallique.</p> <p>8. Grattépiéd.<br/>Door scraper.</p> <p>9. Tapis de passage.<br/>Way carpet.</p> <p>10. Tapis d'escalier.<br/>Stair oilcloth.</p> | <p>11. Devant de lavabo.<br/>Sink rug.</p> <p>12. Paillason.<br/>Straw mat, door mat.</p> <p>13. Tube, bagueite.<br/>Curtain pole.</p> <p>On peut dire aussi: tringle à rideau.</p> <p>14. Store-bois.<br/>Wooden blind.</p> <p>Formé de minces lattes s'enroulant à l'aide d'une corde.</p> <p>15. Store.<br/>Window shade, blind.</p> <p>Ce mot ne vient pas de l'anglais store, mais de l'italien stora.</p> <p>16. Jalousie.<br/>Venetian blind.</p> <p>Il ne faut pas confondre la jalousie et la persienne. Cette dernière est faite de lames minces placées obliquement et montées sur un châssis s'ouvrant au dehors ou à l'intérieur. Comme les jalousies, les persiennes ont la fonction d'abriter les appartements contre le soleil.</p> <p>17. Banne.<br/>Awning.</p> <p>Ne pas confondre avec au-vent, petit toit en saillie qui garantit une porte ou une fenêtre et qui fait partie de la construction.</p> |
|---|--|

## CHEMISERIE, BONNETERIE, CHAPELLERIE

- |  |   |
|--|---|
| <p>1. Gilet de dessous, camisole.<br/>Undervest, underwear.</p> <p>2. Maillot, veston-tricot.<br/>Jersey.</p> <p>3. Chandail.<br/>Sweater.</p> <p>4. Caleçon de bain, maillot.<br/>Breeches.</p> <p>5. Chaussettes (pas chaussons).<br/>Socks.</p> <p>6. Robe de chambre.<br/>Night gown.</p> <p>7. Maillot de bain.<br/>Bath suit.</p> <p>8. Toque.<br/>Cap.</p> <p>9. Bas.<br/>Stockings.</p> <p>10. Plastron (de chemise).<br/>Shirt front.</p> <p>11. Manchettes.<br/>Cuffs.</p> <p>12. Faux-col.<br/>Collar.</p> <p>Ne pas confondre avec collet.</p> <p>13. Faux-col à becs angulaires.<br/>Turned point collar.</p> <p>14. Cravate-plastron.<br/>neckwear.</p> <p>15. Faux-col droit.<br/>Straight collar.</p> <p>16. Cravate bouclée.<br/>Bow string.</p> <p>17. Cravate-papillon.<br/>Butterfly necktie.</p> <p>18. Cravate à nouer.<br/>Open-end tie.</p> <p>19. Echarpe, foulard.<br/>Scarf, foulard.</p> <p>20. Pantalon.<br/>Pants.</p> <p>Quand la culotte descend jusqu'aux pieds, elle prend le nom de pantalon, à cause de saint Pantaléon qui en propagea l'usage.</p> | <p>21. Cravate nouée.<br/>Fastened necktie.</p> <p>22. Passe-montagne.<br/>Aviation cap.</p> <p>23. Canotier.<br/>Sailor hat.</p> <p>24. Couvrenuque.<br/>Nape protector.</p> <p>25. Cachenez (pas nuage).<br/>Cloud, neck wrapper.</p> <p>26. Feutre mou, feutre souple.<br/>Soft hat.</p> <p>27. Cachecol.<br/>Muffler, scarf.</p> <p>28. Melon, feutre rigide.<br/>Derby, stiff hat.</p> <p>29. Chapeau de soie.<br/>Silk hat.</p> <p>30. Sombrero.<br/>Sombrero.</p> <p>31. Jarretelle, fixechaussette.<br/>Men's garter.</p> <p>32. Cache-oreille.<br/>Ear protector, ear flap.</p> <p>33. Képi (de l'alle. kappe).<br/>Kepi.</p> <p>34. Presse-pantalon.<br/>Pants hanger.</p> <p>35. Cintre, étendeur.<br/>Coat hanger.</p> <p>36. Casque colonial.<br/>Colonial cap.</p> <p>37. Chapeau marin.<br/>Sailor hat.</p> <p>38. Casquette à rabat.<br/>Ear-flap cap.</p> <p>39. Supportbas.<br/>Stocking clip.</p> <p>40. Décrassoir, peigne fin.<br/>Fine comb.</p> <p>41. Démêloir.<br/>Large-toothed comb.</p> |
|--|---|



# A COUPS D'AILES

(Suite de la page 13)

—A la grâce de Dieu! affirme Gauthé.

Et je répons avec mon fatalisme qui l'effraye :

—C'est écrit, ma vieille bonne.

La guerre! Les passions déchaînées, les hommes s'entre-tuant, le règne du pacifisme aboli, pour des mois peut-être; mais, avec les moyens de destruction que nous valent... vingt siècles de civilisation, la lutte sera acharnée et courte, je crois.

La guerre!... Il me faudra m'en aller... quitter ma Magda, presque au lendemain de notre mariage!

J'éloigne ces pensées; elles me font trop mal.

1er août.

J'ai dû tout lui dire; les événements se précipitent; demain, l'épée de Damoclès sera peut-être retombée sur nos têtes. Elle a été admirable, plus forte que moi devant le sacrifice. Certaines femmes ne se révèlent vraiment elles-mêmes qu'aux heures de douleur.

Notre vieux sang français parle plus haut encore que notre amour... Nous avons passé l'après-midi à Nancy. L'effervescence, je dirais même l'enthousiasme est partout. L'image glorieuse tant désirée de la revanche flotte sur la ville; elle se reflète sur les visages, dans les yeux clairs qui rayonnent...

4 août.

La guerre est déclarée. Je pars ce soir rejoindre mon dépôt, à Belfort. Je me sens une âme nouvelle dans un corps neuf. Je ne faiblirai pas au moment de l'adieu parce qu'il y a en moi une force irrésistible qui m'entraîne vers la frontière.

Je vais combattre les casques à pointe, l'ennemi héréditaire de notre pays. Cette pensée me met le cœur en joie. Mon être blasé et amer, mon "moi" égoïste et sceptique, a disparu. Je suis un soldat enivré de l'idée des

batailles, un Français qui aspire à devenir un héros pour la gloire de sa patrie...

J'ai confié ma Magda à Gauthé; elle veut rester ici pour être plus près de moi...

Elle m'est chère désespérément, et je la quitte... pour toujours peut-être...

## DEUXIEME PARTIE

### JOURNAL DE MAGDA

6 août.

Gauthé m'a trouvée en larmes dans le petit boudoir rose où nous vivions si heureux depuis deux mois. Elle a essayé de me remonter. J'ai l'impression d'être une épave ballottée au gré d'un océan de douleur.

7 août.

Il y a quatre jours!... il était encore là. Oh! ce départ! Après avoir terminé ses paquets, Jean m'a entraînée, dehors, à mon endroit favori. Bordé par le rosier un mur bas serti de mousse, s'allonge au bord de la Meurthe. Il m'a fait asseoir sur la pierre tiède. Sa grande stature projetait sur moi une ombre mouvante que je voudrais encore sentir passer sur mon visage. Je me mordais les lèvres pour ne pas pleurer. Ses mains tremblaient en serrant les miennes. Il me disait des mots de tendresse d'un voix vibrante.

—Quand nous retrouverons-nous ensemble? ai-je demandé. Mon Jean, on ne sent qu'au moment de le perdre tout le prix du bonheur.

Le soleil baissait; mon petit mur se patinait de rose cendré. La rivière devenait pourpre; dans l'eau lumineuse, nos deux silhouettes ont tremblé une minute... puis elles se sont effacées lentement.

Je l'ai regardé s'en aller dans la chaude clarté de cette fin de soirée. Avant de franchir la grille, il s'est retourné vers moi pour un dernier adieu.

Quand je n'ai plus vu sa chère silhouette, je suis rentrée. Je ne pleurais pas, j'étais étourdie comme après un grand choc. J'ai croisé Gauthé dans le vestibule :

—Madame est servie, m'a annoncé la bonne créature, Madame a besoin de se restaurer, aussi je lui ai fait un dîner bien soigné.

—Merci Gauthé, je ne mangerai pas ce soir, ai-je répondu.

Elle m'a suivie d'un regard navré. J'ai regagné mon boudoir; tout y est calme et riant comme aux jours heureux. Je me suis assise devant son bureau où flotte encore l'odeur fine du tabac anglais qu'il affectionne; des pages inachevées traînent; quelques livres à titres sévères s'amoncellent dans un coin. Toute sa vie intellectuelle, toute sa grande pensée dorment là.

Mais j'ai aperçu derrière le Gallé couleur d'aurore un cadre veuf de sa photo.

C'était une petite photo de moi prise pendant notre voyage de noces, dans un délicieux paysage norvégien. Il l'avait mise à la place d'honneur et la fleurissait, chaque jour, de boutons de bengales ou d'églantines pâles.

Ce souvenir trop doux a passé sur mon cœur comme un raz de marée violent qui brise tout sur son passage.

Alors, j'ai pleuré.

10 août.

Je rentrais, hier matin, d'une promenade monotone. Les collines de l'Est, bariolées de cultures diverses dormaient sous le soleil. Est-ce le vrai sommeil ou plutôt l'immobilité effrayante de la bête qui fixe sa proie

en attendant le moment propice de s'élançer sur elle?

J'étais triste. Ce pays tragique, cette terre "sanglante", sa terre, m'oppressent... et cependant, comme je l'y retrouve partout!

Gauthé me guettait sur le perron. Dès que j'ai eu passé le porche, elle a couru à moi :

—Madame, une lettre de M. Jean!

Ma première lettre! Fébrilement j'ai déchiré l'enveloppe. Deux lignes serrées :

"Ma chérie, je passerai à Rosières dans la journée du 10 avec tout mon régiment. Sois sur la route de Vitrimont.

Un mot de tendresse; c'est tout.

—Bonne nouvelle, Madame? questionne Gauthé avec la familiarité des vieux serviteurs.

Je lui tends les feuillets. Une joie intense brille dans mes yeux; d'avance je savoure ce revoir, et, soudain, ce jour d'été me paraît radieux, plus précieux qu'aucun autre.

... Je suis partie sans vouloir déjeuner :

—Mais, Gauthé, ai-je expliqué, "il" peut être là d'un moment à l'autre; si j'allais le manquer!

J'ai couru d'un trait jusqu'au bout du parc. Puis, plus doucement, j'ai franchi le pont de Portieux et j'ai choisi, pour l'attente, un rond d'herbe fraîche. Le chemin montait à cet endroit; les chevaux ralentiraient sans doute; je le verrai ainsi plus longtemps.

J'avais croisé mes mains sur mes genoux; le calme un peu oppressant de cette lourde après-midi d'août berçait mes rêves aimants. Oh! les privilèges de la jeunesse! j'oubliais l'avenir menaçant pour ne songer qu'au présent.

Un bruit de feuilles foulées a interrompu mes chères pensées. Je me suis retournée. Gauthé arrivait, toute rou-

(Suite à la page 31)

**New York's  
Newest Hotel.**

Dans le voisinage de toutes les activités. 600 chambres bien éclairées, avec bain, éventail électrique, eau glacée.

Chambre simple. . . \$3.00  
Chambre double. . . \$4.00

Restaurant et luncheonette exceptionnels.

Télégraphiez à nos frais pour vous faire réserver vos chambres

**HOTEL PICCADILLY**  
227 West 45th St. at B'way - New York  
F. D. SOFIELD - MANAGING DIR.





# La Page des Enfants



## AMUSONS-NOUS

### DEVINETTES ET CHARADES (Envoi de Bijou)

Q. — Quel est le fleuve le plus éloigné de la mer (l'amer)?

R. — C'est le Doubs, (le doux.)

Q. — Quel est le jour le plus haut de l'année?

R. — Le mardi gras, parce que le lendemain, il faut descendre. (Des cendres.)

Q. — Quel est le chiffre le plus important?

R. — 99 parce qu'il est pressant (près cent.)

### CHARADES

Sain est mon premier,  
Doux est mon dernier  
Gras est mon entier.

Saindoux

Mon premier dit la vérité  
Mon second donne le mensonge  
Je suis un adjectif très connu

Vraiment

### AUX ECOLIERS

Avant de savoir l'allemand,  
La physique et le latin même,  
Aimez! c'est le commencement;  
Aimez sans honte et vaillamment aime  
Mais il est trop généreux.

D'aiment out bas et bouche close  
A ceux que l'on veut rendre heureux  
Des souhaits que l'on fait pour eux  
Il faut dire au moins quelque chose.  
Les vrais bons coeurs sont transparents  
On y voit toute leur tendresse.

Ah! chers petits indifférents,  
Gâtez un peu vos vieux parents;  
Leur bonheur est dans vos caresses!  
C'est beaucoup d'avoir la bonté!  
Montrez-la bien, qu'on en jouisse!  
Il faut que, dès avant l'été.

En fleurs de grâce et de gaité  
Votre bon coeur s'épanouisse,  
Voyez: dans le meilleur terrain  
Parmi les blés murs et superbes  
C'est Dieu qui mêla de sa main  
Le bluet d'azur au bon grain

Le pavot rouge à l'or des gerbes  
Vous aussi, savants, mais joyeux,  
Charmez la maison paternelle.  
Quand on a le sourire aux yeux  
À la lèvre un mot gracieux,  
La vertu même en est plus belle.

Victor de LAPRADE.

### MOTS CARRES

(Envoi de Lolo)

MAGIE  
AMERE  
GELEE  
IRENE  
EEEE

## NOËL!...

Noël s'en vient! Combien de fois au cours des quelques semaines qui nous séparent de cette belle fête, petits filleuls et filleules, laisserez-vous échapper joyeusement ces paroles? Oui, Noël s'en vient avec ses petites crèches aux personnages enlumines, avec ses arbres chargés de bougies et ses rangées de souliers enfantins sous le manteau des cheminées où s'éroulent les châteaux de braises!...

Noël s'en vient! apportant pour tous nos foyers, une joie précieuse. A ses carillons, personne n'est indifférent. Le sectaire lui-même à l'écho des allégresse qu'il éveille et se sent involontairement troublé à la pensée de son enfance et du temps où il n'était pas encore éloigné de son Dieu. Il pense à sa mère, il revit les Noëls d'autrefois, il revoit la bûche énorme qui flambait dans la cheminée et les jouets qui, au matin enchanté débordait de son bas suspendu près de l'âtre. "Comme j'étais heureux alors!" songe-t-il, avec du regret au fond de l'âme. Petits amis lecteurs et lectrices, on est toujours heureux lorsque la conscience est en paix. L'allégresse de vos Noëls enfantins, sachez-le bien, se prolongera pendant toute votre vie, si vous savez garder Jésus dans votre coeur.

Pourquoi, faut-il hélas! que certaines voix s'élèvent, non pour bénir mais pour blasphémer? Pourquoi, parmi les hommes, y a-t-il des ignorants, des incrédules, des rénégats!

C'est pour ceux-là, petits enfants, qu'il faut prier à l'approche de Noël, puisque c'est la fête de la divine naissance. Imploré l'enfant de la crèche, demandez-lui non des joujoux, non des friandises, mais le salut de ceux qui vous sont chers. "Qu'as-tu demandé au petit Jésus pour ton Noël?" disait un jour à son fils, un père indifférent, "une bicyclette, une carabine ou un joli traineau?" Et l'enfant de hocher doucement la tête, puis s'approchant timidement de son papa et nouant calmement ses bras autour des épaules robustes de l'homme, "Papa, soupire-t-il, je lui ai demandé seulement de te faire venir à sa messe de minuit avec maman et moi"!... Le père énu céda, il vint. Il vit la crèche, entendit les cloches et les cantiques, les bons vieux cantiques de Noël. Il compta à la sainte table les fidèles prosternés. Son coeur s'attendrit, Dieu fit le reste...

Noël s'en vient, petits filleuls et filleules, voici l'heure venue, de courir vers le Dieu sauveur, comme coururent jadis les bergers et les mages. Priez chers petits, priez pour que cette fête joyeuse entre toutes voit l'union de tous les coeurs, autour du berceau de Jésus!... Formons beaucoup de voeux en cette fin d'années, puis déposons-les aux pieds de Jésus Enfant pour qu'Il les bénisse, pour qu'Il les exauet pour que, de sa divine petite main, Il les répande aussi comme une pluie de grâces, sur tous mes filleuls et filleules bien-aimés.

MARRAINE.

### MOTS DECROISSANTS

(Envoi de Lolo)

MERE

MER

ME

M

### CHARADE

(Envoi de Lolo)

Mon premier, plante légumineuse,

Mon second résonne à l'oreille,

Mon tout est souvent salé.

Réponse: Poisson.

### PETIT COURRIER

UNE LECTRICE. — (Ginette). — Ces jours derniers en parcourant les "Petit Courrier" de mes Pages des Enfants, je pensais à vous, passant sur notre Page d'août. Je vous souhaitais alors la bienvenue, vous invitant de nous revenir, avec un pseudo. Je regrettais votre silence, mais vous voilà revenue, je me réjouis. Je vous accueillerai donc désormais sous le pseudo très joli de Ginette. Je suis très touchée que vous ne m'ayez pas oubliée. Merci de votre image que je conserverai en souvenir de vous.

FLEUR DE GAIETE. — Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et c'est avec plaisir que je vous accueille dans ma petite famille. Merci de

m'avoir exprimé aussi gentiment votre admiration pour MARRAINE. Je suis contente de vous savoir gâtée et heureuse tout en constatant que cela ne vous empêche pas de penser à celles qui sont hélas! moins privilégiées que vous. Cette délicatesse de coeur vous rend tout à fait sympathique et je suis sûre que vous savez être bonne pour les pauvres et petites déshérités.

PATIN A ROULETTE. — Votre lettre et la description qu'elle contient me laisse deviner que vous êtes une très intelligente petite fille. Certes, je me fais un plaisir de vous mettre en correspondance avec ma petite fillement et qui vous fera une très intéressante petite correspondante. MADO est de votre âge, à peu près. Elle demeure avec ses parents, à Saint-Joseph, Beauce. Elle n'est pas très grande, brune et bonne petite fille. Merci de vous intéresser à la page, je vous invite à m'écrire de temps à autres et à me donner des nouvelles de votre correspondante. Certes, je publierai les historiettes, (courtes) bons mots et poésies que vous voudrez bien m'envoyer. Je vous souhaite guérison prompte du mal pris dans cette chute et je vous embrasse affectueusement.

MADO. — Je vous ai adressé ces jours derniers, la bonne petite lettre de Patin à Roulette. Vous serez heureuse, je le sais, d'avoir comme correspondante mon excellente nouvelle filleule. Ceci ne vous empêchera pas, j'espère, de me revenir de temps à autre, on vous aime à la Page.

LOLO. — J'ai été bien peinée ma Lolo, en apprenant la nouvelle de votre maladie. Si j'avais possédé l'adresse de vos bons parents, je vous aurais immédiatement dit mon chagrin. J'ai demandé à Dieu, une guérison prompte et complète pour ma petite Lolo. Et comment se porte-t-elle aujourd'hui? Conformez-vous bien aux conseils qu'on vous donne pour votre rétablissement. Voici venir Noël, la fête des petits; Jésus de la crèche ne sait rien refuser aux petits... comme Lolo. Priez-le bien de vous donner la santé parfaite. Promettez-lui en retour que vous serez la petite fille bonne, sage, pieuse, aimant beaucoup son Petit Jésus. MARRAINE, de son côté, n'oubliera pas, comme le dit sa chronique d'aujourd'hui de demander à l'Enfant-Jésus mille bonnes choses pour ses filleuls et filleules chéris. Je publie aujourd'hui vos Mots Carrés et charade. Merci. J'accepte avec joie votre gros "bec à pincette."

MARRAINE.

### BONS MOTS

(Envoi de Patin à Roulette)

#### Leçon de politesse.

Sur le quai de la gare, dialogue entre un monsieur qui déjà, occupe un compartiment, et une demoiselle qui s'apprête à y monter.

— Pardon, madame ne montez pas, je fume.

— Pardon, Monsieur, ne fumez pas je monte.



# A COUPS D'AILES

(Suite de la page 29)

ge sous les rayons brûlants, un gros panier au bras.

—Madame Magda, a-t-elle dit, j'apporte votre repas. C'est mauvais à votre âge, de rester sans manger.

J'eus un bel éclat de rire :  
—En ce moment, je vis d'autre chose, Gauthé. Mais tu as raison, les souvenirs sont moins substantiels que tes douceurs entrevues par les fentes du panier.

La dévouée créature a étendu la nappe sur le gazon ras. J'ai fait la dinette; puis elle est repartie. Je suis restée seule. Chaque bruit me faisait tressaillir. Les heures coulaient, mais je ne me plaignais pas; je savais qu'il viendrait.

Soudain, très loin, entre les grands platanes, un nuage de poussière s'est soulevé. C'était eux. Je ne quittais pas des yeux cette masse avançant dans un halo doré. Mon bonheur revenait vers moi. Au tournant ils étaient tout proches. Je fouillai avidement ces rangs pressés tandis qu'ils défilaient devant moi, superbes avec leurs casques reluisants et leurs lances, très longues, où le soleil se reflétait. Tout d'un coup, je l'ai aperçu. Il était beau comme un chevalier des Croisades, ce dragon du xxe siècle. Dans son visage bronzé, ses prunelles claires étincelaient; on les eût dites faites du même métal que son sabre. Il me souriait en approchant. Quand il a été tout près, il s'est incliné sur son cheval alezan; nos regards se sont croisés; il m'a semblé que je voyais le fond de son âme. D'un geste, à la fois très tendre et énergique, il m'a saluée militairement. C'était tout; il ne pouvait pas s'arrêter; c'était contraire, sans doute, à la discipline et au bon ordre. Oh! mon Jean!... Je l'ai suivi longtemps, épiait ses moindres mouvements. Avant la grande courbe, il s'est retourné. J'aurai toujours la vision de cet officier crâne, paré pour le combat, comme pour une revue, allant à la mort, la joie sur les lèvres, pour aviver le courage de ses hommes et faire sourire celle qu'il aime.

26 août.

—Madame Magda, vous devriez vous occuper, me répétait Gauthé sans se lasser, sinon, avec vos inquiétudes vous tomberez malade.

Je demandais invariablement, d'un ton las :

—Que veux-tu que je fasse, Gauthé? rien ne m'intéresse plus.

—Et nos soldats, petite Madame? On a ouvert un hôpital chez les chères Soeurs; allez-y, ça vous fera du bien.

Je pouvais de hauts cris : l'hôpital! c'est-à-dire les salles de souffrances où l'odeur fade du sang vous charvire le cœur... les lits d'agonie... les pleurs des mourants... les plaies affreuses. C'est tellement différent de la vie tout en beauté que je menais avec Jean!

Mais depuis que je l'ai vu dans sa personnalité nouvelle, j'ai l'impression de ne plus être la Magda d'autrefois. Je ne suis pas aujourd'hui la compagne d'un écrivain célèbre, mais la femme d'un chef. Je dois mes soins, à tous les hommes qu'il commande et pour lesquels peut-être, il se sacrifiera un jour.

... Hier, j'ai mis ma capeline et mes gants et je me suis dirigée vers la maison des Soeurs. Un grand jardin avec des allées bien ratissées, bordées de puits, une charmille tout au fond et, au nord, près du potager, une tonnelle de roses abritant une statue. C'est rustique à souhait mais combien paisible! On m'a ouvert le parloir blanchi à la chaux. Les persiennes à demi closes y entretenaient une douce fraîcheur.

La supérieure m'a rejointe dans la pièce sombre. Elle a sur son visage fané, un reflet d'âme, que je n'ai encore jamais rencontré.

—Que désirez-vous Madame?  
J'ai expliqué le but de ma visite. Elle m'a regardée profondément; ses

yeux pâles étudiaient ma figure, ma silhouette frêle.

—Vous êtes très jeune, Madame, a-t-elle dit enfin dans un soupir.

—J'ai dix-neuf ans, ma chère Soeur.

—Et votre mari vous a donné l'autorisation?  
—Je suis sûr qu'il m'approuvera. Je sais bien peu de choses, mais à défaut de science, je vous apporte beaucoup de bonne volonté. Prenez-moi ma Soeur, il faut que je me sente utile pendant qu'"il" est si exposé.

Elle a souri maternellement.  
—Eh bien! Madame, c'est entendu nous vous enrôlons dès demain; ce sera dur au début, mais vous vous y ferez très vite, vous verrez.

Je suis revenue tard chez moi. Comme mon boudoir rose m'a paru charmant avec ses tentures soyeuses, ses meubles délicats, ses gerbes nuancées. En l'admirant, je revoisais, en pensée le parloir nu et sévère, les pièces au plancher lavé, aux sièges grossiers. Quelle comparaison! Et désormais, je vivrai là-bas; est-ce possible!

Mais j'éprouve une telle douceur en songeant que je fais tout cela pour lui!

6 septembre.

Une semaine d'hôpital seulement,

et il me semble que j'y suis depuis toujours. J'y ai reçu un accueil favorable. Il pleuvait ce matin-là. Le ciel très bas, pesait sur les cœurs. J'avais eu, la veille, une longue lettre, très tendre, de mon Jean. Je ne demandais rien de plus à la vie. Le bonheur chantait en moi comme jadis; mon âme était un vase de lumière...

A la suite de la supérieure, j'ai pénétré dans les grandes salles claires. C'était triste, ces visages hâves où la douleur mettait sa terrible empreinte! Quand je suis entrée, quelques blessés m'ont souri, d'un pauvre sourire, pâle comme un rayon d'hiver.  
—Vous venez nous soigner, Madame? m'a demandé un petit soldat dont la tête disparaissait sous les bandes de toile.

—Oui, si vous voulez de moi, ai-je répondu.

—Ah! pour sûr! Les Soeurs et les dames sont bien bonnes, on les aime tout plein, mais, pour vrai, ça nous fera plaisir de voir quelqu'un de jeune.

Un autre, un Méridional brûlé et nerveux, m'a dit en son pittoresque langage :

—On demandait des fleurs et du soleil, et la chère Soeur, d'un seul coup, nous apporte tous nos désirs.

Je les regardais, si touchants dans leur immolation d'eux-mêmes, et soudain j'ai songé que Jean serait peut-être, un jour, étendu, sur une couchette lointaine, toute pareille à celles-ci. Une vision très nette m'a montré ses traits fermés crispés par la souffrance, ses yeux si ardents clos dans un spasme.

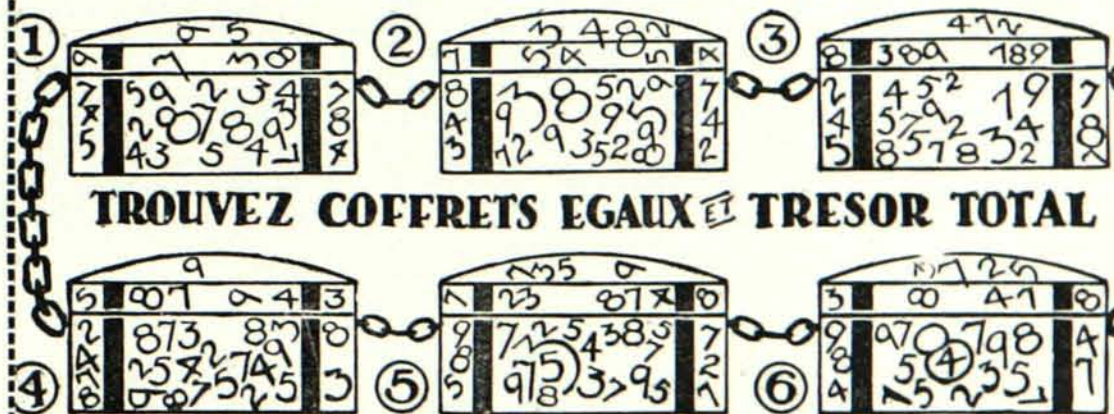
Comme je vais les aimer, ces inconnus, pour tous les absents qui pleurent sur eux et se tourmentent!...

19 septembre.

L'étrange existence que celle des Soeurs! Deux d'entre elles seulement sont employées à l'ambulance. Je rencontre souvent les autres, dans mes allées et venues à travers la maison. Elles vont, un rosaire à la main, silencieuses comme des ombres, leur front serein toujours baissé. Elles sont partout : dans la grande cuisine reluisante, dans la chapelle aux boiserie toutes blanches, mais, surtout, dans la lingerie où s'alignent des piles de draps blancs et rugueux. Quand vient le soir, le jardin propre et semblable à une ruche besogneuse. Les Soeurs s'éparpillent sous la charmille, le long des plates-bandes, au potager. De la fenêtre de ma salle, je les vois arroser, ratisser, élaguer.

(Suite à la page 32)

## TROUVEZ LES COFFRETS JUMEAUX et Gagnez le Trésor \$ 5000.00 EN PRIX



### TROUVEZ COFFRETS EGAUX ET TRESOR TOTAL

#### 138 Prix attrayants en Argent

Maximum 1ier...\$1000.00	Maximum 2ième.....\$400.00
Maximum 3ième...\$ 200.00	Maximum 4ième.....\$100.00
Maximum 5ième...\$ 75.00	Maximum 6ième.....\$ 50.00
Maximum 7ième...\$ 25.00	du 8ième au 17ième prix, \$5
chaque	
100 prix de \$2.00 chacun. \$200.00 en Prix Spéciaux.	
\$3000.00 en prix attribués immédiatement.	

**Tout candidat dans le concours recevra une récompense immédiate [valeur de 50c à \$4.00] indépendamment de tout autre prix**

#### Explication de la vignette

La vignette fait voir une partie des plans d'un trésor consistant en six coffrets lourds, tous remplis de barres d'or massif et cachés depuis longtemps. L'aventurier qui enterra ces coffrets garda le détail du contenu de chaque coffret.

#### Lesquels sont égaux—Quel en est le total

Deux des coffrets contiennent un nombre égal de barres d'or. Pouvez-vous les trouver? Commencez par le numéro un et faites l'addition des chiffres qui se voient sur ce coffret; faites la même chose avec les autres coffrets. Lorsque vous trouverez deux coffrets donnant le même nombre, inscrivez leur numéro, sur le coupon réservé à cet effet. Au-dessous de ces deux numéros, inscrivez AUSSI, en chiffres, le total de tout le trésor. Remarquez bien que tous les chiffres sont simples, d. un à neuf et il n'y a pas de six. ENVOYEZ VOTRE REPONSE IMMEDIATEMENT.

#### Solvez ces règles pour gagner

1. Servez-vous d'un crayon de mine noire, bien éguisé, puis écrivez les numéros des deux coffrets égaux (soit "Un et Cinq," par exemple), dans le blanc du coupon et au-dessous de ces numéros, écrivez en chiffres, le montant total de tout le trésor.
2. Ecrivez votre nom, (M., Mde., ou Mlle.) en caractères d'imprimerie, et votre adresse au long; aussi, le nom de ce journal, sur le coupon et découpez toute l'annonce, autour de la bordure. Mettez à la poste à notre adresse.
3. Dans le cas où il y aurait plus d'une entrée méritant le premier prix, les juges pourront décider si la décision finale sera basée sur l'apparence générale ou sur un casse-tête spécial entre les égaux.

4. Personne en rapport avec notre compagnie ne pourra concourir.
5. Le comité des juges sera composé de trois messieurs n'ayant rien à faire avec nous. Leur décision sera finale.

#### Absolument rien à vendre

Positivement, vous n'aurez pas à vendre de marchandises pour gagner. Notre compagnie a payé des MILLIERS DE DOLLARS A DES CENTAINES DE PERSONNES QUI ONT REUSSI, au cours de l'an dernier et cela, dans un but purement d'annonce. Les candidats du concours seront invités à placer une petite commande de nos marchandises. DEPECHEZ VOTRE REPONSE—VOUS AVEZ TOUT A GAGNER. S.V.P., ENVOYEZ TIMBRES POUR REPONSE.

#### REMPLEZ CE COUPON AVEC SOIN

Nom.....

Rue.....

Ville..... Prov.....

Journal.....

Coffrets égaux et total du trésor, dessous.

Adressez l'annonce entière à

**LEDON KNITTING MILLS CO.**  
20 WELLINGTON WEST, TORONTO 2, ONT.



# A Coups d'Ailes

(Suite de la page 31)

Le cliquetis de leur chapelet rythme doucement leurs gestes. C'est calme, mais combien monotone! Je ne puis pas croire que ces femmes soient des recluses par amour. Elles ont cependant une telle expression de bonheur et de paix au fond de leurs prunelles angéliques! Mais peut-on aimer ce qu'on ne voit pas, peut-on vouer ainsi son être à un idéal invisible?

Pour amuser Jean, je lui décris mes heures occupées et mes journées régulières. Je lui ai demandé hier :

—Reconnaitras-tu ta Magda, transformée en petite nonne?

Soeur Odile m'a donné campos toute l'après-midi. En dehors du Normand trépané la veille, nos blessés sont tous en bonne voie de guérison.

Après déjeuner, j'ai relu, pour la vingtième fois peut-être, la lettre de Jean. Il s'inquiète de moi, il a peur que je me fatigue trop, mais il est très heureux, au fond, de me savoir absorbée par mon hôpital. Lui seul me comprend. Père m'écrivait dernièrement :

"Ton mari est fou de t'avoir permis de soigner. A ton âge, ta place est auprès de moi. Réfléchis et viens à moi, mon enfant."

Mon Jean me dit :

"J'ai dû certainement forcer ma volonté pour acquiescer à ton désir. Jeune et un peu frêle comme tu l'es, je craignais pour ta santé; mais j'ai vite reconnu que l'égoïsme entraînait pour une large part dans ma décision. Je pensais : "Ma Magda ne sera plus à moi tout seul... D'autres que moi connaîtront les trésors de son cœur." A la rude école de la guerre, on apprend à s'oublier. Ma chérie, j'ai songé alors : "Elle fera sourire ceux qui souffrent; sa pensée lumineuse dissipera les affreuses visions de sang et de carnage." Maintenant que mes luttes sont passées, je puis te les dire. Vois-tu, Magda, avoir rêvé pour toi une existence sans heurt, fleurie et tout unie comme une belle avenue de parc, et te jeter d'un seul coup, sans préparation, dans un milieu nouveau, te livrer à la vie que je voulais justement te cacher, une vie faite de souffrances et de laideurs physiques! C'était d'autant plus dur pour moi que je n'étais pas là pour te soutenir dans ce premier choc, dans cette rencontre brutale de ton "toi" si affiné et délicat, et de ces hommes, "héros", je ne le nie pas, mais hommes souvent rudes et frustes.

"Chère petite courageuse, tu es entrée dans l'arène du dévouement sans frémir, en vraie française que tu es. Combien de fois as-tu, de loin ranimé mon énergie, décuplé mes forces! J'évoque si souvent tes traits!..."

"En ce moment, je te vois, longue et blanche dans ta robe pure. Sous tes cheveux flous, dont j'aime la coiffe, tes yeux d'enfants doivent paraître plus sombres et plus graves, ton visage plus sérieux. Tu glisses, menue et claire, entre les lits alignés. Pour ces inconnus, tu n'es pas la Magda riante, délicieusement tendre et puerile, tu es l'infirmière, un être presque immatériel, fait de bonté et de douceur. Ceux qui s'en vont ne murmurent pas "maman" en te regardant; tu mets dans leurs prunelles mi-closes le rayonnement de ta jeunesse. Tu es la chère illusion du mourant, sans te douter jamais, petite Magda, des images fugitives, blondes ou brunes, élancées ou graciles, toutes aimées, que tu incarnes tour à tour..."

Je songeais à ces lignes tout en allant à pas mesurés dans l'herbe mauve de crocus. Les arbres d'automne, inondés de soleil, s'élevaient sur l'horizon gris-bleu comme de grands flambeaux. Tout le long de la Meurthe, un vent léger secouait les peupliers du Canada. Les feuilles tombaient des branches fauves, une à une, comme des miettes de lumière; elles tournoyaient doucement avant de s'étendre sur l'eau calme, à peine ridée.

Mais ces pauvres choses fragiles, jolies encore après leur mort, m'ont mis à l'âme des pensées mélancoliques. J'ai quitté les prairies, une gerbe de colchiques dans les bras, j'y avais ajouté quelques tiges de feuillages choisies parmi les plus finement nuancées. Sur le perron, j'ai pris une touffe écarlate de vigne-vierge.

Mon boudoir rose est paré de couleurs chaudes. Les crocus, placés sur le bureau de Jean, éclairent comme de poétiques petites lampes. Gauthie s'est extasiée, la chère vieille.

—Madame Magda a des doigts de fée; c'est Monsieur qui saurait admirer, mieux que moi, ces beaux bouquets!

J'ai regardé venir la nuit dans le retrait clos, tout semblable à celui de notre hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Sans le canon qui grondait encore proche, j'aurais pu me croire revenue à six mois en arrière...

13 octobre

Les nouvelles de Jean m'arrivent régulièrement. Tous les jours, avant de partir pour l'hôpital, je guette le vieux facteur. Avant qu'il ait eu le temps de sonner à la grille, je suis déjà en bas. Je lis en marchant les chères lignes de tendresse, hâtives et brèves, que je devine écrites en plein champ, sous le feu et la mitraille. Les lettres de mon Jean sont tout mon courage. Le matin, à la salle de pansements, lorsque j'entends un gémissement plus accentué, un appel qui me fait mal, je me raidis en pensant :

—Je dois me montrer digne de lui. Digne de lui! est-ce possible? Hier je recevais un mot d'un de ses chefs, un des bons amis de mon père, le général de R. Je le trancis, car il m'est doux de le répéter :

"Mon régiment a pris une glorieuse part à la splendide victoire de la Marne. Mes hommes, entraînés par leurs officiers, étaient superbes. Ces journées de septembre ont assisté à la plus belle des épopées. Combien de héros mériteraient de voir leur nom proclamé dans la France entière! Votre mari est du nombre, ma petite Magda. Sa belle citation à l'ordre de l'armée en est une preuve tangible. Son énergie et sa bravoure incomparables électrisaient ses soldats. C'est un meneur d'âmes."

Cette dernière phrase m'a révélé un Jean que je soupçonnais sans le connaître. Jamais aucun de ses succès littéraires ne m'a rendue aussi fière que cet éloge : "C'est un meneur d'âmes."

30 octobre

J'ai vu mourir pour la première fois. Le jour tombait. Le soleil couchant irradiait le lit blanc et le visage diaphane qui m'avait souri si gentiment, en guise de bienvenue, il y a deux mois. Soeur Odile avait déployé le paravent gris, "celui qui sert à cacher la mort". Agenouillée près de l'oreiller, elle priait à mi-voix en caressant le front moite. Les râles s'espaçaient peu à peu. Soudain, il y a eu un soupir très faible. La tête bandée s'est renversée sur l'épaule de la Soeur en un geste d'enfant qui s'endort. C'était fini...

—Fermes-lui les yeux, Madame, m'a dit Soeur Odile, très bas. Il vous aimait beaucoup.

J'ai abaissé les paupières glacées sur les prunelles très bleues, puis, émue jusqu'aux larmes, je suis sortie.

La charmille blondissait dans le soir et le buis des allées devenait rose. Des lueurs traînaient sur la vieille maison. Le jardin des Soeurs n'était qu'une grande gerbe de teintes douces, fragiles comme tout ce qui passe...

J'ai enfoui mon visage dans mes

mains. J'ai pleuré sur le pauvre petit auquel je m'étais attachée... sur Jean si exposé... sur moi très seule...

Un pas a glissé sur le gravier et des doigts ont saisi les miens, déviant ma figure rougie et marbrée.

—Voyons, Madame Mussey-Rafé-lis, il ne faut pas vous mettre dans des états pareils; si j'avais su, je ne vous aurais pas permis de rester.

J'ai relevé la tête. Soeur Odile était devant moi.

—Ma chère Soeur, c'est affreux. Dites-moi, où est-il?

—Dans l'éternité.

Elle a répondu cela simplement, gravement :

—Maintenant seulement il commence à vivre, a continué la Soeur. Voyez-vous, mon enfant, nous ne sommes ici-bas que pour préparer notre bonheur ou notre malheur futur. La vie est un prologue, une attente. La mort est l'épanouissement de l'âme.

Elle s'est assise à mes côtés; sa robe de bure pressée contre ma blouse blanche! Autour de nous, les feuilles qui tombaient semblaient faites d'un parcelle de rayon. Soeur Odile en a pris une qui étoilait de brun roux mon tablier d'infirmière.

—Vous la trouvez jolie? a-t-elle questionné.

—Oui, ma chère Soeur, ai-je dit, un peu surprise d'une telle question : beaucoup plus jolie que son bourgeois de printemps.

—Voyez-vous comme cette petite chose du bon Dieu vient appuyer mes pauvres paroles! Quand les feuilles meurent, elles deviennent lumineuses. Il en est ainsi de nos âmes, Madame Magda, mais je parle, naturellement, ses belles âmes, les pures ou les pardonnées.

Craintivement j'ai questionné :

—C'est pour cela, chère Soeur Odile, que vous vous êtes cloîtrée dans ce couvent, abandonnant à jamais les plaisirs du monde?

—Oui, c'est pour cela.

Elle s'est levée très vite. Je l'ai regardée s'en aller entre les bordures de buis.

Quand je suis rentrée, le jardin des Soeurs n'était plus qu'un bouquet d'ombre.

1er novembre

Je suis horriblement inquiète. Cinq fois de suite, le vieux facteur a passé devant ma grille sans s'arrêter, et depuis "son" départ, pas un matin ne s'écoulait sans m'apporter la lettre tant attendue. Sans l'ambulance, je ne sais pas ce que je deviendrais. Les soirées surtout sont terribles. Hier, Gauthie m'a trouvée, appuyée sur le bureau de Jean, toute secouée de sanglots. Je crois toujours le voir, couché dans quelque plaine déserte, avec le visage pâle et glacé du petit soldat normand... Jean, mon Jean, comme je me sens faible sans toi!

5 novembre.

Nous avons eu aujourd'hui la Messe à l'hôpital. Soeur Odile m'a demandé d'y assister. C'était, sans doute, pour me faire admirer la chapelle boisée fleurie d'asters mauves. La cérémonie m'a émue. J'ai pensé à Jean et j'ai pleuré tout le temps, très doucement pour qu'on ne m'entende pas.

10 novembre.

Gauthie avait ouvert mes fenêtres en se levant. Le brouillard de novembre entraînait dans ma chambre et rafraichissait mon front brûlant, las de longues heures d'insomnie. J'avais eu un sommeil agité, coupé de cauchemars.

—Madame Magda, vous allez vous

reposer toute la matinée, a ordonné Gauthie, qui ne m'a pas quittée de la nuit. Pas d'hôpital, j'irai prévenir.

J'ai obéi. Je me sentais brisée, faible comme un enfant. Je dormais à moitié je crois, quand le porte s'est ouverte. Gauthie avait baissé les épais rideaux bleus. Un jour délicatement nuancé traînait sur mon lit. J'ai eu l'intuition très nette, dans mon demi-sommeil, qu'un flot de soleil inondait, soudain, toute la pièce. J'ai ouvert mes yeux lourds. Le visage resplendissant de ma vieille bonne s'est penché sur le mien.

—Madame! petite Madame! a dit la voix cassée, il y avait du courrier pour vous, dans le sac du facteur.

Elle a posé sur mon couvre-pied une seule enveloppe.

D'un bond, oubliant mes angoisses passées, je me suis dressée. La lettre était de Jean :

"Ma chérie, j'ai été légèrement blessé, à B... Je fais partie du convoi en partance pour l'ambulance 2 de Rosières. A bientôt, ma Magda; ne te tourmente pas, je n'ai rien."

Les grands bonheurs sont silencieux. Le mien est trop profond et trop intense pour chercher à la traduire par des mots.

11 novembre.

Les trente blessés sont attendus aujourd'hui. Mon Jean est parmi eux. J'ai peur de rêver, parfois, tellement cette pensée m'est douce. Il est le premier officier que reçoit l'hôpital no 2.

—Vous voudrez bien préparer la chambre de la terrasse, Madame? m'a demandé Soeur Odile avec un fin sourire.

Si je veux! Ce matin, je l'ai balayée à fond. Soeur Marthe m'a trouvée à genoux, la brosse en mains, toute rouge sous ma coiffe; mais aussi on peut se mirer dans mon parquet! Sur la cheminée, j'ai mis une brassée de feuillages d'automne, et deux chrysanthèmes safran dans le Gallé d'aurore qu'il aime.

Tous les malades s'associent à ma joie. En passant, tout à l'heure dans ma salle, j'ai surpris la conversation de deux soldats :

—C'est cette après-midi, tu sais.  
—Pas besoin de le dire, vieille poire, crois-tu qu'ça se voit pas sur sa figure.

13 novembre.

Il est là, depuis avant-hier. Il faisait tout à fait sombre quand ils sont arrivés, mais tout de suite j'ai deviné la haute silhouette de Jean dans l'auto pleine. Je l'ai aidé doucement à descendre. Il m'a serré tendrement contre lui en murmurant très bas : "Chérie", et presque aussitôt il a ajouté :

—Rentre vite, ma petite Magda, tu vas prendre froid.

Je l'ai conduit à sa chambre; nous avons fermé la porte et je l'ai débarassé de sa grande capote.

Sous l'ampoule électrique, il s'est dressé, toujours aussi svelte, plus beau que jamais, avec sa tête pâle, bandée de toile, et son pauvre bras inerte serré dans un pansement.

—Tu souffres beaucoup mon Jean? ai-je demandé, la voix fêlée. Je vais vite t'aider à te mettre au lit; nous causerons demain.

Il essayait de me sourire, mais la douleur crispait ses traits et donnait à ses yeux une expression que je n'oublierai jamais. Quand il a été couché entre les draps tièdes, tout son visage s'est détendu. Il m'a attirée vers lui.

—Ma petite Magda si chère, est-ce toi, enfin?

Comme tu es délicieuse dans ta robe blanche!

Il a gardé mes mains dans les siennes et il s'est assoupi comme un enfant. J'ai passé la nuit près de lui.



20 novembre.

Mon blessé s'est levé aujourd'hui. J'avais mis sa chaise longue près de la fenêtre où riait le soleil d'automne. La petite pièce était toute chaude, toute claire, avec sa flamme rose, ses gerbes corallines et son rayon qui jouait sur ma blouse.

Jean m'a déclaré soudain :  
—Je ferai ta photo ainsi Magda. Tu es bien telle que je te rêvais là-bas.

J'ai questionné, malicieuse :  
—Tu avais encore le temps de penser à moi ?  
—Petite folle, ai-je jamais fait autre chose ?

Il a dit simplement, naturellement comme si les grandes et terrifiantes visions des batailles disparaissaient, s'éffaçaient derrière mon image frêle.

1er décembre.

Nous sommes sous la neige et c'est charmant. Je n'ai pas encore eu le temps d'admirer notre parc sous sa fourrure d'hermine, mais j'ai vu le jardin des Soeurs, et rien n'est plus joli. L'enclos serti de vieux murs, tout blanc sous son duvet de cygne, rayonne comme un diamant pur. La neige est la lumière de l'hiver; elle change les perspectives, adoucit les paysages et les idéalise.

J'ai monté les marches de la terrasse. Une bordure de givre courait le long des croisées de Jean. Elle était rose sous le reflet du feu. J'ai frappé aux vitres et Jean m'a aperçue; il m'a souri. Je suis entrée; il était déjà levé; dans la clarté crue qui emplissait la chambre, son visage mâle semblait étrangement brun.

—Te voilà poudrée comme une aïeule d'autrefois, ma chérie, a-t-il dit en m'embrassant.

Il a enlevé ma mante. Quelques gouttes d'eau se sont écrasées sur le plancher. Nous nous sommes assis tous deux, dans la bergère Louis XVI que j'ai fait apporter du château. J'ai tendu mes mains glacées à la flamme, et nous avons causé.

Oh! les moments exquis passés au coin de l'âtre, dans ce fauteuil moelleux! A 11 heures, nous déjeunons ensemble dans la large embrasure de la fenêtre de l'Ouest. J'aime voir partout, l'illusion d'un chez moi. Quelques mètres de toile de Jouy, fleurie de glycines retombantes, des mystères brodés, les livres favoris de Jean sur un petit bahut ancien, sa chaise longue de velours dans l'angle et notre réduit clos est transformé en boudoir lilliputien qui abrite notre bonheur.

L'après-midi, je vaque à mes besoins d'infirmière, puis, lorsque l'horloge des Soeurs tinte quatre fois je reviens goûter avec Jean. Nous désertons notre nid. J'allume la lampe, je tire mes rideaux mauves, et nous nous installons près du foyer tiède. Je recouvre la table de bois blanc d'un napperon à jours; l'eau chante dans la bouilloire d'étain; la grosse commode ventrue est pleine de provisions que Gauthie a faites au village. J'empile, dans les assiettes, les gâteaux secs, les pains au lait. Parfois, quand le feu est très haut, je fais griller un croûton de mie; nous étendons une couche de confiture de mirabelle sur la mie dorée, toute chaude. C'est savoureux. Mon Jean y mord à pleines dents. Comme nos thés élégants et sélects de Paris sont loin! Nous les aimions, cependant, mais, y a-t-il rien de plus délicieux que cette dinette à deux ?

A six heures, Gauthie arrive me chercher. Sa grande cape noire, qui la drape toute, est mouchetée de points clairs qui fondent peu à peu. Elle est toujours chaussée de sabots; leur "clac-clac" sur les dalles du couloir est, pour moi le signal du départ. J'enfile mon manteau gros-bleu, j'embrasse mon Jean et je m'en vais, pensant à notre bonne réunion du lendemain.

C'est amusant ce retour dans la nuit. La lanterne jaune de Gauthie, une lanterne gonflée, vermoulue, qui doit dater de temps préhistoriques, met sur la neige des traînées de so-

leil pâle. Nous enfonçons dans la ouate glacée, le vent nous cingle le visage; il badine dans les flocons épais et nous les jette à la figure comme un gamin espiègle...

Je "soupe", pour employer l'expression de Gauthie, dans la cuisine, sous l'auvent de l'immense cheminée. Ces heures de paix, écloses au sein même des batailles, sont douces infiniment.

3 décembre.

Je fais souvent la grasse matinée, le dimanche. Aujourd'hui j'étais encore chez moi lorsque l'office des Soeurs a sonné. J'ai couru d'un trait jusqu'à l'ambulance. En arrivant dans le corridor sombre, j'ai aperçu une longue silhouette qui se mouvait dans l'escalier. C'était Jean.

—Où vas-tu, aije demandé, inquiète de le voir hors de sa chambre, pour la première fois, par ce temps si froid.

Il s'est retourné à demi :  
—A la chapelle, ma chérie; et toi ?  
—Moi aussi, Jean, "pour faire plaisir aux Soeurs".

Nous sommes entrés ensemble. Le gros poêle ronflait discrètement. Un ravissant paysage de neige s'encadrait dans les petites fenêtres ogivales.

En dehors des religieuses, nous étions seuls. Les autres blessés, trop malades, gardent le lit.

Jean debout à mes côtés, les bras croisés, avait un air grave et recueilli que je ne lui connaissais pas. Je sentais confusément qu'il n'était pas venu "pour faire plaisir aux Soeurs".

La Messe terminée, nous avons regagné l'appartement de la terrasse. Jean a attisé le feu et nous nous sommes pelotonnés frileusement dans la bergère pompadour. La bise du Nord tournait autour de la vieille maison; des gerbes de fleurs de givre, brisées par le vent, venaient s'écraser sur le perron, lourdement, comme des oiseaux privés d'ailes...

Sans regarder mon mari, j'ai prononcé soudain, continuant tout haut ma méditation silencieuse :

—Tu as changé, Jean, beaucoup changé.

Attendait-il cet inévitable moment d'explication ? Il a dit doucement :

—En bien ou en mal, petite Magda ?

—J'ai souri, un peu intimidée devant ce Jean nouveau :

—Je ne sais pas encore Jean, je crois cependant que c'est en bien. Jean, tu es redevenu croyant, n'est-ce pas ? J'en ai acquis la certitude tout à l'heure, là-haut ?

Il a saisi, dans ses grandes mains tièdes, mes doigts tout froids. Sans hésiter il a répondu, de ce ton pénétrant qui m'a prise la première fois que je l'ai entendu :

—Te rappelles-tu, chérie, ce céri-sier sauvage que nous avions greffé, tous les deux, chez ton père, longtemps avant nos fiançailles ?

Surprise, j'ai incliné la tête :  
—Par la suite, a continué mon mari, il a donné des fruits savoureux; tu les préférerais à tous, déclarant, à juste raison, qu'ils gardaient dans leur goût raffiné, cette saveur piquante, délicieuse de leurs jeunes années.

—Oui, je m'en souviens, Jean.

—Il en est ainsi de moi, chère petite. La comparaison, si étrange, soit-

(Suite à la page 34)

"Les Cuisines  
CLARK  
Vous  
Aideront"



Prêtes dans  
un instant

# SOUPES CLARK

Les gourmets s'en délectent—

DELICIEUSES et fortifiantes, les Soupes CLARK commencent bien le repas et aiguissent l'appétit pour les plats suivants. Elles vous épargnent travail et argent.

Ajoutez une quantité égale d'eau, faites jeter un bouillon et les Soupes CLARK sont prêtes à servir. Très avantageuses—une bonne assiette ne coûte qu'environ 3 sous—(un peu plus pour la Soupe au Poulet) — L'assortiment comprend Légumes, Tomates, Mulligatawny, Pois, Pois Verts, Poulet, etc. Toutes les viandes employées sont approuvées par le Gouvernement. Voyez cette légende sur l'étiquette de toute soupe CLARK à la viande.



EN VENTE PARTOUT

W. CLARK Ltée - - - Montréal  
Fabricants des célèbres Fèves au Lard Clark, etc.



37-27

## UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R28F  
BOITE 59 WINDSOR, ONT.  
En vente chez les meilleurs pharmaciens



Les  
Imitations  
ne font pas  
exiger le  
**Sirop  
Mathieu**

DE GOUDRON ET  
D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE  
En vente partout — Gros façons  
Chez J. L. Mathieu, Props., Sherbrooke, P.Q.

TOUT

LE MONDE AIME



5¢

Qu'il s'agisse de l'héroïne si populaire, ou de la barre de chocolat si délicieuse.

BONBONS CANDIAC  
(Canada) Limitée

Rue St-Dominique, Québec, P.Q.



# A Coups d'ailes

(Suite de la page 33)

elle, est exacte. J'ai été élevé par une mère chrétienne; plus tard la vie d'artiste, la vie fiévreuse de Paris a fait de moi un autre homme, un être quintessencié, si je puis dire; mais malgré tout, et à mon insu, les enseignements de jadis demeuraient. La bonne terre est souvent celle des couches profondes. Pour la ramener à la surface, que faut-il? Le passage de la charrue dans le sillon. Je reviens de là-bas Magda; on y souffre, on y meurt, on a devant les yeux des exemples inoubliables de dévouement, d'héroïsme, ou encore de devoir simplement accompli jusqu'au bout. J'ai l'impression très nette d'avoir été retourné. La charrue de la douleur, du sacrifice, a creusé mon âme, je n'ai jamais peut-être cessé de croire. Aujourd'hui, je suis, je veux être un militant dans le double sens du mot.

J'ai jeté inconsciemment :  
—Et moi ?  
Il a resserré son étreinte :  
—Penses-tu que la religion sépare ? Non, petite Magda, au contraire. J'apprends chaque jour, à mieux t'aimer; et, puis chérie, tu me rejoindras sans doute bien vite.

—Je suis si ignorante de tout cela, Jean, ai-je avoué. Mon père disait que les esprits supérieurs ne doivent pas s'égarer dans ces chemins tourmentés, rétrécis; toi-même tu étais si indifférent de ces choses. Alors, tu comprends maintenant après ta profession de foi, je suis un peu perdue. Mais rien ne doit être entre nous, et je te suivrai, oui, mon Jean, mes pas dans tes pas.

J'ai fermé les yeux. Jadis je voyais, dans mes rêves, une longue route unie, fleurie, toute droite sous l'ombre légère. J'y marchais avec Jean.

Ce matin, une autre vision s'est offerte à mon esprit. Celle d'un sentier rude, tout en côtes, sous un soleil ardent. J'y montais avec Jean...

15 décembre.

Plus un rayon. Le ciel s'est couvert d'un chape de deuil. C'est, pour moi, une surprise toujours nouvelle de voir tomber de ces nuées grises et éteintes cette lumineuse blancheur.

En arrivant de bonne heure, j'ai apporté à Jean une rose transparente dans sa collerette de glace. On aurait dit une fleur cristallisée, un bijou de Saxe.

Une rose d'automne est plus qu'une autre, exquise.

C'est vrai; la mienne cependant est si tardive; elle naît avec l'hiver, elle a un charme frileux que j'aime. Je l'ai mise sur la cheminée, dans la tiédeur douce, entre deux brins de réséda qui embaument.

Le soir, elle était épanouie. J'ai respiré son arôme très fin. Un parfum dans la neige, n'est-ce pas délicieux ?

—Encore une allégorie, m'a dit Jean en souriant.

Tout nous ramène au sujet abordé il y a quelques jours, et repris si souvent depuis. Il n'a jamais été dans l'idée de Jean de me faire un cours de catéchisme. Un novice comme lui s'y perdrait peut-être, malgré qu'il sache tout, mon mari. Quelle intelligence transcendante ! Il a une façon à lui de conter des anecdotes, insignifiantes d'apparence, mais auxquelles il sait donner une animation intense. Il presse comme un beau fruit juteux, la vie des gens et des choses, et dégagés par lui de leurs enveloppes, les visages et les actes m'apparaissent étrangement clairs. C'est une révélation. Je crois être dans un monde enchanté.

Cependant, il ne me dépeint que des scènes de carnages et de batailles. Est-ce le fond de ces merveilleux tableaux qui fait si bien ressortir ces figures des héros, de saints ou de martyrs ?

25 décembre.

J'ai été bouleversée, ce matin. de

voir Jean s'approcher de la sainte Table. A ce moment j'ai vraiment senti une barrière entre nous; c'est la première depuis que nous nous aimions, et cela m'a mis à l'âme une indéfinissable douleur, mais en même temps, j'ai ressenti une grande fierté d'être la femme de ce preux sans peur et sans reproche.

Il y a en moi trop de sentiments contradictoires. Je vais les lier en gerbe et les apporter à Jean. Il déchiffrera peut-être ma pensée puisqu'en elle il y a tant de lui, je peux même dire : Il y a seulement lui.

1er janvier 1915

Nous avons étreint l'année nouvelle au logis, dans notre cher petit château où Jean est revenu, hier, pour un mois. Gauthier avait allumé tous les feux des vastes cheminées; j'avais orné toutes les pièces, mais surtout mon boudoir qui est aussi "son" cabinet de travail. Il a tout l'air d'une serre d'hiver. De hautes plantes retombantes dans les angles, un pied de lierre grimpant à l'assaut de la vieille glace Louis XV, et, un peu partout, dans les potiches japonaises et ces coupes de Gallé et de Daum, des bouquets échevelés de houx et de gui. Plus de fleurs hélas! mais notre amour embaume le salon clos. Dans le froid et la grisaille, il éclate comme une rose de printemps.

J'ai livré, ce soir à Jean, toutes mes idées. Nous étions seuls, bien seuls; le pas traînant de Gauthier ne résonnait plus dans les couloirs; le canon, lui-même mettait une sourdine à sa voix de basse... C'était calme.

—Tu n'es pas une énigme pour moi, petite Magda, a dit Jean en me regardant profondément. Je vois ton âme à travers tes yeux comme une eau limpide qui tremble dans un vase de cristal. Tu es presque déjà avec moi par cette fierté que tu as ressentie l'autre jour. Qu'y a-t-il entre nous, ma chérie ? Une barrière de rayons.

Il s'est tu, et j'ai savouré en mon cœur cette exquise expression. Quels termes a mon Jean pour parler de sa foi retrouvée. Ce qui est lumineux ne sépare pas, mais unit.

10 janvier.

Ma vision s'est précisée jusqu'à devenir vivante. J'ai vraiment l'impression de monter avec Jean. La route est dure parfois. C'est une voie de renoncements et de luttas, mais j'y trouve une grande douceur. Pour le moment, ma volonté seule agit. Je veux le suivre là où il ira. Je suis sûr de mon Jean, il ne peut m'entraîner que vers le beau.

J'ai du reste, presque journellement, des actes venant à l'appui de ces paroles. Ce matin en revenant de l'hôpital, comme de coutume, vers midi, j'ai trouvé mon mari devant son bureau :

—Tu écris toujours, ai-je demandé gaiement, heureuse de le revoir.

—Oui, ma chère petite.

J'ai pris ma chaise d'enfant, au coin de l'âtre. Je tournais le dos à Jean !

—As-tu bientôt fini ton dernier roman, le Faux pas ?

—Ah ! c'est vrai, j'oubliais, a répondu distraitemment.

Il a fureté dans ses tiroirs, puis, soudain, il s'est mis à déchirer des feuillets, très calmement, comme s'il accomplissait une chose toute simple. J'ai bondi près de lui vaguement effrayée :

—Mais Jean, que fais-tu ? C'est ton manuscrit je crois.

Il a levé la tête et m'a regardée avec tendresse.

—Je brûle ce que j'ai adoré, Magda ma chérie; ce livre est mauvais, très mauvais. Il peut faire du mal. Il a été conçu dans un esprit qui n'est

plus le mien. Rassure-toi, son remplaçant, le Chemin de lumière, gît là, presque terminé. Je l'ai commencé sur le front.

—Très bas, il a ajouté :  
—Je te le dédie, c'est le premier, mais il est le seul qui soit digne de toi...

Les miettes de papier s'amoncelaient dans la corbeille d'osier.

J'ai revu une image déjà lointaine, mais toujours présente : l'officier de dragons allant à la mort, la joie sur son visage, pour encourager ses hommes. A celle-là, qui m'est très chère, j'en joins une autre, son pendant : l'écrivain détruisant le sourire aux lèvres pour cacher sa souffrance, son travail de toute une année, son oeuvre dont il était fier, mais qu'il renie, aujourd'hui comme étant contraire à sa religion et à ses principes.

Mon Jean, je ne t'ai jamais tant aimé !

20 janvier.

Dans cette ascension avec Jean, ma volonté n'est plus seule maîtresse; peu à peu, mon cœur s'ouvre, comme ma rose d'hiver dans la tiédeur de notre nid douillet. Quelque chose en moi bat de l'aile. Je ne suis pas encore "retournée", comme me disait Jean il y a quelque temps, mais je ne suis plus en friche. Jean, mon mari, est le semeur. Comme je le vois, marchant dans mon âme avec de grands gestes larges qui répandent la bonne graine !...

Ce drame très intime se déroule au fond de nos êtres... dans l'invisible. Nous en parlons le soir, lorsque la lampe faiblit et que le feu s'éteint doucement dans le foyer. Qu'ai-je besoin de lueurs extérieures ? La clarté est Jean, je le sais, je le sens; elle émane de lui.

25 janvier.

Plus que cinq jours, et Jean ne sera plus là ! L'affreuse chose qu'une séparation dans ces temps terribles que nous traversons ! Mon Jean que j'ai tant soigné durant ces trois mois, je vais de nouveau le savoir exposé, et à quel danger !

On dirait qu'autour de nous deux la vie se resserre. Tous nos souvenirs tissés sur son immense drame, se rapprochent de nous. Hier, pendant la veillée, nous avons repassé "notre année" de bonheur. Un an demain que nous sommes mariés, je crois qu'il y a un siècle, tant je me sens différente de l'enfant joyeuse et puérile. Mais le plus souvent je pense que notre union date de quelques semaines. L'amour de Jean, est si doux, si précieux et si fort !...

28 janvier.

Le soleil s'est montré de bonne heure. Plus d'horizons, mais un ciel bleu de France, et l'étendue toute blanche de la neige, il y en a, hélas ! et le drapeau français portera ses trois couleurs en terre amie, étrangère ou ennemie... Le parc est une féerie. Les arbres givrés sont des coraux roses. Le jet d'eau de la cour où les grenouilles logent l'été s'est figé en une soirée. Au-dessus de la vasque ronde, craquelée par les grands froids, sa svelte colonnette de glace s'élance comme une fleur éclatante à très longue tige. Les rayons dorés mettent des reflets d'arc-en-ciel dans les gouttes congelées. C'est un ruissellement de perles fines, de diamants purs, de rubis et d'émeraudes.

Jean et moi nous sommes sortis encapuchonnés, guêtres, emmitouffés des pieds à la tête.

—Allons-nous à ton endroit favori ? a demandé Jean.

—Oh ! oui, il me sera doublement cher ainsi.

Quelques mètres et nous y sommes. Les rosiers, enfouis bien au chaud, soulèvent la terre en monticules, tout pareils à de très petites tombes... La neige est partout. Elle se pelotonne sur mon mur, bas et étroit, comme un gros chat angora; elle poudre les sapins des Vosges et se déroule sous nos pas ainsi qu'un tapis royal.

Nous nous penchons tous les deux sur la rivière gelée. Les feuilles mortes ourlent ses bords; quand le vent passe, il les entraîne dans sa ronde folle et dans un bruissement de soie froissée, c'est un glissement éperdu sur la surface lisse.

Nous avons parcouru tout le parc. Jean contemplait les choses; son regard n'effleure pas, il pénètre. Je guettais ses impressions sur son visage. Il me semblait y lire une tristesse latente. Mais je ne crois pas, non je ne veux pas croire qu'il adressait un silencieux adieu à son sol natal...

Nous sommes rentrés tard; la nuit tombait comme une pluie de cendre. Le canon tonnait au Nord. Tout près, au-dessus de nos têtes, un couple de corbeaux tournoyaient en croassant. J'ai ouvert la porte avec hâte pour ne plus entendre leur vol lourd, si pesant, que je m'imagine toujours des oiseaux noirs privés d'ailes.

Les ailes, c'est léger, presque impalpable et combien poétique!... Ailes des rêves et de la pensée... ailes du cœur... ailes de l'âme.

1er février.

Jean est parti. Je déserte ma grande chambre vide et mon petit boudoir qui vibre encore de nos chères causeries intimes. Mes journées se passent à l'hôpital. Je dois prendre sur moi, le matin, à l'heure du départ. J'aimerais m'enfoncer dans mes souvenirs, me perdre en eux, revivre chaque heure coulée avec lui. Mais que j'ai peur de m'attacher infiniment aux regrets, de m'amollir à leur contact.

Un devoir a surgi sur ma route. Mon Jean, pour que tu reviennes, je l'accomplirai jusqu'au bout, sans retour sur moi.

18 février.

Il y a parmi les blessés de Soeur Marthe, un prêtre-aumônier du... d'infanterie. Je l'ai aperçu aujourd'hui pour la première fois, au réfectoire. Ses cheveux, blanchis prématurément, lui donnent un air de "jeune vieillard". Il a une grande expression de bonté sur son visage d'ascète.

—Monsieur l'abbé, a dit Soeur Odile en me prenant la main, voici la plus jeune de nos infirmières : Mme Mussey-Rafélias. Je doit ajouter qu'elle n'est pas la moins dévouée et surtout la moins aimée de notre petite phalange de bénévoles.

Des yeux, cernés de bistre, se sont levés sur moi :

—Vous aimez votre oeuvre, Madame ? a-t-il demandé paternellement.

—Oui, monsieur l'abbé, ai-je répondu, rougissante, très intimidée soudain.

—Seriez-vous, Madame, la femme du lieutenant du... dragons ?

J'ai eu un geste affirmatif. Alors la voix nette, singulièrement énergique, a prononcé :

—Permettez-moi, Madame, de vous exprimer toute mon admiration pour le héros dont vous portez le nom. Je l'ai vu à l'oeuvre à la Marne.

Rose de bonheur, j'ai balbutié :

—Oh ! merci, Monsieur l'abbé. Je suis si fière de mon mari; j'ai tant de plaisir à entendre son éloge !

... Chaque jour m'apporte une fierté nouvelle. Le soir, en rentrant, j'ai trouvé sur mon secrétaire une carte de Jean :

"Je suis versé, sur ma demande, dans l'infanterie, me dit-il; demain, je deviendrai capitaine du... chasseurs à pied. Je t'enverrai ma photo en bérêt d'alpin et guêtres de drap, petite Magda. Je suis heureux de prendre une part active à cette guerre si passionnante. Je vais être tout prêt de



qu'auparavant. Tu n'as donc aucun motif de t'inquiéter.

Pauvre ami qui croit m'endormir par des paroles. Je lui laisserai son illusion, et je prendrai, comme jadis, dans mes lettres, ce ton calme qui le tranquillise.

20 février.

Il y a une telle désassociation d'idées entre ce que je lui écris et ce que je pense!

Je mets sur les feuillets :

—Quelle joie de te savoir tout voisin de moi! Je présume que tu es dans les Vosges. L'endroit est, en ce moment, de tout repos.

Et je songe :

—L'infanterie est la reine des batailles; elle est toujours à l'honneur. Il ne reviendra pas.

3 mars.

Le printemps s'annonce comme pour narguer mes angoisses. Quelques "perce neige" haussent leurs têtes blanches dans le jardin des Soeurs. Le ciel prend une jolie teinte d'un bleu lavé, très doux. Les bourgeons vernis de sève, ressemblent à une floraison.

L'après-midi, les soldats sortent quand le soleil se montre. Ils vont, lentement, par les petites allées bordées de buis; ils ont les mouvements recueillis de ceux qui renaissent à la vie.

Aujourd'hui, j'ai causé avec l'aumônier blessé, M. l'abbé Rouvray. Je lui ai conté mon passé lointain, et l'autre, tout proche, si intime. Il m'écou- tait attentivement. Il parle peu, mais, émises par ce timbre grave, ses réflexions prennent une étrange profondeur. Achèvera-t-il en mon âme ce mystérieux travail commencé par Jean?

5 mars.

Je revenais au logis. Il faisait à peine obscur. Quelques lueurs attardées traînaient encore au couchant, poussières de lumière qui ne veut pas mourir. Je me hâtai, escomptant, pour ce soir, une longue lettre de Jean. J'ai poussé la grille du parc et Gautha a paru sur le perron. Je distinguais, dans la pénombre, son tablier clair et son bonnet de toile. J'ai demandé :

—Des nouvelles, Gautha?

Elle m'a fait de grands signes avec ses mains, et, angoissée soudain, je me suis mise à courir.

Comme j'entrais dans le vestibule sombre, deux bras puissants m'ont saisi. J'ai cru que c'était mon mari, et j'ai crié :

—Toi Jean!...

Mais une voix basse a répondu :

—Magda, ma petite fille!...

C'était père. Déçu tout au fond, mais bien heureuse de le revoir, je l'ai entraîné vers mon boudoir, tandis qu'il m'expliquait :

—Je fais une halte très courte ici, mon enfant. Ton oncle Edem a attrapé un mauvais coup, en Alsace, je vais le voir.

—Ma pauvre tante! mais, au fait, pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas?

Elle est souffrante, et plus très jeune, tu sais. Quelle folie que cet engagement de mon frère, à cinquante-quatre ans!

J'ai interrompu vivement :

—Oh! père, ne traitez pas de folie ce geste si noble qui est une réparation, j'en suis sûre. Oncle Edem a voulu se relever à ses propres yeux et vous avez été sévère pour lui, père.

—C'est un faible; j'aime les volontés bien trempées qui ne déraillent pas.

Père s'asseyait et questionne :

—Et toi petite? Je suis tenté de traiter d'étrange la vie que tu mènes. Je crois que cette guerre a troublé bien des cerveaux.

Je proteste. Père ne me comprend pas ou du moins ne me comprend plus. Et soudain, il ricane :

—Quant à ton mari, il est brave, c'est certain, mais vrai, je le croyais plus intelligent qu'il ne le prouve.

Froissée au vif, je jette :

—Pourquoi cela?

Père éclate.

—On m'a raconté des belles choses sur lui; c'est son camarade Murillot, tu sais bien. Il paraît que le Capitaine Mussey-Raféris, est aujourd'hui bon à mettre dans une niche. Un être magnifiquement doué comme lui, donner dans de tels panneaux.

Je ne dis rien : j'ai peur de mes paroles. Père change de sujets. Il me parle de sa nouvelle oeuvre presque achevée, et m'interroge sur le dernier roman de Jean, le *Faux pas*. Je revois aussitôt mon mari devant son bureau, et près de lui les débris qui s'amoncellent. Je me raidis pour répondre :

—Jean l'a détruit, père; il l'avait écrit dans un esprit qui n'est plus le sien. Maintenant, en effet, il a d'autres croyances.

J'attends une explosion, je crains des mots irréparables; il n'en est rien. Père baisse son front; sous les cils très fournis, je crois voir briller une larme. Il continue ma phrase presque bas :

—Et que tu partages, j'imagine.

J'hésite une seconde, puis j'incline ma tête.

—Oui, père, que je partage bien imparfaitement, je l'avoue.

Jusqu'au moment du départ, nous effleurons des terrains neutres; mais l'auto attend dans la cour. Père se lève. Il m'embrasse, plus longuement que de coutume, et descend très vite les marches du perron. Je regarde la limousine s'éloigner. Les phares mettent sur le sol deux longues traînées brillantes qui s'éteignent peu à peu et disparaissent dans la nuit...

20 mars.

Tous les soirs, en arrivant, je demande :

—Une lettre, Gautha?

Et tous les soirs, Gautha balbutie :

—Non, petite Madame.

Un vent tiède a passé sur la campagne; la terre se réveille, les arbres se pointillent de jeunes feuilles. Les violettes embaument le potager des Soeurs; hier, le coucou a chanté dans le peuplier du Canada. Tout renaît.

Comme elle est vraie cette pensée du poète, jetée comme un cri d'angoisse :

Vivre pendant que l'on meurt.

28 mars.

Toujours sans nouvelles. Chaque heure qui passe effrite mon espoir comme le vent effeuille la rose d'automne. Cependant, je m'efforce de chasser toutes les visions déprimantes qui tournent en mon esprit comme un vol d'oiseaux noirs. Je voudrais que mon pauvre courage, ce courage obscur dont le champ est l'âme, se rapproche de Jean, m'élève peu à peu, jusqu'à lui.

1er avril.

J'ai beau faire, je ne serai jamais digne de mon Jean. J'ai des révoltes inconscientes que je me reproche ensuite. Je dis à Dieu : Me l'avez-vous pris vraiment? Si oui, les théories de père me reviennent à la mémoire; et je lutte désespérément; car je crois en Dieu de toutes mes forces, mais quand j'envisage la possibilité d'un malheur, je n'ai plus la force de croire...

Dans ces moments-là j'ai peur de moi, affreusement.

15 avril.

Je rentrais d'une promenade. Mon tablier d'infirmière était tout gonflé de jonquilles, de jacinthes sauvages et d'aubépines cueillies le long des sentes, autour du jardin des Soeurs.

—Pour vous malades, cette belle gerbe? a questionné une voix douce.

J'ai tourné la tête. Soeur Odile était auprès de la chaise longue de l'abbé Rouvray, dont on a amputé le bras droit, il y a un mois environ; elle tenait, dans ses mains, une tasse fumante qui aromatisait l'air.

—Oui, ai-je répondu. Je ne peux plus les égayer comme avant, les pauvres petits, alors je leur apporte le sourire du printemps : les fleurs.

—Rien encore mon enfant? a interrogé le prêtre.

Il a dit cela très doucement, pres-

que bas, sachant qu'aucun contact ne doit froier la plaie vive.

—Toujours rien.

Le mot est tombé dans l'enclos calme, comme une pierre dans un abîme. Oh! les profondeurs de ce gouffre qui se creuse chaque jour davantage, et dont je ne mesure plus le fond!...

—Il faut beaucoup prier, ma petite, a assuré Soeur Odile.

J'ai lâché les coins de mon tablier. Ma moisson s'est répandue sur le sol à mes pieds.

—Depuis que mon mari n'est plus là, je ne sais pas, ma Soeur, ou si mal. J'ai la foi, la foi ardente des néophytes, mais, comment vous expliquer cela? Je ne vais pas à Dieu avec tout mon coeur.

—Vous croyez, a interrompu l'abbé et vous n'aimez pas parce que vous ne connaissez pas assez. Prenez cet Evangile, Madame, lisez jusqu'au bout ces pages d'amour.

J'ai mis le missel dans ma poche, j'ai ramassé mes tiges parfumées, et je suis partie, indifférente à la joie ensoleillée de cette matinée d'avril.

18 avril.

Le vent ayant fraîchi dans la soirée, Gautha avait allumé le dernier feu de la saison, sans doute. Une flamme menue, tout effilée, léchait la plaque de tôle et les bûches veloutées de mousse sèche. Comme mon petit boudoir était calme sous ses tentures soyeuses, et quel contraste étrange entre le clair nid coquet et les penses de celle qui l'occupe!

Une après l'autre, les feuilles usées tournaient sous mes doigts. Des images, douces infiniment et combien lumineuses, passaient dans mon salon clos. J'étais loin de tout. Je traversais une de ces heures uniques, où l'on a l'impression de planer très haut, dans le ciel sans nuage. Ma douleur seule demeurait; elle vivait intensément, mais elle était une des ailes qui m'enlevaient au-dessus de la terre. Je lisais : "Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés." Peut-être, de toutes les paroles divines, est-ce cette phrase que j'ai le plus aimée.

Je suis arrivée à la dernière ligne. J'ai fermé le livre, et, soudain, je me suis trouvée à genoux. Je disais avec ferveur des mots de foi :

—Oui, je crois en vous, mon Dieu, je vous aime; je ne crains plus rien... Je vous supplie de me rendre mon Jean, mais je m'incline devant votre volonté sainte.

Il était très tard. Deux heures sonnaient à mon petit cartel. Le feu était mort dans l'âtre, mais les cendres restaient roses.

Je ne me souviens plus du moment de cette nuit où j'ai cessé de prier...

10 mai

Je n'ai pas pu assister à l'arrivée des blessés.

J'étais occupée, en haut; mais, tandis que j'enroulais la gaze autour d'un pied déchiqueté, je revoyais, en pensée, "son" retour, un soir de novembre. Reviendra-t-il jamais comme en ce jour déjà lointain, le front ensanglanté, le bras en écharpe, beau comme un chevalier des Croisades? Oh! mon Jean si brave, si noble et si bon!...

La porte s'est ouverte : Mme Gretchner, l'auxiliaire du rez-de-chaussée m'a appelée :

—Soeur Odile vous prie de descendre, Madame; si j'ai bien compris, il y a, en bas, un soldat du même régiment que votre mari.

J'avais chevé le pansement. Tremblante, j'ai gagné la salle no. 1.

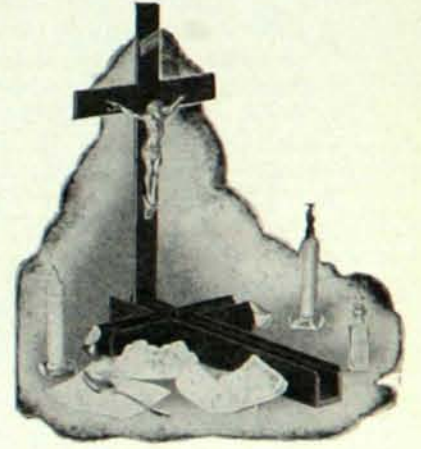
—C'est le sergent de gauche, mon enfant, tout au bout, a murmuré Soeur Odile, affairée avec ses nouveaux pensionnaires.

Je me suis approchée. Le lit était dans l'angle. L'homme, soutenu par des oreillers, avait les paupières fermées.

—Mon ami, vous êtes du... chasseurs à pied? ai-je demandé faiblement.

(Suite à la page 37)

## Car vous ne connaissez ni le jour, ni l'heure



Lorsque l'urgence suprême se produira, lorsque le prêtre sera appelé à administrer les derniers sacrements, serez-vous prêt?

Quelques fois, dans toute famille catholique, le prêtre doit être appelé au chevet d'un mourant. C'est inévitable. L'Eglise nous enseigne qu'il faut être prêt à mourir en tout temps. Nous devons être prêts.

Les articles nécessaires pour administrer les derniers sacrements doivent être à la main. Souvent, il y a peu ou point de temps pour faire des préparatifs.

Le crucifix et nécessaire pour l'appel aux malades. "COM PAK" est un récipient en forme de croix approuvé par les évêques et les prêtres, et devrait se trouver dans tous les foyers catholiques — prêt à un moment d'avis.

Il est complet — contient tout le service pouvant être appréché à un moment d'avis.

### UNE INSPIRATION

Le "COM PAK" est un tout parfait, qui se traduit en un crucifix attrayant. Il peut être fixé au mur — une inspiration et un ornement. Il ajoute à l'attrait de son entourage.

Personne ne le prendrait pour autre chose qu'un beau crucifix. Néanmoins, il contient tout le nécessaire pour l'appel aux malades. Deux cierges de pure cire, une bouteille à eau bénite, en cristal et avec bouchon d'argent, une serviette, du coton, deux chandeliers et des plats pour le coton; des instructions complètes. Le tout s'adapte parfaitement dans le récipient en forme de croix, proprement et durablement laqué. Facile à dresser.

Plus de nécessaire déplacé. Plus de boîtes à la manutention difficile. Le crucifix "COM PAK" est fait de beau chêne foncé ou clair, avec un Corpus Christi indestructible peint à la main, mesurant 8 x 6 pouces. Garanti pour la vie.—PRIX: \$5.00

### INSTRUCTIONS POUR L'APPEL AUX MALADES

Envoyez pour le prêtre, sitôt que le médecin dit que le malade est en danger, dans le jour si possible. Une fois que vous avez envoyé chercher le prêtre, préparez-vous à sa visite. Voyez à ce que les mains et les pieds du patient soient nets, pour les saintes huiles. Placez une petite table recouverte d'une toile blanche à la tête de son lit. Ouvrez votre nécessaire et crucifix "COM PAK" pour l'appel aux malades, en enlevant les bouts de la tête et du pied, et fixez solidement les cierges aux chandeliers. Puis enlevez les bouts des deux côtés, qui sont les plats pour le coton, élevez le crucifix de sa place et insérez-le dans les embolures, à la tête de la boîte en croix, puis disposez la serviette en avant. Placez l'eau bénite, prête pour l'usage, à la gauche. Un verre d'eau et une cuillère à la droite.

Si vous connaissez le prêtre qui apporte le Saint Sacrement, rencontrez-le à la porte, avec un cierge à la main, précédez-le dans la chambre du malade et attendez ses instructions.

Après qu'il a salué le malade, retirez-vous de la chambre pour qu'il puisse confesser le malade. Lorsqu'il appelle, tous ceux de la famille doivent entrer et s'agenouiller et prier en silence, hormis quant il récite le Pater Noster et le Confiteor, que tous doivent répéter tout bas, mais clairement.

Le Crucifix et nécessaire pour l'appel aux malades "COM PAK" est vendu par des représentants autorisés, à un prix à peine un peu plus élevé que celui des crucifix ordinaires. Ecrivez-nous pour renseignements.

## Novelty & Premium House

60-W 95th Street, NEW-YORK

### UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle TRADOS No 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 jr, enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez. Dépt. 3162 Binghamton, N.-Y.



## NOTRE REORGANISATION

**A**VEC son numéro de Décembre, notre Revue entre dans sa période de réorganisation définitive.

Peut-être le lecteur aimerait-il à connaître à la suite de quelles péripéties "MON MAGAZINE", fondée par Messieurs Laflamme et Laurin, d'abord imprimée aux ateliers de "La Patrie", ensuite à ceux de "L'ECLAIREUR, LIMITEE", est devenue la propriété des Messieurs Fortin; mais nous croyons qu'il vaut mieux jeter sur le passé le voile de l'oubli.

D'ailleurs, le passé ne vaut que par l'expérience que l'on en peut tirer, et, c'est guidés par cette expérience que les propriétaires de notre Revue en ont orienté la vie future.

## NOS DIRECTEURS :

Depuis la retraite de Monsieur J. L. K. Laflamme, tout le poids de l'administration de notre revue reposait sur Monsieur J. Alphonse Fortin, Président, qui avait la charge de la publicité, de la circulation, de la finance, de la distribution et du recrutement, alors que Monsieur Edouard Fortin en était le seul directeur et rédacteur d'office. C'est dire que ces Messieurs, déjà propriétaires d'une dizaine de publications, se trouvaient débordés, et, c'est alors qu'ils ont songé à s'adjoindre à Monsieur le Notaire La Rivière qui, à son expérience des affaires, joint une réputation enviable de romancier.

Monsieur le Notaire La Rivière devient donc Directeur du service de distribution et de recrutement, et, il est secondé à cette charge par Monsieur Gérard Lavallée, autrefois de la librairie Wilfrid Méthot. De plus, Monsieur La Rivière devient Secrétaire de la rédaction, et il saura par son talent bien personnel, seconder Monsieur Edouard Fortin, notre rédacteur en chef, qui continuera, comme par le passé à être l'âme de notre revue.

## CE QUE NOUS PROPOSONS :

Cet item de notre programme se résumerait en deux mots, bien chers lecteurs : "VOUS PLAIRE". Vous plaire par la diversité des rubriques et l'intérêt des sujets traités. Pour vous, Mesdames, nous avons la page des modes, la page de la broderie, celle de la cuisine, le coin des enfants que vous lirez à vos tout petits, il y a surtout la grande nouvelle sentimentale et les nombreuses petites nouvelles gaies. Désirez-vous autre chose, demandez-le à Tante Arlette, une brave et grande âme qui connaît bien vos coeurs et vos âmes, et qui, dans son courrier, vous accueillera avec sa bonté proverbiale et saura nous contraindre à nous rendre à vos requêtes.

Pour vous, Messieurs? Nous vous apporterons, chaque mois, un article sérieux, oui, un seul, car nous comprenons qu'après votre labeur quotidien, c'est un délassement que vous demanderez à notre revue; aussi, nous appliquerons-nous à faire notre revue souriante, à l'imprégner de cette bonne et salubre gaieté française qui est bien l'apanage de notre race quand elle cause; mais qui lui fait si totalement défaut dès qu'elle écrit. Et, si vous désirez autre chose, écrivez-nous, vos suggestions seront toujours accueillies avec reconnaissance.

## ET VOUS LECTEURS ?

Et vous? Les lecteurs sont les soutiens et les meilleurs amis d'une publication, ils sont aussi les artisans de son succès. Que vous demandons-nous, en somme. Un peu d'encouragement, une bonne parole dite à propos, une recommandation. Nous n'avons, au pays, que trois véritables Magazines de langue française, pourquoi tous trois ne seraient-ils pas couronnés de succès? Surtout, quand on voit, sur chaque coin de rues, se débiter des centaines de magazines anglais et américains!

Et le meilleur encouragement que puisse donner un lecteur à une revue, c'est d'en payer régulièrement l'abonnement.

L'apport annuel que nous demandons au lecteur est bien modique cependant, deux dollars, qu'est-ce pour chacun de vous? Mais la réunion de chacune de ces modiques sommes est ce qui fait vivre et prospérer votre revue. Chaque fois qu'un collecteur se présente, chez-vous, pour vous réclamer le prix de votre

# A nos abonnés

abonnement, cela signifie qu'à même cette modique somme de \$2.00, une partie sera distraite de sa fin première, à savoir : faire grandir et prospérer notre revue. Nous allons, à l'avenir, faire parvenir à chaque abonné, dans les quinze jours qui précéderont l'expiration de son terme d'abonnement, avis de telle expiration; mais par le passé, nous et nos prédécesseurs n'ont pu agir ainsi, et nous vous prions de bien vouloir vérifier vos dates d'échéance. Cette date se trouve sur la bande enveloppant, chaque mois, votre revue, à la suite de vos noms et adresses. Au cas où vous croiriez que quelques erreurs se soient glissées, veuillez nous en avvertir, et nous nous ferons un devoir de vous rendre pleine et entière justice; mais, au cas où vous désiriez discontinuer votre abonnement, veuillez nous faire tenir le montant des arrérages dus et retourner votre magazine intact, entre les mains de votre Maître de Poste, et nous nous empresserons d'enlever vos noms de la liste de nos abonnés, car nous prétendons vous donner pleine valeur pour le montant de votre souscription, et il n'est que raisonnable que vous payiez pour tous les numéros que nous vous avons fournis.

Mais, avant de discontinuer votre abonnement, pourquoi ne pas réfléchir un moment. Nous, les Canadiens-Français, depuis le temps que nous luttons, nous n'avons jamais réussi à avoir une revue de lecture viable. Il y avait bien autrefois la "Revue Canadienne"; mais elle n'atteignait que l'élite, n'était pas réellement une revue nationale puisqu'elle n'atteignait pas le peuple. Et depuis? Nous en avons eues des centaines qui ont végété et sont successivement disparues, alors que nos compatriotes de langue anglaise voient leurs publications, chaque jour plus nombreuses et prospères, et que quantité de leurs lecteurs se recrutent parmi les nôtres.

Est-ce à dire que les revues anglaises ou américaines sont supérieures aux nôtres? Lisez et faites lire "MON MAGAZINE" et vous serez convaincus du contraire.

Apportez-nous votre concours, lecteurs, d'abord en restant nos abonnés, ensuite, en faisant auprès de vous une propagande efficace, et vous verrez bientôt que les Canadiens-Français peuvent faire beaucoup plus que nos compatriotes anglais, pourvu que notre population les y aide.

## NOS AGENTS :

Nos pauvres agents! Quand vous leur ouvrez la porte, Mesdames, ils ne sont pas toujours les bienvenus, il y a tant de solliciteurs; mais, cependant, ce sont d'humbles artisans de notre oeuvre, et, puisque vous ne venez pas toujours à nous, il faut bien qu'ils aillent à vous. De grâce, Mesdames, accordez-leur un sourire, ils reviennent et souvent bredouilles, ce sera toujours autant de soleil d'emmagasiner.

## LES FAUX AGENTS :

Mais, si vous devez être souriante pour nos pauvres agents, n'allez pas vous y laisser prendre. Chacun de nos solliciteurs est porteur d'une lettre d'autorisation signée par l'un de nos officiers et dactylographiée sur papier à l'entête de "MON MAGAZINE". Nous prions nos abonnés de ne payer qu'à ces solliciteurs dûment autorisés, et, au cas où se présenterait, entr'autres, un nommé Jacques Quesnel, qui fait chaque semaine de nouvelles victimes, nous leur serions très reconnaissants de bien vouloir nous appeler immédiatement à : Harbour 8216.

## PRIMES :

Nos agents ne sont pas autorisés à promettre de primes aux abonnés, ce qui ne veut pas dire que nous ne nous réservons pas le droit d'en offrir dans l'avenir; quand nous jugerons utile d'offrir de telles primes, nous l'annoncerons dans notre revue ou par lettre-circulaire.

## NOTRE CONCOURS :

Etudiez les conditions de notre concours, déjà plusieurs se sont mis à l'oeuvre et n'ont eu qu'à se louer de leur travail. C'est si peu à recueillir, dix abonnements, pourvu que chacun y mette la main, vous recevrez notre revue gratuitement et réaliserez de jolis bénéfices.

LA DIRECTION.



# A COUPS D'AILES

(Suite de la page 35)

Il a ouvert ses yeux d'ombre luisants de fièvre.

—Oui, Mademoiselle.

—Vous avez connu peut-être le capitaine Mussey-Raphelis; pourriez-vous me donner quelques renseignements sur lui, je...

—C'était mon capitaine, a interrompu le sergent d'une voix brisée. Je l'aimais bien... Il est tombé dans les Vosges, à R., le 4 mars, si j'ai bonne mémoire.

—Et vous ne savez rien d'autre ? ai-je articulé.

Il m'a regardée avec pitié :

—Non ma petite demoiselle, rien d'autre.

J'ai pris sa pauvre main morte en balbutiant :

—Merci, mon ami, je reviendrai vous voir.

Je me suis faulcée entre les couchettes blanches. Tout tournait autour de moi. En passant, devant la pièce de la terrasse, je me suis arrêtée, et, à demi défaillante, j'ai poussé la battant.

Le couchant entrant par les portes-fenêtres béantes, comme une immense gerbe d'automne. Il riait dans les coins et courait sur la muraille terne où il mettait, en frise, un semis de reflets chauds; tout au fond, mes rideaux de toile de Jouy se drapaient de lumière et fleurissaient comme un jardin de printemps. Que de souvenirs enclos dans cette petite chambre ! Notre réduit dans l'embrasement profonde... ces dinettes devant le feu dansant... et nos chères causeries dans la bergère pompadour, lorsque la lampe faiblissait...

La pensée de Jean est toujours là. Elle flotte sur ces objets que son regard a tant de fois caressés; elle enveloppe mon âme, et j'éprouve une déchirante douceur à évoquer ces heures trop exquises déjà enfuies. Je m'assois dans le fauteuil Louis XVI. J'appuie ma tête sur le bois laqué, si froid.

—Jean, dis-moi que ce n'est pas vrai. C'est impossible, n'est-ce pas ? Je ne crois pas que tu dormes là-bas, sous un tertre gazonné. Jean, mon Jean, si plein de vie !...

J'arrête mon monologue passionné. Je ne veux pas voir, ce champ désert que mon imagination me montre, ce grand champ sillonné de tombes, et dont tous les épis sont des croix. Non, je me représente Jean, toujours debout, face à l'ennemi, avec son beau visage énergique qui souriait, le jour du départ. Oh ! ce sourire de mon mari ! Il contenait tant de courage, d'abnégation et de fierté ! La mort n'a pas pu le figer sur ses lèvres à jamais... J'essaye de ne pas sangloter, je veux garder intact mon premier espoir; mais les larmes ruissellent sur mes joues et roulent sur ma blouse d'infirmières. Je me rappelle soudain l'agonie du petit Normand, et je souffre de songer que l'au-delà mystérieux me sépare, peut-être de Jean, que je me lève.

Le crépuscule s'est glissé dans la pièce. La terrasse est grise. Dans la pelouse, un pommier rayonne; sur ses branches lourdes, les touffes de corolles sont pareilles à des colombes posées. Je m'en vais cependant, les sabots de Gauthie n'ont pas résonné sur les dalles du couloir, et la lueur jaune de sa lanterne antique n'a pas rayé le parquet lavé de la petite salle.

Je m'en vais et je ne dirai pas ce soir :

—Bonne nuit mon Jean, à demain ! Notre bonheur aura-t-il seulement un lendemain ?

30 mai

Tous les matins, je sors tôt pour aller à l'église. Je veux forcer le ciel par mes supplications. Peut-on refuser quelque chose à celle qui revient. Ma vie sera une prière; je la veux pure et lumineuse comme la flamme du sanctuaire. Ma douleur infinie, les pauvres soins que je prodigue, tous mes actes, je les offre pour son

retour. Je les dépose, chaque jour, devant l'autel, à ma Messe de l'aube.

Père m'a écrit. Il me veut près de lui, mais je ne quitterai pas ce pays que Jean aimait, où j'ai été si heureuse avec lui. Je ne le retrouverais pas, comme ici, dans notre hôtel de Paris, ou ce serait un autre "lui" qu'il m'a demandé d'oublier.

Gauthie m'entoure, la chère vieille; après le souper, devant le seuil, encore tiède des derniers rayons, nous causons de Jean. Toute son enfance passe devant mes yeux qui pleurent. Quand il fait noir, je regagne mon boudoir. Son bureau n'a pas été touché. Le roman inachevé repose dans un tiroir; il y a des annotations de sa main sur ses pages préférées, et le gallé, veuf de bouquets, met toujours son reflet d'aurore sur les livres sévères à reliure fauve. Seule, la place du maître est vide.

20 juin

J'ai tellement l'idée qu'il reviendra que je me suis remise à fleurir le château. S'il arrivait, par hasard sans prévenir, comme ma maison nue lui ferait triste accueil ! Un oeillet violacé et deux brins de muguet tardifs embaument le gallé. Dans la potiche japonaise, j'ai disposé du chèvrefeuille parmi les feuilles retombantes d'une fougère menue, encore humide de la moiteur des sous-bois; des brassées de branches de saule ornent le hall et éclairent tous les angles sombres. Dans ma chambre, devant sa photo d'officier, j'ai mis une rose France.

—Tout est prêt, mon Jean, je t'attends !

Juillet.

L'hôpital se désemplit. L'abbé Rouvray, à peine remis est parti. Il m'a laissé le précieux petit Evangile où j'ai appris la science de l'amour. Que deviendrais-je sans Dieu en ces moments d'angoisse ? Cependant, mon front reste serein. Je prie avec tant d'ardeur, que même l'idée d'un miracle ne m'étonne plus. Ne peut-il pas tout, Celui qui a ressuscité Lazare et rendu à la veuve de Naim l'enfant qu'elle avait perdu ?

Je songeais à cela, ce matin, dans le jardin des Soeurs. L'heure était fraîche et délicieuse; le jour commençait semblait jeune. Soeur Marthe rattissait les allées; des frelons butinaient autour des trémières effilées. Quelques soldats s'en allaient lentement, sous la charmille blonde, où les tilleuls achèvent de fleurir. Très loin, oh ! si loin que le grondement devenait murmure, le canon hurlait. Chaque coup sourd se répercutait en moi.

Oh ! l'ironie cruelle des choses ! Ici, l'été triomphant, une magie de soleil et de parfums... là-bas des vies fauchées, des têtes très chères qui se penchent, toutes sanglantes, comme mes "crimsens" alanguies sur leurs tiges trop longues. Je pense aux foyers détruits, aux rêves brisés qui gisent comme de pauvres oiseaux privés d'aile. Saura-t-elle jamais, la terre de France, tout ce qu'elle a bu de bonheur, avec ces gouttelettes pourpres !

Je ne veux pas être triste parce que ma confiance ne doit pas douter. Je la veux sans ombre, sans aucune poussière de découragement ou de désespoir. Seulement, mon coeur est un vase de douleur. Il me semble que je traverse le monde en le portant dans mes mains jointes, et sans rien voir... que lui. Il est si plein de Jean, que je le découvre parfois pour y retrouver son image.

L'égoïsme se glisse partout, jusque dans nos chagrins.

20 juillet

Il y a un an !... J'écarte les souvenirs; je ne suis pas assez forte pour affronter leur douceur sans faiblir.

J'ai eu, cette après-midi, la visite d'un de nos blessés, réformé, dont je

m'étais particulièrement occupée. Il est venu de Nancy, dont il habite la banlieue, avec sa femme et son fils. Ce ménage d'ouvriers, primesautier et bavard, m'a rappelé ces moineaux de faubourg qui s'amusaient à Paris. Je les ai reçus chez moi, dehors. Le bébé blond s'est réfugié sur mes genoux.

—C'est grâce à vos bons soins, Madame, que je le vois grandir ce gosse-là, m'a dit le père.

Je caressais la tête bouclée du petit, tout en écoutant le babillage léger de la mère. Elle parlait de mille choses qu'elle effleurait à peine, mais dans tout ce verbiage, comme je devinais la joie profonde et pure du retour de l'homme.

Quand ils sont partis, je suis restée un moment l'esprit lointain. Des larmes coulaient sur mes joues sans que je m'en doute. J'avais de claires visions de berceaux, de tulle chiffonné autour d'un minois rose; j'en jouissais comme d'une chose m'appartenant, et, peut-être, n'aurais-je jamais la suprême fierté d'être mère.

Mon Dieu, ramenez-moi mon Jean. Ma maison n'a eu que des parfums de fleurs et des rayons fugitifs; donnez-lui un sourire et un regard d'enfant.

1er août.

Les tristes anniversaires reviennent. Chaque âme refait la montée de son calvaire.

Père me supplie d'aller auprès de lui; je ne crois pas faire preuve d'ingratitude à son égard en demeurant ici. Mes journées se passent, monotones, mais bien remplies. La Messe le matin, l'hôpital jusqu'au soir. Au crépuscule seulement, je reprends mes pensées chères et je les respire ainsi qu'un bouquet qui ne se fane jamais. Avant de quitter, pour dîner, le couvent des Soeurs, je m'agenouille un instant à la chapelle, je ferme les yeux. Je revois le paysage de neige dans les petites fenêtres ovales, et Jean debout à mes côtés, les bras croisés, Je revois notre union de six mois, et l'autre réunion si courte, si intense. Le bon Dieu ne peut pas me reprocher mes rappels du passé effeuillés au pied de son tabernacle, au milieu de mes prières, puisque c'est lui qui m'a prodigué tous ces trésors... Je m'en vais en le remerciant et en lui disant : "Encore Jean, mon Dieu, encore et toujours."

Fin d'août.

C'était un dimanche. Avant d'aller à l'office du matin, je rangeais l'appartement de la terrasse. Un convoi de blessés était attendu dans la soirée. La petite pièce devait avoir un habitant, le remplaçant de Jean. Je l'avais fleurie de glaïeuls; je voulais donner un air accueillant à cette chambre qui garde encloses tant d'heures heureuses. J'ouvrais les fenêtres au soleil d'août, lorsque les sabots de Gauthie ont claqué sur les dalles. C'était tout à fait comme autrefois.

—Une lettre, Madame, m'a dit ma vieille bonne, rouge d'avoir couru.

Sa figure ridée était bouleversée; son bonnet, d'habitude si bien posé, pendait sur l'oreille droite.

J'ai pris l'enveloppe, et tout de suite, j'ai senti au coeur un grand choc qui m'a laissée une seconde sans vie. L'écriture était de Jean.

"Magda, ma petite aimée, j'ai enfin franchi la frontière suisse. Nous nous sommes enfiés du camp, il y a deux mois; l'invasion a été longue et pénible, mais j'ai eu, tout le temps l'impression qu'une main invisible écartait les dangers de ma route. Je te dois cela, j'en suis sûr. Encore quelques jours de patience et je serai près de toi. Ma chérie, comme tu as dû pleurer durant ces interminables mois silencieux ! Mon amour effacera toutes ces tristesses. Je te reviens. Ma Magda, à bientôt, à toujours !... En post-scriptum :

Je suis très bien remis de ma blessure.



## Je pars en voyage!

LA valise est faite... quel- que chose d'oublié, certainement... départ précipité... puis des heures d'ennui... fatigué de lire... pas le goût de causer... si on faisait une petite partie avec les cartes à jouer Sports Bridge, pour passer le voyage... les heures s'envolent... l'ennui aussi... un petit Bridge... rien de tel en voyage.

Vous en trouverez partout en Canada parce que ce sont de bonnes cartes.

# SPORTS BRIDGE

Un Produit de la

CANADIAN PLAYING CARD COMPANY, LIMITED  
MONTREAL

5

\$100.00 de récompense

Si "Le Mystificateur" ne peut révéler l'âge de toute personne de 1 à 63 ans, les instructions étant bien suivies.

Le "Mystificateur" est une nouveauté très amusante, presque mystérieuse, que l'on peut porter en poche et avec lequel on peut passer de très intéressantes heures. Sur plus de 10,000 essais, aucun n'a failli. Dans vos soirées, réunions sociales, voyages, apportez "Le Mystificateur". Simple d'opération et pourtant merveilleux. Le prix est de 25 sous seulement et la récompense est à vous si "Le Mystificateur" vous trompe. Adressez :

"Le Mystificateur"

Nov. Dec. Beauceville, Qué.

—Oh ! Madame ! murmure Gauthie.

J'ai un visage d'extase; je réponds seulement :

—Je ne suis pas surprise, Gauthie, je l'attendais, tu sais.

Je monte l'escalier. La chapelle est toute éclairée et la Messe va commencer... Mon vase de douleurs est brisé; je porte bien haut, à mains tendues, mon urne précieuse, pleine de bonheur à déborder. Mon action de grâces chante sur mes lèvres, elle est un fleuve dont les eaux vives ne tariront jamais. La clochette de l'enfant de chœur résonne comme une voix de fête. J'ouvre mon missel; un rayon bleu de France joue sur les pages enluminées. Je lis, dans cette lueur chaude où passe un reflet de drapeau, l'Evangile du jour. Une phrase, la dernière, s'incruste dans mon coeur et se détache, étrangement belle et consolante :

Levez-vous, allez, votre foi vous a sauvé.

Je me prosterner. Mon âme ne bat plus de l'aile comme un oiseau impatient de s'envoler. D'un seul coup, elle a pris son essor, et elle plane très haut, dans l'inaltérable lumière.

Le soleil inonde l'autel; avec ferveur, je répète, en "nous" les approchant les mots divins :

Allez, votre foi l'"a" sauvé.

FIN



Le Foyer

# La Causerie de Tante

Tante Arlette

## Le sabot vide

Il a neigé tout le jour sans interruption.

La terre est toute blanche.

L'on dirait que les anges ont secoué leurs ailes sur les prés et les côtes tant la neige est immaculée et légère en duvets. L'on croirait aussi que les étoiles ont laissé tomber leurs diamants sur cette blancheur afin qu'elle étincelle magiquement pour la nuit de Noël.

La lune, en son premier croissant, argente cette beauté et accroche des rayons dans les tourelles sacrées où les cloches s'ébranlent, rivalisant les unes avec les autres pour chanter plus fort et plus joyeux, l'appel des chrétiens à la Messe de Minuit.

Dans tous les foyers, c'est la même activité, la même hâte, la même fête qui irradie et les êtres et les choses.

Chaque année, c'est une joie neuve d'aller aux pieds du Bambino de la Crèche retrouver son âme d'enfant pour croire, aimer, espérer... et les foules purifiées par la grâce comme le sol par la neige, s'en vont à pas heureux vers le temple où les cloches répètent : Noël ! Noël !

La Messe achevée, les fidèles se rendent à la grotte rustique, symbole du refuge où s'est accompli jadis notre rédemption, comme vers Bethléem s'en allaient les Rois Mages lorsque l'étoile céleste souriait à leur foi. Yvonne, une enfant de vingt ans dont l'existence comptait bien des croix, la première s'élança à la Crèche, sa prière sur les lèvres. Elle attendait beaucoup de cette heure de grâce : un peu d'accalmie dans sa tourmente et la venue d'un grand bonheur longtemps espéré et chèrement payé. Mais à ses côtés, une Maman s'est agenouillée et avant que la jeune fille ait pu glisser sa demande, la mère jette sa désolation aux pieds de Jésus. Yvonne se retire dans l'ombre, cédant l'unique prie-Dieu à l'aînée et malgré son vouloir discret, elle entend la supplique maternelle.

Comme elle souffre la femme inquiète dont l'enfant agonise. Yvonne la voit les yeux pleins de larmes et son cœur s'étire de cette douleur qui se livre tout près d'elle. De quelle ferveur la petite Maman implore la guérison de son trésor, puis plus sereine, elle se lève et s'en retourne tandis qu'à sa place, sans qu'Yvonne puisse s'avancer, se hâtent et défilent sur le prie-Dieu de velours pourpre, les croyants qui apportent leur cœur comme une urne précieuse où l'amour s'allie à la foi et la prière à l'espoir.

Résignée, l'enfant attend son tour et toujours dans l'ombre écoute les plaintes de ce cortège d'affligés. Dans cette immense vigne qu'est l'univers des âmes, Yvonne se croyait la seule grappe trop tendre et trop mûre, la seule grappe écrasée, broyée, anéantie sous le pressoir des doigts divins... Et elle a soudain la révélation que le cep humain où croissent les cœurs, saigne sans cesse, rougissant le treillage où s'accrochent les vies.

C'est une épouse malheureuse dont le mari a déserté le foyer; une bonne grand'Maman si attristée pour le petit-fils qu'elle a fait sien et dont l'âme s'en va à la ruine morale; des amants trahis, des amants tremblants pour l'amour qui leur échappe; un vieillard délaissé, méprisé de ses propres enfants et combien abattu; une petite abandonnée qui les mains jointes demande à Jésus de lui donner du pain; un jeune garçon qui supplie le Maître de changer son Papa ivrogne qui fait pleurer sa mère et les rue tous deux de coups; un homme à la

## Notre Cadeau de Noël

*J'aurais voulu, mes chères lectrices, vous parler de la Noël prochaine et des émotions délicieuses et toujours nouvelles que nous apporte cette grande fête. Pour les aînés comme pour les petits, mais pour les petits surtout, c'est un jour de joie intense, l'époque de l'année qui nous ramène aux jours de notre enfance, alors que pour nous aussi le petit Jésus de la Crèche venait remplir nos bas et combler nos souliers. Comme ces jours bénis s'en sont vite allés et comme il fait bon d'en revivre le souvenir avec cette couronne de chérubins qui guettent la venue du bon Papa Noël! Cette année, je laisse aux collaborateurs de "Mon Magazine" le soin de parler à nos lecteurs de toutes ces joies et d'évoquer tant de douces réminiscences, car le directeur de notre revue me demande d'annoncer, aux lectrices de la page, le projet qu'ensemble nous avons étudié de doter notre royaume d'un "Courrier Féminin".*

*Ce sera notre cadeau de Noël. Nous fondons aujourd'hui même un courrier dont la direction est confiée à notre collaboratrice, Franceline. C'est une tâche ardue, difficile et délicate que celle de répondre à toutes les correspondances qui lui seront adressées, de diriger certaines âmes, de prodiguer les encouragements, les conseils et, parfois, de ne pas hésiter à blâmer fermement. Mais Franceline a compris tout le bien que pourrait accomplir un tel courrier et le Directeur de Mon Magazine lui donnant tout l'espace et toute la latitude voulue pour entreprendre une oeuvre de cette envergure, elle est heureuse d'accepter cette tâche et de s'y dévouer de toute son âme.*

*Le Courrier de Franceline ne sera pas une causerie à l'eau de rose, mais bien un échange sérieux de correspondances. Mes lectrices et, mes lecteurs, si le cœur leur en dit, pourront tout à leur aise venir causer de leurs joies, de leurs chagrins, demander des conseils que Franceline essaiera de donner avec tout ce que son expérience pourra apporter de solide et de posé, recourir à elle pour certains renseignements parfois difficiles à trouver ailleurs. Franceline apportera tant de ferveur et de bonne volonté dans sa tâche que je suis assurée d'avance qu'elle ne moissonnera ici que des amitiés.*

*Alors, c'est chose entendue : avec la présente livraison de "Mon Magazine", le courrier prend vie. Sa naissance est annoncée et il va vivre, car déjà, — sans doute des privilégiés tôt prévenus — nous avons sur notre table de travail, plusieurs lettres à l'adresse de Franceline. Avec janvier, viendront les réponses à ceux-là et d'autres encore.*

*On voudra donc adresser toute communication relative à ce courrier à : "Courrier de Franceline, Mon Magazine, Beauceville, Qué." et je souhaite à ma distinguée et chère collaboratrice tout le succès qui l'attend.*

TANTE ARLETTE

mine abattue et déprimée et qui prie si bas, si bas qu'Yvonne ne saisit pas la supplique révélant sa détresse.

Ils vont ainsi, les fidèles, offrir leur cœur en hommage et mendier la lumière, le réconfort et le salut au Jésus de la Crèche.

Yvonne est seule maintenant : la place est libre... mais la prière ne vient plus sur ses lèvres, les mots si éloquents tantôt sont oubliés... de grosses larmes roulent de ses joues sur le velours fané où ses mains se croisent et l'enfant ne sait pas pourquoi elle pleure, pourquoi elle est si près du Mignon Jésus de Bethléem, tout était accouru, le cœur à l'espoir, la première qui, la première à attendre, elle n'est plus là.

Tant de misères ont frôlé son âme, il y a un instant, que sa misère à elle lui semble petite, vaine, légère... un instant, elle hésite à dire les mots qui montent à l'assaut de son beau bonheur, et comme l'enfant riche qui cède son jouet à l'enfant pauvre pleure sur son sacrifice mais sourit au rayonnement qu'il crée chez le miséreux, de même, avec des larmes fil-

trant malgré elle entre ses paupières, Yvonne, le sourire aux lèvres, im-mole purement, sa joie, la joie tant attendue pour Noël...

— "Jésus, supplie-t-elle, oui, tout ce que j'ai là, dans la poitrine, de rêves, d'espoirs, de tendresses, oui, tout ce qui bat, palpète, aime en moi et que vous savez par cœur, oui... tout ça et encore... toutes les fleurettes que je puis espérer cueillir sur mon chemin, les blés d'or que je pourrais glaner dans les champs oubliés, tous les reflets de félicité que vous devez avoir réservés à moi comme aux autres humains pour aider à porter la vie, Jésus, tout cela, je vous le donne, je vous l'offre, je vous le sacrifie pour ceux-là qui sont venus sangloter à vos pieds. Plus encore, oui... je consens à garder sur mon épaule, la croix qui pourtant s'incruste dans ma chair, oui... pour ceux-là... Donnez, Jésus, donnez, tiens, voici ma part, je vous la livre sans regret afin que tous, au matin, soient heureux et consolés en se penchant sur le sabot où vous aurez enfoui des perles de bonheur..."

## Notre graphologue

Telle Ecriture : Tel Caractère.

La Direction de "Mon Magazine" s'est assurée les services d'un graphologue et à partir de la nouvelle année, chaque mois, dans le "Coin du Graphologue", notre ami, Carol Prezeau, répondra aux correspondants qui lui auront soumis une étude de leur "moi" par leur calligraphie.

Conditions : Trois ou quatre pages d'écriture courante, sur papier non rayé, composition personnelle, non recopiée et signée d'un pseudo.

Le prix d'une étude graphologique est de \$0.50.

Adressez :

CAROL PREZEAU

"Mon Magazine"

BEAUCEVILLE, QUE.

## IL A ETE PERDU...

Il est bien honnête, le nouveau chapelier qui s'est installé rue St-Amable à Québec. Bien honnête, mais un peu bête, s'il faut tout dire.

Un samedi, après la visite de nombreux clients, il a trouvé dans un coin de sa boutique une boîte qu'on avait laissée tomber. Il l'ouvrit. Ce sont des mouchoirs.

Aussitôt, il fait passer une annonce dans le principal journal de la ville :

— Il a été perdu dans la boutique du chapelier une boîte de mouchoirs blancs. Le chapelier la rendra à la personne qui pourra indiquer la couleur des mouchoirs.

## Monologue d'un buveur

— C'est étrange... Un crû, c'est du vin... Une crue c'est de l'eau... Ce qui prouve que l'eau est féminin de vin. Quant on les unit, comme font trop souvent les bistros, ça devrait donc être un mariage et on appelle ça baptiser! Expliquez-moi ça!

## Anagramme

Je suis froide, douce, blanche, Et le pays de l'avalanche, Est mon séjour éternel.

Le feu divin qui m'allume Et l'ardeur qui me consume Font de moi le fils du ciel. Neige-Génie.

Au matin, bien des sabots débordaient de faveurs bénies descendues du Ciel pour effacer les larmes et adoucir les vies tourmentées, et agenouillés devant ces pierres précieuses roulant de leur refuge comme un suite de bonheurs inespérés, tous ignoraient qui leur avait acheté ce lumineux trésor...

Seule, en la fête de Noël, une enfant de vingt ans trouva son sabot vide... vide... mais le serrant contre son cœur, elle avait dit, un sourire d'ange sur les lèvres :

— "Non, mon petit sabot, tu n'es pas vide pour moi... car tu es tout plein, tout plein de la joie que j'ai cédée aux autres et je suis heureuse... heureuse... heureuse..."

FRANCELINE.



# Une Artiste

## Canadienne-Française

Mademoiselle Marie-Rose Descarries

Soprano



MADemoiselle MARIE-ROSE DESCARRIES, SOPRANO

Il nous fait plaisir de publier, dans cette livraison de notre revue, la photographie d'une artiste canadienne-française dont la renommée est déjà connue dans toute notre province et qui a fait sa marque sur la scène canadienne. Mademoiselle Marie-Rose Descarries a suivi les cours de Salvator Issaurel, dont elle fut longtemps l'une des élèves les plus remarquables. Après plusieurs apparitions dans nombre de concerts, à Montréal et ailleurs, elle a été choisie comme interprète attitrée du rôle de Salomé, à la grande représentation de "Jean le Précurseur", de G. Couture, au Stadium, de Montréal, où elle remporta un immense succès.

C'est elle qui chantera le rôle principal, dans "L'Intendant Bigot", notre premier grand opéra canadien dont la création sera faite, le 8 janvier prochain, au Monument National, à Montréal, par la Société d'Opérette, Section d'Opéra, sous le patronage des Fils Natifs du Canada.

La subtilité délicate en tout ce qui est japonais se révèle de nouveau dans la saveur captivante de ces incomparables thés "première récolte". Nulle autre que la feuille de la première récolte entre dans ce nouveau Thé Vert du Japon.

# THÉ DU JAPON "SALADA"

Tout frais des plantations

5107



## "Old Dutch" met la touche de la Propreté Hygiénique

sur les ustensiles de cuisine

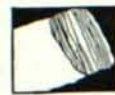
Comme sauvegarde de la santé de votre famille, nettoyez toujours vos ustensiles de cuisine avec le nettoyeur "Old Dutch".

"Old Dutch" vous protège avec la propreté sanitaire parce qu'il enlève les impuretés invisibles aussi bien que la saleté visible. Rien n'est laissé. "Old Dutch" chasse toute saleté.

L'apparence brillante, étincelante, de vos ustensiles de cuisine vous donnent de l'orgueil et de la satisfaction, mais plus important que tout, vous avez la sécurité de savoir qu'ils sont hygiéniquement propres et sains.

"Old Dutch" est d'une qualité et d'un caractère distinctifs. Il n'y a rien qui lui soit semblable. Aux yeux, il semble une poudre fine, mais à travers un microscope vous apercevez des milliers de particules floconneuses et plates.

Chasse les saletés  
protège l'intérieur.



Ce dessin d'une de ces particules énormément magnifiée montre comment elle travaille. Un nettoyage absolu sans gâter la surface — c'est pourquoi elle protège l'émail et la porcelaine.

Évitez les nettoyeurs contenant des grains durs et rugueux. Le dessin d'une particule rugueuse énormément magnifiée montre comment elle gâte la surface et y fait des égratignures qui sont ensuite des dépôts pour la saleté.



Pour tous les nettoyages de la cuisine, "Old Dutch" sauve du temps et du travail, et met le lustre de la propreté sanitaire partout.



### DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons de "Mon Magazine" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les modèles publiés dans "Mon Magazine".

# Prenez part au Concours de Mon Magazine





"On le voyait sans cesse écrire, écrire.  
Ce qu'il avait jadis entendu dire."



## LE DERNIER MOT

### LES TROIS STATUES.

M. Cossu, qui a fait fortune durant la guerre, possède maintenant un château entouré d'un grand parc. Dans les allées de ce parc, il a fait placer trois statues. Un de ses amis lui demande à brûle-pourpoint. —Quelles sont ces figures? —Attendez, dit M. Cossu, je ne me souviens pas très bien. Je les confonds toutes les trois. Je sais qu'il y a Vénus, Vulcain et Jupiter, mais pour les reconnaître, c'est autre chose. Le jardinier nous le dira tout à l'heure. Et pour s'excuser de son ignorance: —Vous comprenez. Elles sont faites toutes les trois en bronze. Comment voulez-vous qu'on les reconnaisse?

### VOYAGE SUR PLACE.

Monsieur rentre du Club St Denis. Il a assisté à un banquet généreux et les fumets des grands crus rendent sa marche incertaine. Baptiste, son chauffeur, digne et respectueux, est scandalisé. Il témoigne sa stupeur par ces mots: —Oh! monsieur, dans quel état êtes-vous? Et Monsieur, qui, malgré le trouble de ses idées sait fort bien qu'il n'a point franchi de frontières, de répondre: —Dans quel... état... Bap... tiste?... Heu! Je suis tou... jours dans l'E... tat... canayen!

### TOUTE RETOURNEE.

—Quand j'ai vu ce beau petit pays arrangé de si coquette façon, j'en ai été toute retournée. —Et bien, merci. On a dû joliment te regarder quand tu es descendue du train!

### PETITE POINTURE.

—Oh! que vous avez des grands pieds, mon oncle! —Tais-toi, galopine, je ne chausse que du vingt-cinq. —Vous plaisantez, mon oncle, moi qui ai seize ans, je chausse du trente-cinq. —Je te dis, ma nièce, que c'est du vingt-cinq. En veux-tu la preuve? —Volontiers, mon oncle. —Eh bien, malgré leur grandeur, ce sont des souliers neufs, très étroits. Or, tu sais compter, neuf, treize et trois, ça fait vingt-cinq.

### AU CONSEIL MUNICIPAL.

Mon ami Latreille a été élu. Ah! celui-là, il s'est promis de révolutionner le pays et de faire entendre sa grosse voix au Conseil. En effet dès la première réunion où il a été décidé de bâtir une école, Latreille réclame. —Une école, c'est point si pressé que ça. Moi, je demande un pont. Les aut's municipalités ont un pont. Y a même des villes qu'en ont des douzaines. Y a que nous qu'ont point d'pont! —Oh! Latreille, qu'est-ce qu'on ferait de ce pont, puisqu'y a pas de rivière? —Eh bien, on la f'ra après, la rivière!

### LE PAYS REVE.

Un commis-voyageur de Québec, se trouvant malade de la picotte à St-Jules de M..., sa femme, en présence d'un médecin qui le soignait, lui fit sentir la nécessité de faire son testament. —On meurt si facilement ici! ajouta-t-elle. Piqué de ce qu'elle paraissait douter de sa science le médecin riposta: —Madame, indiquez-moi un coin du monde, où on ne meurt pas et je vous assure que j'irai y finir mes jours!

### LE BON CONSEIL.

M. Campeau, grand homme méconnu, promène son enfant à travers Montréal. Il lui fait remarquer non les monuments, mais bel et bien les plaques des rues. Et il enseigne son rejeton: —Vois-tu, mon fils, rien qu'en retenant les noms des rues, tu peux apprendre l'histoire de ton pays. Seulement, avant, il est nécessaire de bien la connaître!

### UN MALIN.

—Que vous est-il arrivé, mon bon? Vous avez l'oeil tout noir! —C'est un imbécile qui m'a attaqué dans la rue. Heureusement que ses coups de poing, j'ai pu les parer avec mon oeil!

### PAPOTAGE.

Dans le salon de Mme Placoteur, des dames bavardent. Elles disent force méchancetés sur une de leurs connaissances, qui justement n'est pas là. Une visiteuse arrive. Elle écoute la conversation qui a repris de plus belle. —Ah! Mesdames, comme vous êtes mauvaises. Pourquoi dire tant de mal de la pauvre petite Mme Thibault? —Hé! riposte une bavarde. Vous êtes bien placée pour nous reprendre. La dernière fois, vous ne donniez pas votre part. Ce que vous en avez dit sur cette femme! C'est inimaginable! —Pardon, reprend la nouvelle arrivée, pour moi c'est différent. Mme Thibault est ma meilleure amie.

### IL A NEIGÉ... NEIGÉ...

A. M. Henri-Myriel Gendreau  
en confraternel hommage.

Il a neigé... Il a neigé si froid  
Que, ce matin, du haut des blancs beffrois  
De nos montiers, les cloches argentines  
N'ont pas vibré, n'ont pu sonner matines...

Il a neigé... Il a neigé si lourd  
Que les vieux pins, là-bas, au carrefour,  
Semblent, courbés, de moines en prières  
Procession suivant quelque bannière...

Il a neigé... Il a neigé si blanc  
Toute la nuit, toute la nuit durant  
Que frigide, que rigide la terre  
Morte paraît sous son large suaire...

Yvon D'ANGUS.

L.— ce 8 février 1928.

### IL SAIT CE QU'IL DIT.

—Oh! le merveilleux livre que vous avez là. Me permettez-vous de l'emporter pour le lire? —Désolé, mon cher. J'ai pour principe de ne jamais prêter un livre. —Et pourquoi? —Vous connaissez le dicton: "Livre prêté, livre perdu." —Bah! avec moi pourtant. —Inutile d'insister. D'ailleurs, j'ai de bonnes raisons de vous tenir ce langage. Vous voyez tous ces bouquins dans ma bibliothèque? Eh bien! Tout ça ce sont des livres qu'on m'a prêtés!

### L'HEUREUSE COQUILLE.

Le grand Malherbe, dont on vient de célébrer le trois centième anniversaire, est l'auteur d'un vers célèbre qu'il n'a pas écrit. Lorsqu'il adressa à Du Perrier, inconsolable de mort de sa fille, ses strophes fameuses, il traça le nom de la disparue et s'exprima ainsi: —Et Rosette a vécu ce que vivent les roses. L'imprimeur lut ce vers. Il ne le comprit pas tout à fait. Il imagina de le rectifier à son gré. Ou plutôt, la mauvaise écriture du poète l'obligea à chercher ce qu'il avait voulu exprimer. Et il composa le vers de cette façon: —Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses. Malherbe revit ses épreuves. Il commença par vitupérer l'audacieux qui se permettait de transformer son vers. Puis il le lut, le relut, s'y habitua. Il finit par le trouver si exquis qu'il le laissa subsister sous sa forme nouvelle. Et, de par la conscience d'un imprimeur, la langue française s'enrichit d'un beau vers harmonieux et frais, qu'on admire encore aujourd'hui, qu'on admirera toujours. Pour une fois, l'imprimeur avait laissé passer une heureuse coquille!

### VIOLONS QUI MONTENT.

Lorsqu'en 1889, Sarasate acquit l'un des admirables instruments du luthier de Crémone pour la somme de vingt mille francs, on jeta les hauts cris. Une telle prodigalité emplissait les gens d'étonnement..

Il y a deux ans, le violoniste Misha Elman acquit le Stradivarius ayant appartenu à Mme Récamier, et il le paya un million. On n'en fut pas surpris.

Et aujourd'hui, la nouvelle d'après laquelle le fameux virtuose Jean Kubelik vient de refuser vingt-cinq millions de son stradivarius ne remue les foules en aucune façon. On s'est habitué à la hausse incroyable de toutes choses.

Stradivarius seul serait surpris à bon droit de la fabuleuse plus-value qui s'est attachée à ses instruments, car il les vendait seulement quatre louis d'or. Il est vrai que, depuis sa mort, quelques changements se sont produits. Il est vrai aussi que personne n'est parvenu à dépasser le génial Italien dont le secret a été perdu.



**\$25 à Gagner**  
PAR SEMAINE  
DANS VOS MOMENTS DE LOISIR  
**Si vous jouez**  
**LA GUITARE**  
**HAWAÏENNE**

La première journée que vous recevrez votre Guitare, vous pourrez jouer un morceau. Il n'est pas nécessaire de connaître la musique. Aussi facile à apprendre que l'A.B.C.

Maintenant vous pouvez apprendre à jouer cette musique entraînante CHEZ VOUS, dans votre maison, sans vous déranger. Avec notre méthode simplifiée sous la direction de Professeurs diplômés.

Nos élèves sont largement payés pour jouer au Radio, Théâtre, Soirées, etc.

Passer agréablement vos soirées, avec votre guitare, tout en gagnant de l'argent.

Commencez Maintenant.

Le seul Studio enseignant par la maille, avec cours complet de 52 leçons en FRANÇAIS.  
Nous garantissons d'enseigner à jouer la Guitare Hawaïenne dans 3 mois.

**ECRIEZ AUJOURD'HUI**

pour recevoir de plus amples détails sur cette nouvelle méthode, ainsi que nos conditions de paiements faciles, quelques sous par jour, c'est tout ce qu'il faut pour devenir populaire et recherché.

**Conservatoire de Musique Hawaïenne**  
STUDIO: 74 D RUE ST-JOSEPH  
QUEBEC



# Chez Soi



L'arôme parfumé  
 du houblon, combiné  
 avec le plus délicieux  
 des malts d'orge, ont  
 conquis pour la **Bière  
 Capsulée DOW** la  
 place d'honneur dans  
 tous les foyers.

*Insistez sur la capsule jaune.*



*Un Cachet de Qualité*

# Dow

# BIÈRE CAPSULÉE

*Ce qu'il y a de mieux*





Les

# ZIPPERS

**Goodrich**

DICTENT LE STYLE DES ~  
COUVRE-CHAUSSURES DU MONDE

IL N'Y A QU'UNE CHAUSSURE ZIPPER....  
ELLE EST FAITE PAR LA CANADIAN GOODRICH COMPANY, LIMITED, MONTRÉAL, QUÉBEC.